This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

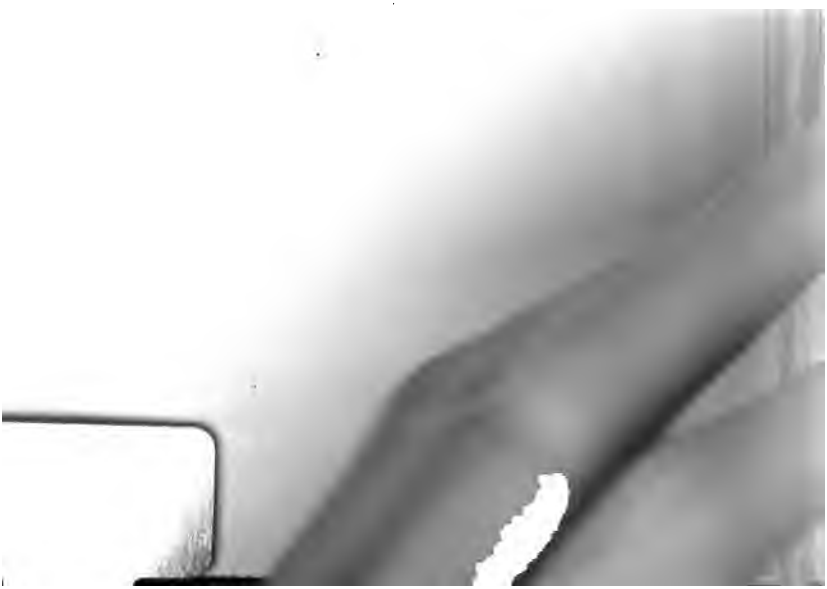
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06817841 1



YRD

ourdin

LES

ESPRITS PROFESSEURS

INSTRUCTIONS

sur les Drames de la Vie et sur l'Éducation des Esprits

PAR

Antoinette BOURDIN

PARIS

LIBRAIRIE SPIRITE, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5

1886

D M.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
417288
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
R L

GENÈVE. — IMP. RIVERA & DUBOIS, RIVE, 5.

OUVRAGES DE L'AUTEUR

La Médiumnité au verre d'eau.
Les deux Sœurs.
Entre deux Globes.
Les Souvenirs de la folie.
La Consolée.
Cosmogonie des Fluides.

INTRODUCTION

Je vois mes esprits familiers ; ils me montrent des feuilles de papier écrites, et voici ce qu'elles contiennent :

Dans la première partie de l'ouvrage que nous te confions médianimiquement, nous avons l'intention de donner quelques instructions ayant trait aux drames de la vie matérielle, commentés et jugés dans le monde des esprits où ils viennent se dénouer.

Tout semble terminé lorsque la justice humaine a puni les coupables, et surtout lorsque la mort a supprimé les criminels du nombre des vivants. Tout retombe dans l'oubli, et l'on croit naïvement que les jugements de la terre sont des passeports valables dans le monde spirituel.

C'est une profonde erreur, causée par l'igno-

rance et surtout par l'insouciance de cette vie future dont la mort ouvre la porte à tous les mortels.

Cette négligence ne permet pas de juger sainement les effets et les causes, ni de comprendre, par conséquent, la nécessité où sont les hommes de subordonner leurs actions aux principes de la loi de Dieu qui tend au progrès de l'humanité.

Les hommes matériels ignorent que tous les événements qui s'agitent au milieu du mouvement social et au sein des familles, se trouvent influencés par les esprits.

Il y a entre les esprits et les mortels des liens que la mort ne peut briser par suite des intérêts de conscience qu'ils ont à régler ensemble, touchant les devoirs de la société et de la famille. Ces devoirs présentent des responsabilités très grandes, et qui sont en rapport avec l'influence que chacun peut exercer sur ceux qu'il est appelé à diriger.

Des incarnations nombreuses sont donc engagées entre les esprits et les incarnés, pour accomplir d'un commun accord, l'expiation ou la réparation des fautes commises sous des influences diverses, soit par haine, soit par jalousie ou par orgueil, souvent aussi sous l'influence d'un amour passionnel.

La réparation, dans ce dernier cas, s'accomplit par le dévouement et l'amour purifié, cet amour qui exige souvent de si grands sacrifices.

Tous les hommes, en s'incarnant sur la terre, perdent la mémoire de la patrie spirituelle qu'ils viennent de quitter.

Il y a cependant des esprits supérieurs incarnés qui conservent une vague intuition de leur passé heureux; ces souvenirs, si faibles qu'ils soient, font leur force et alimentent leur foi. Par ce moyen ils peuvent diriger les âmes dans le chemin de la vérité.

Tous les mortels sont venus sur la terre pour accomplir une mission de réparation, d'expiation, de dévouement ou de rédemption. Il n'existe pas d'incarnation sans but utile à l'avancement des âmes; tous ceux qui entrent dans la vie terrestre ont à jouer un rôle sur cette vaste scène du monde, et ne doivent cesser de lutter contre les obstacles qui encombrent leur voie, c'est-à-dire contre les épreuves, les souffrances de tous genres qui grandissent sous leurs pas.

Il en est ainsi afin que les passions mauvaises et les vertus trouvent des aiguillons qui les excitent à se montrer au grand jour. Il y en a qui se purifient au milieu de cette fournaise où les plaies de l'âme peuvent se cautériser. Mais d'autres

aussi faillissent dans cette lutte terrible; ils se découragent et se replongent dans la fange du mal d'où ils avaient espéré sortir par une nouvelle existence d'expiation.

Les évènements de la vie semblent improvisés au jour le jour. Il n'en est rien, cependant; tout est préparé à l'avance et chaque destinée est acceptée librement par les esprits qui se proposent de revenir sur la terre. Ajoutons qu'aucun d'eux ne s'incarne avec l'intention de faire le mal; tous ont pris de bonnes résolutions, car dans le monde des esprits, ils voient les conséquences du bien et du mal. Ceux qui succombent de nouveau le font par faiblesse; leurs passions ne sont pas assez éteintes pour entreprendre la lutte. Puis, le mal est contagieux par l'exemple, surtout pour les âmes déjà atteintes et faibles; il y a pour elles de fatals entraînements qui les poussent sur la pente glissante du vice, ce qui rend la tâche bien difficile aux esprits dévoués qui se sont incarnés près d'eux pour les faire avancer dans la voie du bien.

Nous essayerons aussi de démontrer une vérité bien terrible et bien consolante à la fois:

C'est que les drames qui n'ont pas eu leur dénouement complet sur la terre, se continuent dans le monde des esprits par la souffrance morale et

le remords des coupables. Mais alors les personnes dévouées qui, sur la terre, ont échoué dans leurs efforts pour le relèvement moral de ces êtres, ont plus de facilité de les convaincre et de les amener au repentir en continuant de s'occuper d'eux après leur mort.

Nos récits sont des plus simples ; ils ne sortent pas des limites de la possibilité et, tous les jours, dans les colonnes des journaux, le public s'abreuve de ces faits divers remplis de drames émouvants ; mais il n'en voit qu'une phase.

C'est pour cette raison que nous croyons utile de faire connaître leur solution dans le monde spirituel. Ce sont des sujets d'instruction qui sont destinés à faire comprendre le devoir et les responsabilités qui se rencontrent sur le chemin de la vie, soit dans la famille, soit dans la société.

Il est bien entendu que les noms de personnes et de lieux que nous citons ne doivent pas fixer l'attention de vos lecteurs ; ce sont des noms d'emprunt.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, nous parlerons des esprits qui ont quitté la terre en ne laissant aucune affection, et se trouvent ainsi dans l'erraticité sans une pensée amie ou une prière pour éclairer leur route. Ils resteraient longtemps dans cette situation, livrés à leurs remords, si

des esprits dévoués ne venaient à leur secours pour les instruire et les préparer à une nouvelle existence d'expiation et de réparation. Cela donnera une idée de la solidarité des âmes et des mondes.

Nous nous adresserons aussi aux initiés à la doctrine spirite et aux médiums en particulier, afin de leur montrer l'importance de leur mission et les responsabilités qui pèsent sur eux, s'ils ne conforment pas leur conduite aux instructions qu'ils reçoivent et qu'ils enseignent.

Nous parlerons de l'avenir du spiritisme et des épreuves qu'il a encore à subir; nous voulons préparer les âmes à la lutte qui va s'engager pour une grande transformation dans l'ordre social, afin qu'elles ne soient pas surprises lorsque l'heure d'agir sera venue. Nous voulons mettre sous les yeux des mortels toutes les ressources spirituelles qu'ils possèdent et dont ils peuvent disposer pour travailler à la cause du bien par le dévouement. C'est par leur confiance dans l'inspiration qu'ils parviendront à accomplir dignement leur tâche.

Ce qui manque à cette légion céleste qui travaille pour le bien de l'humanité, ce sont des hommes de bonne volonté capables de transmettre consciencieusement leurs instructions et

leurs ordres, afin de combattre sûrement le matérialisme et les vices qui ulcèrent les cœurs et les consciences.

C'est donc dans le but de faire appel à toutes ces bonnes volontés, que nous venons au milieu de vous nous saturer des fluides malsains de la terre et nous charger de vos épreuves et de vos misères.

Nous vous demandons de nous laisser pénétrer jusqu'à vous, pour vous éclairer et vous conduire dans la bonne voie ; pour vous donner un peu de paix et l'espérance d'un monde meilleur.

PREMIÈRE PARTIE

UN SUICIDE MANQUÉ

CHAPITRE PREMIER

Dans une petite ville des environs de Lyon, M. Arbin, ancien notaire et riche propriétaire, vivait de ses rentes avec sa femme.

Leur existence était calme et assez monotone comme cela arrive généralement dans les petites villes.

Une grande tristesse planait sur leur bonheur : ils n'avaient pas d'enfant. Mariés depuis quinze ans et, quoique jeunes encore, ils n'espéraient plus en avoir.

Ils voyaient leur fortune passer, dans l'avenir, entre les mains d'un neveu qui ne cachait pas le mauvais emploi qu'il comptait en faire. En attendant, il dépensait ce qu'il possédait, calculant l'époque où la fortune de son oncle viendrait combler le vide qu'il faisait à la sienne. Mais, sur ce point, une grande déception l'attendait.

Mme Arbin venait d'accomplir sa trente-cinquième année lorsqu'elle s'aperçut, avec une émotion difficile à décrire, qu'elle allait enfin devenir mère. La joie des deux époux fut à son comble : leur désir le plus ardent allait s'accomplir et leur existence s'embellir et s'animer par la présence de ce cher enfant. Et combien le temps paraissait long à Mme Arbin, jusqu'au moment où elle pourrait embrasser ce petit être et le presser sur son cœur !

Enfin le terme de cette attente arriva ; elle mit au monde un fils qui reçut le nom d'Edmond. Avec quelle tendresse il fut élevé ! que de caresses il reçut ! et de quelle sollicitude il fut entouré !

M. Arbin n'eut pas le bonheur de voir élever son fils ; il mourut qu'Edmond avait à peine dix ans.

Mme Arbin tomba dans un profond désespoir ; elle ne pouvait se consoler de la mort de son mari ; il lui semblait qu'elle ne pourrait lui survivre.

Cependant son fils la rattacha à la vie ; elle résolut de ne jamais se séparer de lui. En conséquence, Edmond reçut des leçons privées par différents maîtres capables de lui donner une brillante instruction.

Mais cette manière d'instruire les enfants réussit rarement ; le manque de discipline devient la cause

de grandes négligences de la part des élèves; il leur manque l'émulation, ce puissant stimulant des étudiants dans les écoles.

Edmond était intelligent, il apprenait tout avec facilité, mais il avait peu de goût pour l'étude; il aimait à se livrer aux jeux de son âge, et son étourderie naturelle l'empêchait de s'adonner sérieusement au travail. Ce qu'il apprenait ne pouvait se fixer dans son esprit. Il avait la mémoire heureuse, ce qui lui valait souvent des éloges; mais si l'on cherchait à approfondir les questions qu'on lui posait, il lui était impossible d'y répondre.

Du reste il ne se croyait pas obligé de prendre tant de peine pour s'instruire; il savait qu'il serait riche un jour, son père et sa mère le lui avaient souvent répété; il pensait donc qu'avec une position indépendante il n'était pas obligé d'en savoir davantage.

Edmond connaissait la faiblesse de sa mère qui lui laissait faire ce qu'il voulait. Ses goûts de dissipation s'accentuèrent avec l'âge; déjà à quinze ans il faisait des demandes d'argent exagérées.

Mme Arbin qui ne savait rien refuser à un désir exprimé par son fils, répondait favorablement à toutes ses exigences. Il fit la connaissance de jeunes gens plus âgés que lui avec lesquels il se lia intimément, et qui surent bientôt cultiver son

orgueil et ses goûts pour la dépense, afin de prendre une large part eux-mêmes à ses générosités.

Edmond parla bientôt sérieusement de quitter sa petite ville de province, où la vie uniforme et tranquille ne s'harmonisait plus avec ses goûts, pour aller à Paris, dans ce gouffre qui attire avec tant de force la jeunesse et l'argent. Ses amis avaient de puissantes raisons pour l'emmener avec eux dans la capitale où ils étaient obligés de se rendre afin de continuer leurs études. Il partit donc malgré les prières et les larmes de sa pauvre mère qui avait toujours espéré le garder auprès d'elle et lui prodiguer sa tendresse et ses bontés.

Le but des amis d'Edmond réussit au-delà de toute espérance. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour s'initier à cette vie parisienne qui offre tant d'attrait à la jeunesse riche, mais lui cache avec soin les pièges et les déceptions qui l'attendent au fond de cette coupe de plaisirs si attrayants et si variés.

Il se lança bientôt corps et âme dans la voie des plaisirs et de la débauche ; les demandes d'argent étaient journalières, et Mme Arbin, justement effrayée de cette vie de dissipation, essaya timidement de lui faire quelques remontrances, l'engageant à revenir auprès d'elle. Mais son fils resta sourd à toutes ses supplications.

La pauvre mère continua à payer toutes les dettes, tandis qu'Edmond se plongeait toujours plus avant dans les excès de tous genres, sans frein pour le présent et sans prévoyance pour l'avenir.

Plus tard, cependant, il eut à essuyer des déceptions, des déboires au milieu des tempêtes de cette vie orageuse ; il perdit alors tout sens moral, tomba dans l'abrutissement et n'eut plus aucun sentiment honnête pour le retenir sur la pente du mal.

Sa mère désespérée tomba malade.

« Viens, mon fils, lui écrivait-elle ; je suis souffrante ; le chagrin que tu me causes abrège ma vie. Viens me rassurer. Je vois notre fortune diminuer rapidement ; non-seulement je t'envoie toujours de nouvelles sommes, mais je reçois chaque jour des notes fabuleuses de la part de tes créanciers. Tu te laisses influencer par des usuriers auxquels tu empruntes à gros intérêts. Je t'en supplie, mon enfant bien-aimé, reviens au pays pendant qu'il en est temps encore. Je consens à payer toutes tes dettes ; tu pourras mener ici une vie heureuse et te procurer des plaisirs moins dispendieux. »

Mais rien ne put décider Edmond à quitter Paris. Cette résistance aggrava la maladie de Mme Arbin et elle mourut quelque temps après.

Dans l'état de dégradation où Edmond était plongé, la nouvelle de la mort de sa mère fut pour lui un heureux évènement. Il allait enfin être maître du reste de sa fortune qu'il croyait suffisante pour continuer longtemps encore sa vie de plaisirs.

Mais aussitôt que ses créanciers apprirent la nouvelle, ils se jetèrent comme des oiseaux de proie sur les épaves de cet héritage qu'ils se partagèrent avec avidité. Il ne resta donc à Edmond qu'une modique somme qui ne pouvait lui permettre que quelques mois encore son existence de plaisirs. Ses amis lui aidèrent à finir ses dernières ressources et l'abandonnèrent ensuite à son triste sort.

En vain alla-t-il faire de nouvelles demandes aux usuriers, leur promettant les intérêts les plus exagérés, leur faisant croire à un héritage prochain d'un parent qui habitait en pays étranger; ces messieurs connaissaient les ruses de leurs clients ruinés, et se contentèrent de lui conseiller, avec une pointe d'ironie, de travailler et de gagner sa vie en attendant cet héritage.

Edmond ne sut bientôt plus quel moyen employer pour se procurer de l'argent; il en demanda à ses camarades de plaisir qui ne lui donnèrent que des secours insignifiants ressemblant plutôt à une aumône qu'à un service d'amis. Du reste,

ils se lassèrent bientôt de ses demandes réitérées et finirent, comme les usuriers, par l'engager à travailler.

Mais que pouvait faire Edmond? Il avait été élevé avec l'assurance qu'il possédait assez de fortune pour vivre heureux et indépendant; il ne s'était jamais inquiété des moyens de travail qu'il pourrait employer en cas de revers. Son instruction était insuffisante pour occuper un emploi qui pût lui procurer des moyens d'existence et lui permettre de tenir un rang en rapport avec ses goûts.

Rempli d'orgueil, il ne voulait pas descendre les degrés de l'infortune pour se livrer à des occupations trop vulgaires.

L'avenir lui apparut alors sous un aspect bien sombre; il fut réduit à vendre peu à peu ce qu'il possédait en objets d'art, en meubles de luxe; tous les jours il voyait la misère s'approcher à grands pas. Des soucis cuisants et réels s'emparèrent de ses nuits; il n'entrevoyait plus, comme autrefois, des plaisirs et de riants projets pour le lendemain; il songeait, pendant ses longues insomnies, à ce qu'il pourrait vendre pour se procurer le pain du jour.

Ces ennuis que le pauvre connaît et auxquels Edmond n'était pas habitué, lui donnèrent des

pensées sinistres : des idées de suicide germaient dans son cerveau, en voyant, toujours de plus près, la misère et son triste cortège.

Il fut pris, un jour, d'un grand abattement ; ne possédant plus aucun objet de valeur à vendre sans trop de honte, il dut chercher dans sa garde-robe un vêtement qui pût lui procurer la nourriture du lendemain.

Lorsqu'un homme en est réduit à cette extrémité, la famine n'est pas loin du logis ; c'est ce qu'il lui arriva. Trois jours après la vente d'un habit dont on lui avait donné dix francs, il eut faim.

Ce jour-là, il passa de longues heures, assis auprès de sa fenêtre, à regarder d'un air distrait défiler sur le boulevard cette grande population parisienne se rendant à ses affaires ou à ses plaisirs.

Il reconnut parmi cette foule quelques-uns de ses amis d'autrefois avec lesquels il s'était ruiné. Des larmes de rage s'échappèrent brûlantes de ses yeux :

« Ils sont heureux, disait-il avec dépit ; ils travaillent et jouissent de la vie ! »

Puis, se retirant de la fenêtre, il alla s'asseoir devant une table et prit sa tête entre ses mains crispées :

« Ah ! les ingrats, dit-il, ils m'abandonnent maintenant que je ne possède plus rien ! et cepen-

dant, je leur donnais tout sans compter ; je remuais l'or à pleines mains pour commander des fêtes et des dîners somptueux. Ils se disaient alors mes amis ; ils vantaient ma générosité, mon esprit et ma beauté. Ah ! je comprends aujourd'hui ! ils flattaient mon orgueil, car je sens que je suis égoïste, et, si je leur procurais des plaisirs, c'était pour augmenter les miens. Ainsi, j'ai ruiné ma mère, et je l'ai fait mourir de chagrin sans éprouver un seul instant de remords ! Et avec tout cet argent que j'ai gaspillé, combien j'aurais pu faire d'heureux et soulager de misères ! »

Puis relevant brusquement la tête :

« Pourquoi ces pensées qui m'envahissent ? J'ai la fièvre, j'ai faim, j'ai le délire. Ah ! ce n'est pas moi qui pense ainsi ! Il me semble entendre une voix intérieure qui me parle ; c'est la voix de la conscience. Je l'entends, maintenant que je suis dans le désespoir. Lorsque j'étais heureux, je ne l'entendais pas. Du moins, j'aurais dû suivre les conseils de ma mère qui me disait : « Viens près de moi, mon fils bien-aimé, je te pardonne. Je n'ai que toi sur la terre et je sens que je vais bientôt mourir. Toi, mon enfant, que j'ai désiré avec tant d'ardeur et que j'aime encore jusqu'à l'idolâtrie, tu as transformé mon amour en faiblesse, et tu me rends complice inconsciente de ta perte et de

ton déshonneur. Que deviendras-tu, lorsque je ne serai plus sur la terre ? »

« Oui, ma mère m'écrivait tout cela, et j'en riais avec mes amis ! Ah ! chère mère ! chère mère qui n'es plus ! Combien je te regrette au milieu de mon désespoir !... Si tu étais encore de ce monde, comme j'irais vite auprès de toi !... Ton cœur de mère me pardonnerait, et je ne serais plus seul sur la terre ! Que vais-je devenir ? Je n'ai jamais voulu de maître, je suis incapable de travailler. Je sens que je ne puis être comme ces ouvriers que je rencontre, accablés de fatigue, couverts de poussière et de sueur, gagnant avec peine le pain de la famille, et condamnés toute leur vie à un labeur, sans espoir de jours meilleurs.

« Le commerce, me dira-t-on, offre de grands avantages et des chances de fortune. Avec de l'ordre et de l'économie, on peut devenir riche, quelquefois même très riche. Mais cela ne me tente pas ; les négociants sont aussi des esclaves, sur une plus haute échelle, il est vrai, mais ils sont esclaves de leur clientèle et de leurs marchandises ; toutes leurs espérances sont là sur des rayons ; ils comptent chaque jour avec avidité, leur bénéfice, et cherchent à prévoir les pertes qu'ils pourraient subir. Ces deux démons

de la perte et du gain hantent leur cerveau. Et cependant, il faut que je prenne promptement un parti ; la faim me presse et je n'ai pas de vêtement convenable pour me présenter dans le monde... C'est là peut-être encore que je pourrais trouver quelque ressource... Oui, il y a des hommes que l'on appelle chevaliers d'industrie et qui mènent joyeuse vie... Mais il faut pour cela avoir de l'argent dans sa poche, une mise correcte et beaucoup d'aplomb !... Il faut encore un parrain bien payé pour vous lancer dans cette carrière, car il faut des protections, même pour être un coquin. On parvient alors à s'introduire dans les familles, on y surprend certains secrets que l'on vend ensuite bien cher aux intéressés s'ils ne veulent pas les voir divulguer. Il faut enfin, pour réussir dans ce métier, avoir deux faces : savoir, suivant les circonstances, paraître austère ou bon vivant...

« Non, je n'ai pas de goût pour cette vocation, car elle demande trop de travail ; il faut que l'esprit soit constamment en éveil. Beaucoup de calculs et de combinaisons sont nécessaires afin d'éviter des surprises qui pourraient conduire à la prison, si ce n'est plus.

« Que faire, alors ? s'écrie le malheureux, abattu par une lassitude d'esprit facile à comprendre.

Eh bien ! puisque je ne vois aucun chemin praticable dans les ténèbres qui m'environnent, il ne me reste qu'un moyen pour mettre un terme à cette situation insoutenable : j'appellerai la mort à mon secours ! elle ne restera pas sourde à mon appel. J'éprouverai un moment de souffrance, et tout sera fini !... »

Edmond venait de trouver sa voie. Il se lève, les yeux étincelants de fièvre, et marche à grands pas dans sa chambre, puis il s'arrête devant sa fenêtre pour voir encore une fois le mouvement et la vie ; mais il se retire bientôt.

« Non, non, je ne veux plus voir ce troupeau humain qui s'acharne contre tant de difficultés pour conserver son existence ; il me donne le vertige. Lorsqu'on ne peut goûter les jouissances de la vie, lorsque la misère et la souffrance viennent vous arracher toutes vos joies, eh bien ! je dis que c'est de la haute philosophie que de briser les liens qui vous rattachent à cette existence ! Allez donc à vos affaires, stupides ambitieux ; allez à vos labeurs, vous que la misère accable ; allez à vos plaisirs, vous qui avez de la fortune !... Moi, je me retire de la scène du monde !...

« Oh ! mes chers souvenirs de bonheur ! je ne veux pas vous mêler à une existence de misère et de privation ; je veux fermer les yeux à la vie

en retraçant à ma pensée mon heureuse jeunesse... Je suivrai ensuite la mort, cette mystérieuse inconnue, dans les abîmes du néant!... »

Puis, Edmond se dirigea vers la porte qu'il ferma soigneusement, prit un revolver accroché près de son lit, revint s'asseoir à sa table, et se mit à examiner son arme avec attention : « C'est toi, dit-il, qui vas appeler la mort; ouvre-lui largement les portes de mon cœur!... »

Cette phrase ironique sembla avoir épuisé son courage; il déposa l'arme devant lui et remit sa tête dans ses mains, la pressa fortement comme pour arrêter le cours de ses pensées. Il lui semblait que la mort était déjà là, près de lui; il ne se croyait plus seul; en un mot, il n'était plus en possession de son libre arbitre. Il tremblait de tout son corps; une sueur froide perlait sur son front. C'est en vain qu'il cherchait à revenir sur sa résolution; sa volonté était maintenant impuissante; il ne s'appartenait plus. Il essaya de se lever pour aller respirer l'air, revoir des humains et se rattacher à la vie; mais ses pieds semblaient cloués au parquet. Les rumeurs de la grande ville lui semblaient un murmure lointain; il ne voyait plus les choses qui l'environnaient qu'à travers un brouillard; il se sentait perdu.

Une volonté supérieure à la sienne le pressait

« Ma mère, mon cerveau est troublé; je ne sais ce qui se passe, mais je ne veux plus mourir. J'ai peur de mon état; cache-moi dans ton sein! Je suis comme un insensé! Vois, la ruine et la misère qui me poursuivent... Oh! comme je souffre! Ne me quitte pas, ma mère! Je veux vivre avec toi, pardonne-moi!.... »

C'était, en effet, l'esprit de sa mère : elle avait entendu ses cris de détresse et s'était sentie attirée près de lui par cet appel désespéré. Elle l'enveloppa de son influence, de son amour maternel et il devint plus calme. Il venait de se passer quelque chose d'anormal qui ne pouvait être compris par les mortels et que nous allons expliquer :

La présence de la mère fit rompre les liens fluidiques qui unissaient Edmond aux mauvais esprits dont il était entouré; elle neutralisa l'action de leurs influences, ce qui fraya à l'âme de la mère un passage pour arriver jusqu'à son fils. L'état de dégagement d'esprit dans lequel Edmond se trouvait, en raison de sa souffrance morale, lui permit de voir sa mère, sans se rendre compte toutefois de ce phénomène. Il lui parlait et agissait avec elle comme si elle était encore sur la terre.

Il se sentait perdu; il comprenait et voyait par les yeux de l'âme tout le danger de sa position. Il enveloppa alors avec tant d'énergie l'âme de sa

mère, que ces deux esprits se confondirent et n'en formèrent qu'un seul. On peut dire qu'il se réfugia dans l'âme de cette mère dévouée avec la ténacité qu'occasionnent la frayeur et le désespoir. Mais il ne put, dans cet état, reprendre possession des organes de son corps.

Il s'établit alors une lutte entre ces deux esprits. La mère, comprenant le danger qui les menaçait l'un et l'autre, cherchait à se dégager des étreintes de son fils et voulait l'obliger à reprendre son corps; mais en vain.

Elle se trouvait dans l'impuissance de le convaincre du danger qu'ils couraient, lui, pour sa raison, et elle, pour sa liberté.

Elle lui disait : « Confie-toi à moi, mon fils bien aimé; je t'aiderai à reprendre ton état normal. Calme ton désespoir. L'épreuve que tu viens de subir doit transformer tes pensées; tu éprouves la conséquence de ta vie de débauche et d'oisiveté. Tu dois aussi comprendre la douleur que tu m'as fait endurer. Rachète tes fautes passées; continue ton existence terrestre en te livrant au travail. Tu rachèteras en même temps mes faiblesses qui me lient encore à toi, et peut-être, trouveras-tu sur ta route un peu de bonheur pour adoucir tes chagrins. »

« Non, non, ma mère, répondait l'esprit troublé d'Edmond, je ne veux pas me séparer de toi. L'i-

solement m'effraie, et tu es mon seul soutien. Je préfère rester dans cet état mixte qui, sur la terre, s'appelle la folie, que de m'exposer de nouveau aux luttes que je viens de subir. C'est toi qui m'as sauvé, et c'est toi qui me préserveras pour l'avenir. J'aime mieux traîner un corps insensé; la charité le nourrira. Mais me séparer de toi! Jamais. »

« Et cependant, disait la pauvre mère, si j'avais plus d'énergie, je pourrais me dégager de tes étreintes. Mais non, je ne puis le faire; j'ai préparé moi-même mon triste sort; je me suis rendue complice de tes fautes en te fournissant le moyen d'entretenir et de développer tes passions. J'en suis punie; c'est justice. »

Ce fut donc en vain qu'elle supplia son fils ingrat et égoïste. Il refusa de se séparer d'elle pour reprendre son corps, ce qui aurait pu se faire de la même manière que le somnambule emploie pour reprendre le sien après le temps plus ou moins long de l'émancipation de son esprit.

Edmond marcha longtemps dans sa chambre, la tête inclinée sur sa poitrine, les yeux fixes, les bras pendants; puis, il se dirigea vers la porte qu'il ouvrit. Il descendit son premier étage, et le voilà sur le boulevard, sans chapeau et les che-

veux en désordre. Sa marche était active; il ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui; il ne voyait rien et n'entendait rien avec les organes de son corps.

Ceux qui passaient à ses côtés le regardaient d'un air de pitié. Déjà, la police avait les yeux sur lui, et quelques agents le suivaient à distance, prêts à s'emparer de lui s'il manifestait le moindre mouvement désordonné.

Il arriva ainsi au bord de la Seine et s'assit sur un escalier de pierre. Ses yeux semblaient rivés sur le fleuve. Ceux qui l'avaient suivi s'approchèrent de lui et le questionnèrent sur ses intentions, mais ils n'obtinrent aucune réponse. Deux agents le prirent alors sous les bras et le conduisirent, sans aucune résistance de sa part, chez le commissaire de police.

Ce magistrat lui posa différentes questions; mais, le malheureux ne fit aucune réponse; il ne paraissait ni voir ni entendre les personnes qui l'entouraient. Des médecins furent appelés en consultation et jugèrent que cet homme était fou; il fut admis d'urgence dans une maison d'aliénés. Quelques mois plus tard il fut envoyé en province, dans une succursale comme fou inoffensif et incurable. Edmond passa plusieurs années dans cet établissement sans avoir repris l'usage de la pa-

role. Il prenait peu de nourriture et faisait beaucoup d'exercice. Sa promenade était toujours la même : il suivait un petit sentier dans une prairie entourée d'un grand mur, d'où il ne cherchait jamais à s'éloigner; il ne donnait donc pas lieu à une surveillance spéciale.

Il aimait beaucoup à être seul et évitait avec soin la société des autres pensionnaires. Lorsqu'il était fatigué, il s'asseyait sur un banc de pierre, près d'un hangar où étaient remisées les charrues et les herses de la propriété. C'était là que les employés de la maison venaient le chercher aux heures des repas ou au moment du coucher.

On s'était habitué, dans la maison, à sa façon d'agir, il ne causait aucun embarras; sa santé physique était bonne et ne nécessitait aucun traitement.

Dix ans s'écoulèrent. Rien n'était venu troubler cette vie uniforme, lorsqu'un jour qu'Edmond faisait sa promenade habituelle, on l'entendit pousser un grand cri. Aussitôt deux employés qui travaillaient près de là, accoururent et le virent arrêté au milieu du sentier, se pressant la tête dans ses mains comme s'il éprouvait une douleur violente. Des infirmiers arrivèrent et, prévoyant une crise, ils l'emmenèrent à l'infirmerie. On alla chercher le médecin de l'établissement qui fut au com-

ble de la surprise, en entendant Edmond murmurer quelques paroles, sans suite, il est vrai, confuses et dont il ne pouvait saisir le sens, ne connaissant pas la cause de son mal ; mais nos lecteurs le comprendraient sans peine, car il semblait continuer son monologue interrompu depuis dix ans, comme s'il se retrouvait tout à coup à Paris, dans le même état de luttes et d'angoisse, entre le suicide et la crainte de la mort.

C'est donc à ce moment, que cette épreuve qui avait duré dix ans, se termina. L'âme d'Edmond, fatiguée de cette existence mixte, plus pénible mille fois que le travail et la misère, consentit à se séparer de celle de sa mère. Mais son esprit et ses facultés intellectuelles ne purent trouver dans son corps, abandonné depuis si longtemps, la facilité nécessaire à leurs manifestations ; le manque d'usage avait occasionné des difformités, des dessèchements des fluides vitaux dans certaines parties du cerveau. Ce corps ne pouvait plus lui servir à progresser, ni même à réparer ses fautes. Il avait repris l'usage de la parole, mais son esprit n'avait plus ni énergie ni volonté, même pour se livrer comme autrefois au plaisir et à la débauche, si les moyens de satisfaire ses goûts lui eussent été accordés. La langueur, la maladie vinrent tour à tour continuer son épreuve. Il avait

conservé le souvenir de tout ce qui s'était passé, ce qui lui donnait une grande tristesse; sa situation se présentait maintenant à lui dans toute sa réalité: point de fortune, point de santé.

On le garda quelques mois encore dans l'établissement des aliénés; puis, comme il y avait un mieux réel dans son état, il fut envoyé dans une maison de convalescence fondée par un riche propriétaire, M. Delfont. Cet homme de bien habitait dans le voisinage de l'établissement de bienfaisance et il le visitait tous les jours; il se plaisait avec les malheureux qui venaient chercher le calme et la santé au milieu de l'air pur de cette charmante propriété.

M. Delfont remarqua Edmond. Cet homme, jeune encore, mais courbé sous le poids de l'épreuve bien plus que sous celui des années, l'intéressa. Il le voyait souffrant et inquiet pour son avenir, il le fit parler longuement afin de juger du degré de son intelligence. Edmond fit le récit de sa vie et de ses épreuves. M. Delfont comprit que jamais ce malheureux ne pourrait se suffire s'il restait livré à lui-même; il reconnut en lui une intelligence affaiblie, mais qui pourrait se raffermir s'il était assuré de son sort matériel. Il résolut donc de l'adopter, pour ainsi dire; mais en lui annonçant sa détermination, il lui fit comprendre qu'un peu de travail au grand air et au soleil se-

rait très favorable à sa santé. Edmond y consentit. Puis son bienfaiteur chercha à l'intéresser peu à peu à ses bonnes œuvres ; il l'emmenait dans ses promenades et ses petits voyages pour le distraire de sa tristesse.

Edmond travaillait sans s'en douter, guidé par cette main souple de la bienveillance et dirigé par une volonté discrète qui n'impose rien et qui oblige malgré cela à l'obéissance. M. Delfont parvint ainsi à faire éclore de nouveau dans cette âme quelques lueurs d'intelligence; il sentait qu'il était le moteur de son impulsion vers le bien, mais il se faisait un devoir de lui en faire ressentir les doux effets.

Les défauts d'Edmond diminuaient sensiblement, ne trouvant plus l'occasion de se manifester. Son manque d'énergie l'empêchait même de désirer ce qu'il avait tant aimé; il ne recherchait plus l'indépendance qui lui avait fait commettre tant de fautes graves.

Toutefois, il ne faut pas attribuer cette amélioration dans le caractère d'Edmond à une conversion sérieuse; nous l'avons dit, le manque d'énergie avait fait de cette nature indépendante et frivole, un être passif et sans volonté. M. Delfont avait touché la plaie vive de son âme et l'avait cautérisée en assurant son avenir.

Edmond vécut ainsi douze ans et s'éteignit

comme une lampe qui n'a plus d'huile; c'était un corps usé habité par un esprit replié sur lui-même.

A son retour dans le monde des esprits, il a repris toutes ses facultés intellectuelles; il a compris le mauvais emploi qu'il en avait fait; il a vu son suicide moral causé par sa conduite légère, faute aussi repréhensible que le suicide du corps.

L'épreuve que l'esprit de Mme Arbin avait subie lui avait donné de l'expérience; elle s'est encore attachée à son fils, mais librement. Devenue son guide, elle le prépara à une nouvelle incarnation qu'il accepta, après quelque temps passé dans le monde des esprits. Il revint sur la terre dans une condition pauvre et par conséquent pénible, où le travail était sa seule ressource pour entretenir une famille nombreuse et une pauvre mère affligée par la maladie. Tel fut son lot.

Hélas! le résultat de cette expiation ne fut pas complet. Son orgueil se réveilla et sa volonté impérieuse et égoïste fit cruellement souffrir son entourage. Cependant il a travaillé, mais en murmurant, et il est mort à trente-cinq ans, laissant sa famille sans regret.

Dans cette existence Edmond a cependant progressé un peu; il est entré dans la voie du travail; il y a de l'espoir. Sa mère, qu'il a retrouvée dans

le monde des esprits, lui a montré les fautes principales qu'il a commises. Peut-être reviendra-t-elle avec lui sur la terre pour le guider plus sûrement avec l'expérience qu'elle aura acquise pendant son long séjour dans l'erraticité.

Combien d'existences ce malheureux aura-t-il encore à subir pour expier et pour progresser ?

Mais, nous demandera-t-on, pourquoi cette mère si bonne et qui donnait à son fils de si bons conseils, eut-elle à subir une si cruelle épreuve ?

Nous répondrons à cela que la bonté de cette mère avait dégénéré en faiblesse, et que les bons conseils qu'elle lui avait donnés étaient arrivés lorsque le mal était sans remède. C'est dans l'éducation première qu'il faut montrer aux enfants de la fermeté et de la sagesse, afin de leur tracer de bonne heure la voie du travail et du devoir.

Il se peut que Mme Arbin n'eût pas réussi à dompter ce caractère orgueilleux et despote, mais elle eût du moins rempli son devoir; car, si l'on ne peut rendre les parents responsables des défauts de leurs enfants, ils doivent cependant faire tous leurs efforts pour les réprimer dans le bas âge, à mesure qu'ils se montrent, au lieu de les encourager par une condescendance coupable.

Ajoutons encore que, dans cette épreuve de dix années d'esclavage, l'esprit de la mère a été en

quelque sorte victime de son dévouement pour son fils, après avoir déjà tant souffert de la vie dépravée qu'il menait. Il lui en a été tenu compte, tandis qu'Edmond a été sévèrement puni de son égoïsme.

Cet exemple prouve aussi que les esprits ne sont pas toujours à l'abri des influences terrestres : ceux qui sont faibles et sans expérience des lois fluidiques qui régissent la vie, peuvent tomber encore sous la domination de ceux qui avaient eu de l'autorité sur eux ici-bas. Cela arrive fréquemment aux esprits qui ne sont pas assez avancés spirituellement pour s'élever au-dessus de l'atmosphère terrestre ; tant qu'ils restent dans ces régions, ils sont exposés aux influences de la terre.

CHAPITRE II

UNE RÉDEMPTION FAITE AVEC DE L'ARGENT

Nous conduirons maintenant nos lecteurs aux environs de Paris, dans une charmante villa cachée au milieu de grands arbres.

A l'époque où s'est passé le drame que nous allons rapporter, cette maison paraissait inhabitée; ses volets verts étaient fermés, excepté ceux de deux fenêtres du rez-de-chaussée qui donnaient sur une grande avenue de tilleuls.

Dans une des pièces élégamment meublées de cette habitation, se trouvait la maîtresse de maison, la comtesse de Walder. C'était une femme d'environ trente-six ans, d'une beauté sévère; l'expression de ses yeux était douce et énergique; ses traits étaient fins sans être parfaitement réguliers.

Cette dame paraissait très agitée et absorbée dans de graves préoccupations; à chaque instant elle se penchait pour regarder par la fenêtre si

elle n'apercevait personne venir du fond de l'avenue; puis, ne voyant rien, elle reprenait le cours de ses tristes pensées; il était évident qu'elle attendait quelqu'un avec impatience.

Enfin, des pas précipités se firent entendre sur le sable de la grande allée; la comtesse se rapprocha vivement et, voyant la personne qui arrivait, elle retourna aussitôt s'asseoir, s'efforçant de composer son visage, afin de ne rien laisser paraître de son inquiétude et de son impatience.

La porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage au comte de Walder. Il avait l'air distingué et était mis avec recherche. Il pouvait avoir quarante ans; ses grands yeux noirs donnaient une expression étrange à sa physionomie.

— Eh bien! dit-il à sa femme, vous êtes encore là à la même place où je vous ai laissée ce matin! dirait-on, à vous voir, que nous sommes ici comme sur un volcan? Vous savez que l'on me cherche de toutes parts, et que si l'on découvre notre retraite je serai conduit en prison en attendant mieux. Je vous disais de fuir et d'emporter avec vous ce que nous avons de plus précieux; et vous restez là, immobile, m'exposant, en revenant ici, à être surpris par ceux qui me cherchent avec tant d'acharnement! Quelles sont donc vos intentions? C'est, sans doute, une pensée de ven-

geance qui vous fait agir ainsi. Je sais que j'ai eu des torts envers vous, que j'ai abusé de l'autorité que la loi accorde au mari et que je vous ai en partie ruinée par des entraînements coupables et de fausses spéculations. Je vous demande cependant encore un dernier sacrifice, pour sauver notre honneur compromis par des faux que j'ai faits dans un moment d'égarement. Vous êtes ici, chez vous, avec le reste de votre fortune que vous avez su garantir du naufrage par une séparation de biens; il ne tient donc qu'à vous de me sauver. Ne repoussez pas cette dernière demande, car je ne réponds pas de ce qui arriverait! La terreur que m'inspire la prison pourrait me porter contre vous à des excès!.....

Malgré les sacrifices que vous avez déjà faits, vous avez toujours montré un caractère indépendant; vous renfermant dans votre froide raison, vous n'avez jamais voulu trouver la moindre excuse à mes égarements. Aussi, si ce n'est pour moi que vous ferez de nouvelles concessions, faites-les du moins pour nos enfants, qui pourraient s'entendre dire un jour: « Votre père est un faussaire. » Que leur servirait alors la position que vous leur préparez avec tant de prévoyance? Ne vaudrait-il pas mieux pour eux qu'ils fussent ignorés et perdus dans la foule que de supporter

un pareil affront. Votre entêtement perdra l'honneur de la famille !

A l'ouïe de semblables reproches, la comtesse se leva indignée :

— Que parlez-vous de l'honneur ? quel cas en avez-vous fait ? Ne vous ai-je pas prévenu cent fois de ce qui vous arrive aujourd'hui ? Je vous ai supplié de changer de conduite, afin de ne pas être un sujet de honte pour nos enfants, et de conserver sans tache l'honneur de la famille, dont notre fils est le dernier rejeton. Et qu'avez-vous à payer ? Des dettes de jeu, des paris, pompeusement appelés dettes d'honneur ! Vous devez à des usuriers, à des gens de mauvaise vie, qui vous ont engagé à faire des faux dans leur propre intérêt ! Et c'est pour de telles créatures que vous sacrifiez votre famille !!...

A toutes mes supplications, à tous mes conseils, vous avez répondu par l'ironie ou l'insulte, et j'avais la douleur de vous voir descendre chaque jour les degrés de la honte et du vice. J'ai employé la douceur et la prière pour vous ramener dans la bonne voie ; je suis restée près de vous avec nos enfants, malgré les outrages que vous faisiez subir à mon amour-propre, pensant que notre présence serait votre sauvegarde..... Maintenant que tous mes efforts pour vous sauver ont

été inutiles, je veux me consacrer à mes enfants ; je me dois à eux seuls et je n'aurai pas la faiblesse de vous sacrifier le reste de ma fortune : elle ne servirait pas à votre retour au bien, et ne pourrait que retarder la catastrophe.

Je ne vous ai jamais parlé aussi librement ; je redoutais vos colères, je ne voulais pas que vos enfants vous reprochassent un jour vos insultes et vos brutalités envers leur mère.

Aujourd'hui, je sens que mon dévouement pour vous ne peut se prolonger davantage : mon devoir est accompli ; je ne veux pas vous suivre dans le chemin du déshonneur.

Le comte devint fort pâle ; il se sentit perdu. Il connaissait trop sa femme pour conserver encore l'espoir de fléchir une résolution aussi arrêtée. Toutes sortes de pensées assiégèrent son esprit ; il se demandait s'il devait employer la force pour faire plier encore une fois cette volonté de fer, ou s'il devait en finir avec la vie.

Sa physionomie changea d'aspect et prit une expression de dureté implacable. Il s'appuya machinalement contre un meuble et regarda fixement sa femme ; il espérait profiter de la fatigue qu'elle éprouvait après une pareille discussion, pour l'intimider comme il le faisait souvent, par ses accès de colère.

Mais il n'eut pas le temps de prononcer une parole; le bruit d'une voiture se fit entendre dans l'avenue. Tous deux comprirent que leur retraite était découverte.

La voiture s'arrêta devant la porte du salon et plusieurs messieurs entrèrent sans frapper. Ils s'approchèrent du maître de la maison et lui présentèrent un mandat d'amener. Le comte ne se troubla point.

— Je vois, messieurs, ce qui vous amène ici: vous venez m'arrêter. Je me rends. Veuillez, je vous prie, m'accorder seulement quelques instants; j'ai des papiers à mettre en ordre. Je vous suivrai aussitôt après.

Ces messieurs acquiescèrent à sa demande et attendirent en silence, afin de ne pas troubler la douleur de sa malheureuse femme.

Mais, après quelques instants d'attente, une détonation formidable retentit dans toute la maison.

La comtesse poussa un cri terrible et s'évanouit; elle avait compris la triste vérité.

Les représentants de la justice pénétrèrent aussitôt dans une chambre dont la porte était restée entr'ouverte et d'où s'échappait une forte odeur de poudre. Ils y trouvèrent, étendu à terre, dans les angoisses de l'agonie, le corps de celui qu'ils devaient emmener prisonnier. Ils se hâtèrent de lui

prodiguer des soins, mais tout fut inutile; le comte rendit le dernier soupir dans leurs bras.

Une lettre était déposée sur un bureau à l'adresse de sa femme, mais l'état dans lequel elle se trouvait ne lui permettait pas d'en prendre connaissance; elle était en proie à une crise nerveuse qui lui enlevait momentanément l'usage de la raison.

Ces messieurs avaient abandonné le cadavre du comte pour s'empresser autour d'elle et tâcher de la calmer; malheureusement, il n'y avait personne dans la maison; la comtesse, prévoyant des scènes pénibles, n'avait amené aucun domestique dans cette propriété que, du reste, elle habitait rarement.

La crise ne fut pas de longue durée: grâce à son énergie, Mme de Walder reprit bientôt ses sens.

Lorsque ces messieurs la jugèrent suffisamment calme, ils lui remirent la lettre de son mari. Elle la prit en tremblant et lut ces lignes:

« J'ai failli à l'honneur. Je te demande pardon du mal que je t'ai fait pendant le cours de ma vie dépravée. Sur le point de subir la punition que je mérite, je me donne volontairement la mort. J'entre dans le néant. Oublie-moi. »

Le commissaire de police dressa procès-verbal des événements qui venaient de se passer.

Ces messieurs allaient se retirer pour rendre compte de leur mission, lorsque Mme de Walder les retint, et les pria d'entendre une communication qu'elle avait à leur faire.

— Ajoutez au procès-verbal, leur dit-elle, que je m'engage à payer intégralement les dettes de mon mari, afin que sa mémoire ne soit pas souillée de haines et de reproches. Mais, messieurs, je vous en supplie, que le secret de son déshonneur soit gardé !

Il fut pris acte de la demande de cette femme dévouée, puis, les agents de la justice se retirèrent.

Le lendemain, on lisait dans les journaux : « Un grand malheur vient d'affliger une honorable famille : M. le comte de Walder vient d'être victime d'un accident de chasse dans une de ses propriétés. La mort a été instantanée. »

Le corps du comte fut ramené dans son hôtel, et on lui fit des funérailles en rapport avec son rang et sa fortune.

Mme de Walder fit don de sa propriété pour fonder un asile destiné à recevoir les enfants dont les parents seraient condamnés à la prison ou à la déportation. Puis, elle s'éloigna avec les siens de ce pays où elle avait tant souffert, emportant avec elle le peu de fortune qui lui restait.

Le chagrin qu'elle avait éprouvé par suite de tous ces événements, avait disposé son âme à la mélancolie. Elle souffrait moralement d'une manière inquiétante, surtout aux approches de la nuit. Ses angoisses augmentaient aussitôt qu'elle entrait dans le sommeil; elle avait constamment devant elle l'image de son mari agonisant. Ce tableau l'effrayait beaucoup et lui ôtait toute liberté d'esprit; elle ne pouvait s'en distraire et éprouvait un impérieux besoin de dormir, même pendant le jour; il lui fallait tout son courage pour résister à cette pénible somnolence.

Les enfants de Mme de Walder ignoraient la souffrance morale de leur mère; elle se gardait de leur en parler, afin de ne pas les effrayer. Elle faisait son possible pour se fortifier dans ses sentiments de foi, elle priait pour celui qui la faisait encore souffrir.

Mais, plus elle priait, plus la pénible vision devenait intense. Elle finit par croire que l'âme de son mari ne la quittait pas, et qu'elle souffrait avec lui les angoisses que lui causaient ses remords. Il lui semblait entendre sa voix qui lui disait : « Ne prie plus pour moi, tu es dans l'erreur de croire en Dieu et aux bons effets de la prière. Il n'y a, après la vie, que la souffrance de la mort qui se continue éternellement. Il n'y a ni ciel ni enfer;

c'est le néant, c'est l'exil. Je suis errant dans l'éternité; je ne vois que toi qui fais un peu de lumière dans mes ténèbres. Je sais bien que je te fais souffrir, mais pardonne-moi, je suis si malheureux! Ah! si j'avais suivi tes conseils, je serais heureux maintenant avec toi et nos enfants! »

Telles étaient les paroles que cette femme entendait toujours murmurer autour d'elle dans ces nuits d'angoisse et ses jours de tourments; c'était un réel supplice; elle ne savait comment faire cesser cet état de choses.

Une nuit qu'elle se sentait ainsi angoissée, elle prit la résolution de lutter pour se rendre libre, car elle craignait pour sa raison. Elle avait compris que son mari souffrait, après sa mort, l'expiation de ses fautes. Il avait voulu, par le suicide, échapper au châtiment qui lui était imposé sur la terre, mais il ignorait les lois de la vie spirituelle et de la conscience où elles sont déposées et auxquelles on ne peut échapper.

La comtesse résolut donc de l'instruire sur sa nouvelle position; mais elle ne se croyait pas capable de le faire elle-même, n'étant pas assez initiée aux grandes vérités de l'immortalité. Elle se fit alors ce raisonnement : « Puisque l'esprit de mon mari peut se faire voir et se faire comprendre, les esprits bons et bienfaisants doivent jouir

du même privilège, et ceux qui nous ont aimés pendant cette vie terrestre ne doivent pas être indifférents après leur mort, surtout s'ils nous voient succomber sous le poids de l'épreuve. Donc, l'esprit de ma mère, qui m'a tant aimée, voit sans doute ma souffrance et je veux l'appeler à mon aide.

« Oh! ma mère, dit-elle, si tu es témoin de mes angoisses, viens à mon secours; j'attends tout de toi et de ton dévouement. »

Puis, elle se laissa aller au sommeil, pleine de confiance et d'espoir.

On comprend facilement que les vives émotions que Mme de Walder avait éprouvées, avaient préparé son esprit à cet état particulier de dégagement qui permet de voir tout à la fois dans ce monde et dans l'autre.

Elle entra donc dans ce sommeil somnambulique, mais au lieu de souffrir comme d'habitude, elle se sentit enveloppée par une douce influence. L'esprit de sa mère était près d'elle, il la voyait et l'entourait; mais il se borna à inspirer à sa fille l'idée de parler à son mari comme s'il était vivant; de lui faire connaître la cause de son trouble et de ses souffrances et de lui dire aussi ce qu'elle avait fait pour lui.

« Pour toi, ma chère enfant, ajouta-t-elle, cette

épreuve vient de t'ouvrir de nouveaux horizons; tu ignorais cette grande révélation de la correspondance entre les esprits et les mortels. Il t'a fallu bien des souffrances morales pour assouplir ta sensibilité, afin de te permettre d'entendre et de voir les esprits. Prends courage; tu peux faire comprendre à ton protégé sa triste position; tu le persuaderas plus facilement que pendant qu'il était sur la terre: il n'était alors accessible qu'aux choses matérielles. Maintenant, il est dans la vie réelle, où toutes les sensations deviennent plus vives aussi bien dans la joie que dans la douleur. Il voit en toi ce qu'il a toujours méconnu: un être dévoué, un guide sûr; il écoutera tes conseils et la lumière de l'espérance éclairera son âme. Si ton dévouement a été de nul effet pendant son existence, souviens-toi que les forces morales que tu as dépensées pour lui n'étaient pas perdues: elles planaient sur sa tête, mais elles étaient constamment repoussées par ses vices et ses passions.

« Maintenant que la souffrance le terrasse, tes bienfaits pénétreront dans son âme comme une douce rosée qui viendra calmer ses cuisants remords. Tu rendras grâces à Dieu de tes souffrances, lorsque tu verras le bien qu'elles te permettront d'accomplir. Ce n'est que par le feu de

l'épreuve que l'âme peut pénétrer les arcanes célestes et y trouver la consolation et l'espoir. Tu délivreras ton époux de l'enfer où il s'est plongé; tu auras bientôt cette satisfaction.

« Mais il te restera encore une autre mission à remplir, qui consistera à initier tes enfants et ceux que tu verras abattus par le doute ou le découragement, aux grandes vérites qui te sont révélées. Bien coupable est celui qui rougit de la vérité qu'il possède, et qui la laisse ignorer à ceux qui marchent dans les ténèbres ! Je te quitte, ma fille, bon courage. Te voilà consacrée par la souffrance qui te donne le baptême de l'esprit. »

La comtesse ouvrit les yeux; la vision avait disparu, mais elle éprouvait dans son cœur tout le bonheur que peut donner une telle révélation. Elle se sentait fortifiée et toute pénétrée des vérités qu'elle venait de recevoir. Elle avait compris les secrets immortels dont le voile venait de se lever devant ses yeux : elle plongeait son regard ravi dans cette vie nouvelle.

Le moment de remplir sa mission ne se fit pas attendre longtemps.

Quelques jours après, elle était seule dans sa chambre et retraçait encore dans sa mémoire les scènes de ce drame sanglant dont elle avait été témoin. Peu à peu elle se laissa envahir par ces

tristes souvenirs. L'esprit du comte fit sentir aussitôt son influence; mais elle réagit contre cette volonté qui voulait annuler la sienne, se souvenant des instructions que sa mère lui avait données; et, par un grand effort de volonté, elle parvint à garder son libre arbitre.

« Tu souffres, lui dit-elle, donc, tu existes; tu as cru, en te donnant la mort, entrer dans le néant, c'est-à-dire n'être plus; mais la mort, au contraire, ne fait que nous enfanter à une vie nouvelle. Tu vois mieux que sur la terre la vérité de mes conseils et la force de mon dévouement. Eh bien! il ne s'est pas ralenti, et je veux, plus que jamais, te diriger dans la bonne voie.

« Tu n'as pas d'espoir, tu te crois enseveli pour toujours dans les ténèbres du remords. Maintenant, il faut que tu me croies, puisque tu me dis, dans ta souffrance, que ma présence te soulage; tu as assez souffert. Ecoute-moi bien:

« Il faut d'abord que je te rassure sur les effets qu'ont produit tes fautes, celles qui se montrent à tes yeux, avant de comprendre la cause qui te les a fait commettre. Voici ce que j'ai fait pour toi afin de te délivrer du poids du déshonneur: Je t'ai pardonné tout ce que tu m'as fait souffrir pendant ta vie et après ta mort; je n'ai pas voulu que ta mémoire soit ternie par ceux qui étaient vic-

times de tes fautes : j'ai payé toutes tes dettes. Enfin, j'ai voulu aussi accomplir une œuvre qui rachète en partie le crime de ton suicide : j'ai fondé, dans la maison où tu t'es donné la mort, un refuge pour les enfants dont les parents subissent une condamnation.

« Voilà donc ce qui peut alléger considérablement le poids de tes fautes ; ta conscience doit être calmée sur ce point, ce qui me permettra de te faire connaître les causes de tant de maux. Ces causes sont : d'abord, ton orgueil qui t'a empêché d'écouter mes conseils ; ton esprit de domination qui te rendait réfractaire à tout sentiment de sagesse et de raison ; puis, ton égoïsme, qui ne te montrait que des satisfactions personnelles aux dépens du bonheur et de la tranquillité de ta famille ; enfin, l'amour des plaisirs et la débauche achevaient de te perdre moralement et physiquement.

« Tel est le tableau qui va maintenant se montrer à tes yeux ; il te fera comprendre le travail que tu dois accomplir pour vaincre tes passions. Je t'aiderai de mes conseils et de mes prières ; je demanderai aux esprits dévoués de t'instruire et de te diriger. Je ne te demande que de la bonne volonté. »

Tous les jours, cette femme dévouée consola

ainsi cette âme souffrante, et tous les jours aussi elle reconnut les bons effets de son action. Après deux mois consacrés à cette œuvre régénératrice, l'esprit du comte avait compris les enseignements de sa compagne; les ténèbres qui l'environnaient se dispersèrent visiblement et sa volonté de travailler à sa transformation morale attira près de lui des esprits bienveillants. Ils le conduisirent dans les écoles, si nombreuses dans le monde invisible, où des professeurs dévoués enseignent les vérités divines et en montrent les preuves.

Nous aurons l'occasion de vous initier à ce travail, plein d'intérêt et d'enseignement.

Lorsque la mission de la comtesse auprès de son mari a été achevée, elle s'est livrée complètement à l'éducation de ses enfants, éducation toute spirite, lors même qu'elle en ignorait le nom. Elle vécut dans une petite ville de Bretagne où elle sut se faire aimer par son dévouement et sa charité pour les malades et les indigents. Chacun venait chercher auprès d'elle des conseils et des consolations. Par la sensibilité de son cœur, elle comprenait toutes les souffrances, parce qu'elle les avait toutes éprouvées.

Il y a, dans ce récit, quelque chose qui peut paraître étonnant aux personnes qui ne sont pas par-

faitement initiées aux lois fluidiques et aux effets qu'elles sont à même de produire. Ces effets échappent généralement aux yeux des hommes; ce n'est que par la vision et l'inspiration qu'ils peuvent être constatés.

La volonté peut, comme le dit le Christ, soulever des montagnes, c'est-à-dire les difficultés immenses du progrès des âmes, et que des séries d'incarnations ne peuvent souvent surmonter.

Il y a donc, dans les faits que nous venons de citer, des sujets sérieux d'instruction dont nous avons parlé théoriquement dans notre publication précédente.

Nous allons, pour les rendre plus compréhensibles, les analyser et les comparer avec l'histoire d'Edmond.

Edmond Arbin était moins coupable que le comte. Il y avait chez lui l'orgueil, la paresse et l'étourderie; mais ce qui pouvait atténuer ses fautes, c'était la mauvaise éducation qu'il avait reçue. On peut dire que l'orgueil et l'amour des plaisirs l'ont conduit à la désespérance et au suicide, car si ce crime n'a pas été accompli au physique, il l'a été au moral.

Edmond a, il est vrai, causé de grands chagrins à sa mère et ces chagrins ont été la cause de sa mort; mais, si nous jugeons la mère dans cette

circonstance, nous verrons que sa faiblesse de caractère et son manque d'énergie l'ont empêchée de supporter les épreuves de la vie avec courage et résignation ; les grandes vertus ne s'acquièrent qu'après bien des existences agitées et orageuses ou avec un soutien moral. Mme Arbin n'était donc pas assez aguerrie à l'épreuve pour supporter la ruine et l'indifférence de son fils ; aussi, après la mort, l'entourait-elle encore de sa sollicitude. Elle souffrait de son inconduite, mais elle était toujours sans influence sur lui.

Cependant, à l'heure du danger, un élan d'amour maternel lui fit franchir les mauvaises influences dont son fils était entouré ; mais, aussitôt qu'elle le vit hors de danger, elle se laissa, comme par le passé, entraîner par cette tendresse qui avait donné à son enfant tant d'empire sur elle.

L'amour maternel n'est pas toujours accompagné de l'énergie et de la volonté ; c'est généralement un sentiment instinctif qui, chez les âmes faibles, porte à une tendresse admirative pour l'enfant, même vis-à-vis de ses défauts, ce qui dispose son esprit, naturellement égoïste, à être satisfait de lui-même et à imposer sa volonté en tout.

Tel était le degré d'amour maternel que possédait Mme Arbin. Elle fut donc entraînée par son

fils à subir dix années d'esclavage, ce qui n'aurait pas eu lieu, si elle avait eu plus de volonté et d'énergie.

Cette terrible épreuve lui a été plus profitable pour acquérir l'expérience dont elle avait besoin, que dix incarnations où elle n'aurait relativement fait que des progrès bien peu sensibles.

Le relèvement moral d'Edmond s'est opéré lentement aussi, par suite de son caractère léger, de sa paresse et de son orgueil.

Le comte de Walder est plus coupable qu'Edmond, parce qu'il a agi en pleine connaissance de cause: il avait une famille qu'il a déshonorée; il avait à ses côtés une femme qui lui donnait de bons conseils, le prévenait des dangers qui l'entouraient et supportait ses brusqueries sans se plaindre. Cette compagne dévouée le couvrait de sa considération pour voiler ses fautes; elle dirigeait ses enfants dans la voie du bien, leur cachant les erreurs de leur père et atténuant celles qui étaient trop évidentes à leurs yeux; elle préservait ainsi l'honneur de la famille aussi longtemps que possible, sans cependant espérer le sauver.

Mais, lorsque le moment critique arriva et qu'elle vit toutes ses peines, tout son dévouement devenir impuissants à empêcher la catastrophe, elle demeura ferme et ne voulut pas sacrifier à

l'inconduite de son mari ce qui lui restait pour élever ses enfants.

Le comte était profondément égoïste et orgueilleux, il voulait se procurer toutes les satisfactions matérielles aux dépens des siens. Il s'est donné volontairement la mort sans subir l'obsession, pensant, en mourant, échapper à la prison ou à la déportation.

Il est plus coupable qu'Edmond, et cependant son épreuve a été moins longue et moins terrible que la sienne, grâce à l'action rédemptrice que sa compagne a exercée sur lui. Par sa volonté et son énergie, la comtesse a su se débarrasser de cet esprit souffrant et le délivrer à son tour ; car il aurait pu rester de longues années dans cet état, si elle ne lui eût révélé, d'après le conseil de sa mère, que le trouble qu'il subissait était causé par le remords de sa conscience chargée de fautes graves ; elle lui donna l'espérance et l'instruisit de ce qu'il avait à faire pour trouver le calme. Elle lui dit ce qu'elle avait fait pour lui, non seulement pour le délivrer du poids immense des haines qui se seraient attachées à sa mémoire et qui auraient retardé sa délivrance, mais aussi pour lui faire comprendre que cette œuvre durable de charité devait être une source féconde de bénédiction et de reconnaissance.

Ces fluides bienfaisants furent pour lui un trésor ; ils adoucirent sa souffrance et éclairèrent sa raison. Edmond n'eut ce secours énergique ni dans ce monde ni dans l'autre ; son épreuve de dix ans lui aurait été épargnée si sa mère, à l'état d'esprit, s'était dégagée de son étreinte et lui avait aidé à reprendre les organes de son corps.

On nous fera peut-être cette objection, qui paraît juste au premier abord :

Si la comtesse n'avait pas eu de la fortune, elle n'aurait pu adoucir les peines morales de son mari.

Nous répondrons que si le comte n'avait pas eu de la fortune, il n'aurait pu commettre ses méfaits avec tant d'assurance ; et si la comtesse avait eu la faiblesse de céder à ses exigences elle n'aurait pu accomplir ses actes de dévouement.

Nous montrerons, dans l'histoire suivante, que l'on peut faire des œuvres de dévouement pour délivrer des esprits souffrants, ou au moins adoucir leurs peines, au sein de la pauvreté.

CHAPITRE III

UN CORPS QUI SERT POUR DEUX EXISTENCES

Paul Davel était un homme de trente-huit ans, manœuvre de son état. Robuste, mais très paresseux, il était toujours vêtu d'une manière négligée et souvent malpropre; son allure était nonchalante ; il marchait sans but et ses pensées paraissaient aussi calmes que sa personne. Il aimait à se coucher sous les grands arbres et dormait mieux ainsi que bien des gens dans un lit moëlleux.

Il habitait, avec sa femme et ses cinq enfants, les environs de Rouen.

Lorsque, dans ses promenades, il approchait d'une ferme, il s'appuyait sur son bâton, se courbait et se donnait l'air d'un homme très souffrant ; puis il commençait le récit de toutes ses misères : sa femme était malade, et ses enfants attendaient de lui le pain de chaque jour.

Chacun se laissait attendrir par ses récits fantaisistes ; on lui donnait du pain ou quelques me-

nues monnaies, puis il reprenait sa route, conservant sa démarche pénible aussi longtemps qu'il se sentait observé.

Ailleurs, il demandait de l'ouvrage, lorsqu'il savait qu'il n'en obtiendrait pas ; et quand on lui répondait qu'il n'y avait pas d'occupation pour lui dans la maison, il prenait un air piteux, disant qu'il avait de la famille, que ses enfants étaient malades et que depuis longtemps il était sans travail : on ne le renvoyait guère sans quelques secours.

Il mangeait son pain en route et faisait de longues stations dans les cabarets qu'il rencontrait ; puis, le soir venu, il rentrait chez lui à moitié ivre.

Sa pauvre femme travaillait avec ardeur pour donner la nourriture de chaque jour à ses enfants, et c'est à peine si elle parvenait à leur donner le strict nécessaire.

L'ivrogne, en rentrant, jetait sur la table quelques morceaux de pain qui, à son dire, étaient le fruit de sa tournée. Il a faim et soif, et lorsque sa malheureuse femme lui montre le buffet vide, il fait des scènes terribles ; les enfants pleurent et se cachent dans les coins les plus retirés de la maison, tant leur père leur inspire de la terreur ; la mère veut rassurer les pauvres petits, alors la scène redouble d'intensité.

Jeanne essayait quelquefois de lui faire la morale :

— Cependant, lui disait-elle timidement, si tu travaillais, tu ne serais pas obligé de mendier; l'aisance serait dans notre ménage. Avec le peu que je gagne nous pourrions élever convenablement nos enfants; mais je ne puis suffire à tout, le travail des femmes est si peu payé!

— Je cherche de l'ouvrage, criait-il avec colère, et je n'en trouve pas. Il faut vivre cependant et c'est pour cela que je mendie.

On partageait alors le pain qu'il avait apporté : les portions étaient bien petites pour cinq enfants qui ont bon appétit, aussi la mère n'en prenait-elle qu'une bouchée.

Ces scènes se renouvelaient presque tous les jours. Jeanne, la pauvre femme, était minée par la souffrance, par les privations et par des craintes bien légitimes.

Un soir, son mari, contre son habitude, ne rentra pas. Il rentrait quelquefois très tard ; c'était lorsqu'il était complètement ivre; il se passait alors des scènes terribles, la malheureuse victime recevait des coups et le pauvre ménage était fortement endommagé.

Cette nuit-là, Jeanne n'osa se coucher avant son retour, mais la nuit se passa et il ne revint pas le

lendemain; toute la journée elle guetta son arrivée, mais inutilement.

Quelques jours se passèrent ainsi sans aucune nouvelle de Paul Davel et la malheureuse n'osait pas parler de l'absence de son mari, de peur d'attirer des soupçons sur lui, dans le cas où il arriverait des méfaits dans le pays. Elle profita donc pendant ces quelques jours de tranquillité de travailler avec ardeur.

Elle pensait que peut-être à l'état d'ivresse et à la suite de quelque querelle, il avait été arrêté; ou bien qu'en rentrant dans la nuit il était tombé dans l'eau ou qu'il lui était arrivé quelque autre accident.

Mais, dans la disposition d'esprit où Jeanne se trouvait, elle ne pouvait se décider à faire aucune démarche et remettait son sort entre les mains de Dieu; le temps perdu en recherches aurait ôté le pain du jour à ses enfants.

Elle se consacra donc corps et âme à eux; l'aisance revint dans sa maison; son travail produisait le double, parce qu'elle s'y livrait en paix. Du reste, disons-le : intérieurement elle désirait ne plus revoir celui qui la faisait tant souffrir.

Les enfants aimaient tendrement leur mère; cette vie paisible leur plaisait; ils n'étaient plus effrayés par les colères de leur père, ils n'endu-

raient plus la faim; aussi leurs visages avaient pris un air de santé et de gaîté qu'ils n'avaient jamais eu et ils n'osaient même pas parler de leur père, tant ils craignaient de le voir entrer.

Jeanne travaillait donc avec courage et sécurité; elle finissait par s'habituer à l'idée que son mari était mort.

Mais un jour elle vit entrer chez elle un commissaire de police et deux gendarmes. A leur vue elle se troubla et l'ouvrage tomba de ses mains.

— Où est votre mari? lui demanda brusquement le commissaire.

— Mon mari? je l'ignore, répondit-elle en tremblant. Voilà près de trois mois qu'il est absent.

— Cela ne se peut pas; vous savez où il est. Il faut le dire.

— Je vous jure, monsieur, que je ne sais pas ce qu'il est devenu. Mais que lui voulez-vous? Pourquoi cette visite? Vous m'effrayez!

— Vous savez mieux que moi de quoi il s'agit, reprit le commissaire. Vous avez bien connaissance du vol important qu'il a fait dans une maison de commerce de Rouen.

— Un vol! mon mari a commis un vol! s'écria la pauvre femme éperdue. Oh! ce n'est pas possible, messieurs, il y a erreur! Paul a bien des défauts, mais il n'est pas un voleur; vous vous trompez!...

Et la malheureuse fondait en larmes.

— Vos protestations et vos larmes ne nous touchent point; depuis longtemps nous avions des soupçons. Votre mari a été vu sortant de la cour de la maison où le vol a été commis, et c'est peu de temps après que tout a été découvert; mais on n'a pu le retrouver. Depuis ce temps, nous avons observé que votre genre de vie n'est plus le même; vous avez payé d'anciennes dettes et vos enfants ont tous quelque chose de neuf; ce n'est certes pas avec votre travail que vous pouvez arriver à faire face à tant de dépenses.

— Oh! messieurs, comment pouvez-vous supposer de pareilles choses!... s'écria Jeanne indignée. Est-ce possible qu'on me croie complice de la conduite de mon mari! C'est par mon travail, je vous le jure, messieurs, et par amour pour mes enfants que je suis parvenue à payer quelques petites dettes et à acheter les objets indispensables pour les habiller.

La pauvre femme sentait son énergie l'abandonner en pensant qu'elle était victime d'une pareille injustice.

— Mais, reprit le commissaire, puisque vous dites que vous ne savez où est votre mari, pourquoi n'avez-vous fait aucune démarche pour le retrouver? pourquoi n'avez-vous pas fait part à la police de sa disparition?

Cette question, pleine de justesse, acheva de

mettre le trouble dans l'esprit de Jeanne; elle dit en balbutiant :

— Je croyais qu'il reviendrait; je l'attendais toujours..... Je n'avais pas le temps de faire des démarches, mon travail et les soins à ma famille me retenaient à la maison.....

Ces réponses embrouillées confirmèrent le commissaire dans l'idée qu'elle savait où était son mari et qu'elle était sa complice.

— Allons! lui dit-il, en attendant de plus claires explications, vous allez nous suivre.

— Moi! vous suivre! s'écria-t-elle. Vous suivre où? et pourquoi? Vous voulez me mettre en prison! Et mes pauvres enfants, que vont-ils devenir? Oh! non, ce n'est pas possible! Non, non, je ne vous suivrai pas! Je ne suis pas coupable!!.....

Et dans son exaspération, elle s'arrachait les cheveux, se roulait par terre et voulait mourir sur le champ. Ses enfants se jetèrent sur elle en poussant des cris déchirants, ils comprenaient le malheur qui les menaçait, on voulait les séparer de leur mère et c'était la chose la plus terrible qui pouvait leur arriver, aussi faisaient-ils un rempart de leurs petits corps, afin de la préserver de ceux qui voulaient la leur enlever.

C'était un tableau navrant que celui de cette famille éplorée. Mais les mandataires de la loi y sont

habitués. Ils enlevèrent de force la malheureuse, qui fut portée plutôt qu'emmenée en prison, et les enfants, tout en pleurs, furent conduits dans une maison de charité.

Le Voleur.

Comme nous l'avons dit, Paul allait dans la ville pour mendier.

Un jour, il entra dans un bureau de commissionnaire et de roulage, sous prétexte de demander de l'ouvrage. Il traversa une grande cour et frappa discrètement à la porte d'un bureau; mais, comme on ne lui répondait pas et que la porte était entr'ouverte, il la poussa. Il n'y avait personne dans la pièce, mais Paul vit un livre ouvert sur le bureau et un trousseau de clefs suspendu au tiroir.

Ce fut la première fois que l'idée du vol lui vint à l'esprit ; il regarda furtivement de tous côtés si personne ne le voyait, puis, prompt comme l'éclair, il tira le tiroir. Il ne vit d'abord que quelques pièces de monnaie qu'il ne toucha pas; mais il aperçut, au fond, un portefeuille dont il s'empara; puis il repoussa le tiroir et s'en alla doucement en ayant soin de tirer la porte derrière lui. Il traversa

si grand [illegible]
son regard [illegible]
de ne pas [illegible]
re signal [illegible]
soutenir [illegible]

.

t ainsi toujours [illegible]
ne gare [illegible]
l'heure d'un [illegible]
ule qui se pres[illegible]
t pour Paris.
ait-il, je pourra[illegible]
que je dois faire.
ant dans la cap[illegible]
plet : ensuite, [illegible]
Cette toilette, d'ar[illegible]
gea complètement [illegible]
urant et se mit à [illegible]
oin de se sentir en [illegible]
Paris, pensait-il [illegible]
bien être reconna[illegible]

se leva brusquem[illegible]
hevé et sortit.
xiété fut la même.
uis rester ici [illegible]

de nouveau la cour sans rencontrer personne; mais, une fois dans la rue, il s'empressa de prendre une allée de traverse afin d'éviter les premières recherches.

Il était temps. Le maître rentrait dans son bureau, mais il ne s'aperçut pas tout de suite de ce qui venait de s'y passer. Tout lui parut en ordre comme il l'avait laissé; ce ne fut qu'un moment après qu'il constata avec stupeur le vol dont il venait d'être victime.

Paul marchait rapidement, prenant toutes les rues qui se présentaient à lui; il cherchait à s'isoler afin de voir ce que contenait le portefeuille. Lorsqu'il se crut assez loin, il entra dans une allée, monta au premier étage, et après s'être assuré qu'il était bien seul, il ouvrit le carnet. Il resta stupéfait en voyant qu'il contenait six mille francs en billets de banque et en pièces d'or; il était comme ivre, nous ne dirons pas de joie, mais du trouble inaccoutumé de sa conscience.

Maintenant, il était un voleur; il aurait préféré en ce moment que le portefeuille se fût trouvé vide; il craignait d'être découvert; il s'effrayait de lui-même. Il redescendit et, dans la rue, il lui semblait que tout le monde le regardait; s'il entendait derrière lui des pas précipités, il pensait qu'on était sur ses traces et qu'on allait l'arrêter. Son

trouble était si grand qu'il n'osait lever les yeux, de crainte que son regard ne trahît son égarement.

Il résolut de ne plus reparaître dans sa maison de peur d'être signalé à la police; il se sentait incapable de soutenir les regards de sa femme et de ses enfants.

Marchant ainsi toujours au hasard, il se trouva en face d'une gare où beaucoup de monde attendait; c'était l'heure d'un départ. Il entra, et se mêlant à la foule qui se pressait devant le guichet, il prit un billet pour Paris.

Là, pensait-il, je pourrai me cacher et je réfléchirai à ce que je dois faire.

En arrivant dans la capitale, il acheta un habillement complet; ensuite, il se fit raser et couper les cheveux. Cette toilette, dont il avait grand besoin, le changea complètement. Il entra ensuite dans un restaurant et se mit à table.

Mais il était loin de se sentir en sûreté. « Rouen est bien près de Paris, pensait-il; et, dans ce restaurant, je puis bien être reconnu par quelque connaissance. »

A cette pensée, il se leva brusquement, paya son repas sans l'avoir achevé et sortit.

Mais dehors, son anxiété fut la même.

Non, se dit-il, je ne puis rester ici; la police doit être déjà prévenue.

Il prit, le même soir, un train qui partait pour le Havre, et, le lendemain, il s'embarqua sur un navire en partance pour New-York.

Cet homme, d'une paresse et d'une apathie extraordinaires, se trouvait transformé depuis qu'il avait volé; il déployait une vigueur, une activité et un besoin d'agir continuels; il allait et venait sur le navire comme si ses pas devaient abréger la la longueur du voyage. Cependant, il appréhendait le moment du débarquement; il pensait au télégraphe qui devance la vapeur pour donner le signalement des coupables. La crainte l'aiguillonnait; ces billets de banque le brûlaient et l'obsédaient; il lui semblait que les passagers le regardaient avec défiance; il n'osait même pas se livrer au sommeil de peur de rêver à haute voix et de livrer ainsi son secret.

Ah! s'il avait pu rendre cet argent sans attirer l'attention sur lui, comme il l'aurait fait de bon cœur, pour calmer sa conscience!

Il se souvenait de la misère dans laquelle il avait laissé sa famille à cause de sa paresse et de son ivrognerie.

Oh! s'il avait pu, s'il avait osé envoyer chez lui un billet de mille francs!

Mais non, pensait-il, ma femme est trop honnête; elle comprendrait que j'ai volé et elle en

mourrait de chagrin!..... Ah! si je l'avais écoutée, et s'il m'était encore possible de rentrer à la maison, comme je travaillerais! J'aimerais ma femme et mes enfants; je saurais maintenant apprécier le bonheur d'être honnête. Mais non, je suis fatalement entraîné dans la mauvaise voie..... je serai toujours malheureux!

Cette lutte constante l'épouvantait. Lui, qui n'avait jamais pris souci de sa famille, il éprouvait maintenant des sentiments tout autres; il était même devenu très sobre, de crainte qu'en état d'ivresse, il pût tenir des propos compromettants.

Il arriva enfin sur le sol américain. Le débarquement qu'il redoutait se fit sans encombre.

Il passa quelques jours à se promener pour connaître la ville; il chercha aussi à lier connaissance avec des Français pour se renseigner afin de trouver de l'ouvrage, car, tout étant très cher dans ce pays, il fallait qu'il ménageât son argent.

Il fit alors connaissance avec quelques chevaliers d'industrie qui, voyant que c'était un nouveau débarqué, ne manquèrent pas de lui promettre du travail et de grands bénéfices. Ils lui donnèrent rendez-vous dans un estaminet de bas étage où ils buvaient et jouaient une partie de la journée; là, ils dressaient leurs complots et leur travail s'opérait en partie la nuit.

Paul se trouva donc engagé inconsciemment dans cette société qui ne lui plaisait qu'à demi et devint leur auxiliaire. Il était chargé, comme novice, de faire le guet, de donner le change, pendant que les autres faisaient leurs opérations ; ou bien on le faisait suivre ou espionner quelqu'un. Cela n'était pas un travail pénible, c'était, au contraire, un passe-temps agréable et lucratif. Il s'habitua insensiblement à cette vie de vol et de rapine; sa conscience était plus calme, elle s'accoutumait au mal.

Cependant, il se promettait bien de ne pas s'engager dans de grandes opérations, parce qu'il voyait, de temps à autre, disparaître un de ses compagnons. Il comprenait que le résultat final de ce genre d'entreprises est toujours la prison, et il craignait que le même sort lui fût réservé.

Mais les membres de ces basses associations aiment à connaître les secrets de leurs néophytes afin de les empêcher de commettre des indiscrétions ; cette race de mauvais garnements se devine, et ils savent bien que ceux de leur espèce ne quittent leur pays que parce que la police est sur leurs traces.

Paul, pour conserver son emploi, se vit forcé de faire des demi-confidences qui suffirent à ses collègues pour le tenir en respect.

Un jour, ses compagnons lui cherchèrent querelle. C'était à dessein, car ils soupçonnaient qu'il avait de l'argent. Paul leur répondit par des menaces de révélations, mais il fut menacé à son tour de la même manière et il se vit alors forcé, pour racheter sa propre sécurité, de leur donner mille francs.

Rien ne pouvait l'effrayer davantage que ces menaces de dénonciation; ses compagnons comprirent et ne laissèrent échapper aucune occasion de l'effrayer. Le malheureux arriva par ce moyen, à leur sacrifier son dernier argent.

Mais, désespéré, en voyant toutes ses ressources épuisées, il entra alors dans une violente colère et menaça à son tour ses complices d'une dénonciation complète.

Les vauriens comprirent que, n'ayant plus rien, il pourrait bien mettre sa menace à exécution; ils lui donnèrent donc une certaine somme en signe de réconciliation et lui proposèrent, pour la nuit même, une bonne affaire.

Leurs rendez-vous étaient toujours au bord de la mer, dans un endroit désert, où ils pouvaient, sans craindre d'être entendus, discuter leur plan de travail.

Mais cette proposition n'était qu'un guet-à-pens qu'ils tendaient à Paul : il n'avait plus d'argent et

n'était pas assez au courant de leur genre de vie, qui demande beaucoup d'activité et de finesse. Ils avaient donc résolu de le supprimer, car ils ne pouvaient le renvoyer de leur association sans courir le risque d'être dénoncés par lui.

Ils arrivèrent les premiers au lieu du rendez-vous pour s'entendre à son sujet et, lorsqu'il arriva, ils parlèrent de l'entreprise de la nuit. Puis, sur un signe du chef, ils serrèrent de près le malheureux, le bâillonnèrent et l'entourèrent de liens solides après l'avoir dépouillé de l'argent qu'ils lui avaient remis le matin. Puis ils le précipitèrent à la mer.

On n'entendit pas un cri, pas une plainte de la victime.

Les meurtriers s'éloignèrent ensuite tranquillement au milieu des ténèbres, sans crainte et sans remords. Ce n'était pas leur coup d'essai; la voix de leur conscience était étouffée par le nombre de leurs crimes.

Revenons maintenant à la pauvre Jeanne que l'on avait conduite en prison.

Aussitôt qu'elle se vit séparée de ses enfants, elle fut prise d'une fièvre violente. Dans son délire, elle les appelait, voulait travailler pour eux et maudissait son mari.

On craignit pour sa raison. Elle reçut tous les

soins que réclamait son état, en attendant qu'elle pût répondre à l'interrogatoire qu'elle devait subir au sujet de son mari et de l'argent qu'elle avait dépensé depuis sa disparition. Mais son état d'exaltation augmenta tous les jours ; elle donnait des signes de profonde frayeur ; par moments, elle se cachait le visage entre ses mains ou détournait la tête comme si elle était poursuivie par une terrible vision.

D'une voix étouffée, elle murmurait : « Il est là. Le voyez-vous ? Oh ! qu'il est affreux ! Faites-le sortir d'ici !..... Il va encore me maltraiter ! Prenez l'argent ; il est à ses pieds..... il n'en veut plus ; il vous le rend.....

« Il est honnête ; je vous le disais bien ! S'il a eu un moment d'égarement, il en a du repentir. Ramassez donc ces billets de banque !..... ils sont pour vous, et rendez-moi la liberté et mes enfants, mes chers enfants ! Déliez-le, le malheureux ; il a des liens, il a un bâillon... il ne peut plus respirer. Mais ! il est mort !... Oh ! qu'il est affreux !... Près de lui il y a de l'eau... beaucoup d'eau... »

Toutes ces paroles incohérentes étaient cependant recueillies par les personnes qui entouraient la pauvre femme. On pensait qu'elles étaient l'effet du délire, mais qu'elles pourraient peut-être aider à reconstruire la vérité des faits.

Jeanne finit par inspirer de la pitié à ceux qui l'avaient toujours connue si honnête et si malheureuse.

Ils firent des démarches pour qu'on la rendît à ses enfants; mais ce ne fut pas sans difficulté qu'ils obtinrent ce qu'ils demandaient, car la police persistait toujours à croire Jeanne complice de son mari. Enfin les médecins pensèrent qu'elle pouvait être soignée chez elle, et que peut-être la vue de ses enfants, le bonheur de les retrouver et la nécessité de travailler pour eux la rendraient à la raison.

Elle fut donc ramenée dans sa maison, et elle fut vivement impressionnée en voyant les pauvres petits qui pleuraient de joie. Son amour pour eux calma vite son exaltation; mais ses soucis revinrent aussi bientôt. Il fallait travailler pour élever cette jeune famille, et la pauvre mère était si faible, si épuisée par la douleur, qu'elle se voyait avec désespoir dans l'impossibilité d'accomplir cette tâche.

Mais des personnes charitables vinrent à son aide et lui donnèrent les soins dont elle avait besoin ainsi qu'aux enfants.

Elle se rétablit physiquement, mais le mal moral qu'elle avait enduré avait fait en elle de grands ravages, et la tranquillité relative dont elle jouis-

sait par les soins dont elle était l'objet, laissait un libre cours à ses pensées. Elle paraissait souvent très absorbée ; ses yeux se fixaient toujours sur le même point. D'autres fois, elle contemplait ses enfants, les comblait de caresses ; puis elle retombait dans cette apathie, dans cette concentration où toutes ses facultés intellectuelles semblaient s'abîmer.

On ignorait complètement ce qui se passait dans son esprit, et lorsqu'on lui parlait de son mari, elle répondait invariablement.

« Il est là, avec l'argent ; prenez-le, cela le délivrera. »

Lorsqu'on insistait, pour avoir plus de détails, elle disait :

« Oui, je sais tout, maintenant ; mais je ne veux rien dire. »

Toutes les promesses, toutes les supplications furent employées pour la faire parler.

Un jour, le plus jeune des enfants, qui avait trois ans, parut souffrant. La pauvre mère sembla alors s'éveiller et secoua son apathie pour prodiguer tous ses soins à son fils. Malheureusement, l'état du petit malade s'aggrava visiblement. Elle ne le quitta plus ; jour et nuit, à mesure que la maladie faisait des progrès, elle l'entourait avec plus de sollicitude ; elle le prenait dans ses bras, comme

pour le préserver d'un danger, le pressait sur son cœur et paraissait de nouveau très surexcitée. Une vision semblait l'obséder.

Les personnes qui l'aidaient dans sa tâche cherchaient en vain à la rassurer : elle n'écoutait rien de ce qu'on lui disait. Son agitation augmentait avec la maladie de son cher enfant ; elle gesticulait comme pour repousser quelqu'un qui voulait s'approcher du petit malade ; elle parlait à voix basse, tantôt suppliante, tantôt menaçante ; puis elle accablait son enfant de caresses et lui couvrait les yeux de ses mains pour l'empêcher de voir ce qui l'effrayait aussi.

On plaignait beaucoup la pauvre femme, et chacun craignait de la voir redevenir folle.

L'état de l'enfant devint bientôt désespéré ; il dépérissait à vue d'œil ; une fièvre cérébrale se déclara. Dans son délire il disait :

« Papa est là, il vient vers moi. Maman, ne me quitte pas ! J'ai peur !..... »

Puis il détournait la tête avec effroi. La mère, désespérée, se voyait impuissante à le calmer et à lui sauver la vie.

Après plusieurs jours de grandes souffrances il entra en agonie. Jeanne paraissait plus calme, mais de ce calme qui recouvre un désespoir silencieux et redoutable. Depuis le début de la ma-

ladie elle n'avait pris ni repos, ni nourriture; son regard était rivé sur son enfant avec une expression de morne résignation. Elle sentait qu'il n'était pas en son pouvoir de retenir cette vie qui s'en allait; elle voyait l'esprit du cher petit être qui se dégageait doucement des liens de la chair. Mais, ce qui la terrifiait surtout, c'était le spectacle d'un travail nouveau qui s'opérait dans ce petit corps.

Cette vision qui l'effrayait tant, ainsi que son enfant, était l'esprit de son mari qui ne quittait pas le petit malade, et qui attendait avec anxiété que cette âme se fût dégagée de la chair pour s'y infiltrer à son tour et pénétrer dans ce petit corps tout palpitant, animé encore par le reste de son fluide vital qui s'échappait dans les soubresauts de l'agonie.

L'esprit de l'enfant continua à se dégager; il s'éleva au-dessus de son corps et finit par disparaître, radieux, aux regards de sa mère éplorée.

La lutte de la pauvre femme était finie; elle fondit en larmes en appelant des plus doux noms la chère âme envolée.

Les personnes qui l'entouraient partageaient sa douleur et lui adressaient quelques paroles de consolation; mais elle était trop émue de ce qu'elle venait de voir pour les entendre. On la

laissa alors pour donner les derniers soins au petit corps pendant qu'il était encore souple.

Mais quelles ne furent pas la surprise, la stupéfaction de ces bonnes âmes, lorsqu'en soulevant le petit mort, elles observèrent en lui quelques mouvements convulsifs, très légers d'abord, et qui s'accentuèrent davantage après quelques instants. Les paupières s'agitèrent fébrilement et la bouche s'ouvrit par secousses brusques; le cœur commença à battre; enfin, tout dénota la réapparition de la vie.

Ce fut avec beaucoup de précautions qu'on apprit cette nouvelle à la mère.

« Non, dit-elle, sans s'émouvoir, mon enfant est mort; je l'ai vu mourir, il m'a dit adieu et son esprit est allé au ciel. »

Elle dut pourtant se rendre à l'évidence : l'enfant se reprenait visiblement à la vie et des sons inarticulés sortaient de sa bouche.

Elle vola près de lui pour l'embrasser, le presser contre son cœur, mais aussitôt elle poussa un cri d'épouvante.

« C'est lui, c'est lui ! s'écria-t-elle, ce n'est plus mon enfant ! »

Et elle s'évanouit.

On lui prodiga des soins ainsi qu'à l'enfant qui revenait complètement à la vie; mais on ne com-

prenait rien à ce qui se passait, ni aux paroles que Jeanne venait de prononcer.

Elle resta plus d'un jour dans cet état de crise, d'évanouissement et d'effroi. On ne comprenait pas pourquoi cet enfant qu'elle avait tant aimé, lui inspirait maintenant une si grande terreur.

Cependant, le sentiment du devoir, si puissant chez elle, lui aida à surmonter sa répulsion; le corps de son enfant demandait des soins maternels; elle les lui donna, mais elle savait bien que ce n'était plus le même esprit qui l'animait.

Le petit être reprit assez rapidement la santé du corps mais il n'en fut pas de même pour son intelligence, qui demeura complètement atrophiée. Le médecin déclara qu'il resterait idiot.

L'expression de ce jeune visage était si différente de ce qu'elle était auparavant que, s'il avait quitté la maison, on aurait pu croire à une substitution. Il buvait et mangeait comme autrefois, mais il n'y avait plus chez lui cette amabilité enfantine; il n'avait plus de sourires pour sa mère chérie; les jeux de l'enfance ne le captivaient plus.

Il grandit cependant, malgré ses défectuosités morales. La mère, surmontant l'indéfinissable sensation qu'elle éprouvait, se dévouait à l'aimer comme auparavant. Le caractère de ce pauvre être devenait toujours plus taciturne à mesure

qu'il prenait des années ; il s'effrayait au moindre bruit ; lorsqu'on ouvrait la porte de la maison, il courait se blottir dans les coins les plus obsurs et ne reparaissait que lorsque les personnes étrangères étaient parties.

Il ne voulait quitter sa mère ni jour ni nuit ; il ne se trouvait en sécurité qu'avec elle. Lorsqu'il apercevait des gendarmes, il poussait des cris épouvantables et tombait dans d'effrayantes convulsions. Sa frayeur était extrême dans l'obscurité ; it fallait aussi éviter avec soin de le promener au bord de l'eau.

Il parlait avec beaucoup de difficulté ; il n'y avait que sa mère qui pouvait le comprendre.

Les autres enfants grandissaient et chaque année Jeanne en plaçait un pour travailler au dehors ; elle resta bientôt seule avec le pauvre idiot.

Enfin, le temps fit son œuvre qui consiste à calmer les chagrins, à faire oublier les offenses, à apaiser les haines et les passions. Jeanne pardonna à son mari les chagrins terribles qu'il lui avait fait subir pendant ces deux existences, l'une comme époux l'autre comme enfant, sans que la mort ait mis d'intervalle entre elles.

Elle garda en elle ce secret terrible ; le tableau de cette substitution ne pouvait s'effacer de son cœur, elle le retraçait à sa mémoire et pensait tou-

jours à son cher enfant qui, souvent, pendant son sommeil, lui apparaissait. Elle savait que c'était l'esprit de son mari qui s'était emparé de ce corps; elle avait trop bien observé ce qui s'était passé près de l'agonie de son enfant, pour en douter. Elle avait vu l'esprit de son mari se coucher auprès du petit être et s'infiltrer peu à peu dans ce corps à mesure que l'autre en sortait; il s'était incarné ainsi à sa place pendant que la mort lui rendait cette pénétration facile, tandis que les liens de la matière n'étaient pas complètement rompus.

Jeanne comprit aussi que les organes de ce corps d'enfant n'étaient pas préparés à le recevoir. Elle se prit donc à aimer ce pauvre être, mais non d'un amour maternel; c'était plutôt un sentiment de pitié qui l'animait.

Elle comprenait ses souffrances morales; parfois elle le prenait dans ses bras, le serrait contre son cœur et, en versant d'abondantes larmes, elle lui parlait comme s'il devait la comprendre.

« Oh! toi, s'écriait-elle, qui m'as tant fait souffrir, toi qui es peut-être la cause de la mort de mon enfant bien-aimé, je te pardonne; je puis même dire maintenant que je t'aime. Je suis ta mère; je te donne mes soins, je te protège, je te préserve du mal comme j'aurais voulu pouvoir le faire lorsque tu étais mon époux. Tu aurais pu éviter ainsi

l'épreuve que je t'aide à supporter. Dieu veuille qu'elle te soit propice pour expier tes fautes ! Je le prie de reporter sur toi la part que je prends à tes souffrances.

« Hélas ! ta bouche ne peut répondre à ta mère ; tu ne la comprends pas, pauvre enfant. Tes yeux égarés me fixent sans qu'aucune expression ne se manifeste dans ce regard ; tes lèvres dessinent un sourire effrayant qui me terrasse et qui me découragerait, oh ! mon Dieu ! si tu ne me donnais la force par le dévouement.

« Tu as permis, mon Dieu, que je sois témoin de toutes ces choses qui ont été invisibles à ceux qui m'entouraient. Ce fut pour moi une cause de trouble et d'angoisse, mais aussi un sujet d'instruction et une leçon de miséricorde. J'ai compris que tu me rendais mon persécuteur sous une autre forme, afin qu'il me soit plus facile de lui pardonner et de l'influencer pour le bien.

« J'ignore s'il peut me comprendre, mais toi, mon Dieu, tu comprends mon désir de voir cette âme délivrée du remords et des passions qui l'ont poussée dans la voie du mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne le mal qu'il a fait ! Je crois que la mort seule lui rendra la liberté et la facilité de prendre de bonnes résolutions ; la chose lui sera facile, parce qu'il trouvera, pour le seconder dans

son travail sur lui-même, tout le fruit de mon expérience, de mes prières et de mon dévouement. »

Les entretiens de Jeanne avec le pauvre idiot étaient fréquents, et les ardentes prières qu'elle adressait à Dieu pour implorer le pardon et la délivrance de ce pauvre être, la réconfortaient lorsque le découragement menaçait de l'envahir ; sa mission de dévouement lui paraissait alors plus légère.

Le malheureux enfant fut délivré de cette triste existence dans sa seizième année. Il mourut sans maladie au milieu d'une de ces crises nerveuses qui étaient devenues plus fréquentes les derniers temps de sa vie.

Jeanne éprouva une grande tristesse de cette séparation ; cet enfant avait accaparé sa vie, ses pensées, sa sollicitude de tous les instants. Il lui manqua beaucoup et elle se sentit bien seule ; il lui semblait que toute source d'amour et de dévouement s'était tarie en elle, que sa vie n'avait plus aucun but. Ses autres enfants étaient placés ; elle ne les voyait que rarement.

Elle prit quelques jours de repos, nécessités par cette nouvelle émotion, puis elle se remit au travail en priant de tout son cœur, non pour l'enfant idiot, mais pour le mari coupable.

Une pensée la poursuivait, surtout depuis sa solitude, elle se disait:

« Je voudrais pouvoir donner tout ce que je possède pour restituer la somme volée par Paul; par ce moyen, mes enfants ne rougiraient pas en parlant de leur père, et mon mari n'aurait pas cette souffrance morale dans l'autre monde. »

A cet effet, elle réunit ses enfants et leur fit la confidence de tout ce qui concernait leur père au sujet de la somme soustraite ; elle leur fit promettre de donner chaque mois sur leurs appointements, jusqu'à extinction de la dette, une petite somme qui serait remise à la personne victime du vol. Ses enfants consentirent à remplir ces engagements et Jeanne, par son travail et son économie, contribua pour une grande part à payer cette dette sacrée; elle avait repris courage sentant que sa mission rédemptrice n'était pas terminée si la réparation de la faute n'était pas accomplie.

Voilà une existence bien remplie de dévouement. C'est ainsi que les esprits incarnés, comme les désincarnés, peuvent accomplir une œuvre de grâce et de délivrance, et tels sont les résultats que nous pouvons constater du mélange des bons avec les méchants sur la terre. Les premiers, par leur dévouement, évitent aux seconds des incarnations de réparation, car il faut venir réparer sur

la terre aussi bien les vols que toutes les autres infractions à la loi de Dieu.

Jeanne accomplit cette réparation avec ses enfants par le travail et les privations; ils ont ainsi évité une existence à Paul.

Les êtres supérieurs ne peuvent être heureux, s'ils sentent leurs protégés livrés à la douleur du trouble et du remords.

La réparation accomplie, il ne resta plus à Paul dans le monde spirituel, qu'à chercher les causes qui, dans sa dernière existence, l'ont voué au mal et sa famille à la désolation, afin de se corriger et de revenir s'incarner en apportant les vertus contraires à ses défauts.

Maintenant nous allons dire quelques mots sur le phénomène de l'incarnation de cet esprit dans le corps de son enfant.

Des faits de ce genre arrivent rarement et viennent presque tous de la même cause. Ce sont généralement des esprits troublés qui croient trouver le repos et le calme en se cachant dans un corps. Ce phénomène n'est pas plus difficile à accomplir que celui de l'incarnation d'un esprit dans le corps d'une personne vivante, ce qui produit l'obsession.

L'obsession est une branche de la folie et est causée par deux esprits se disputant la posses-

sion d'un corps qu'ils peuvent habiter tour à tour. S'il y a intermittence de raison chez le malade, c'est lorsque son propre esprit l'habite.

Nous avons constaté aussi que ces tristes maladies mentales surviennent toujours à la suite d'événements pénibles, d'une frayeur ou de grands chagrins. Il se détermine alors un certain trouble qui affecte l'esprit et facilite son dégagement des organes du corps.

Cet état met immédiatement en relation avec le monde invisible et l'absence de l'esprit facilite l'entrée du corps à d'autres qui peuvent y être attirés par les raisons que nous avons mentionnées.

Ces incarnations peuvent être momentanées et même périodiques.

Elles s'opèrent aussi par provocation de la part d'un grand nombre de médiums qui prêtent leur corps à des esprits souffrants avec la bonne intention de les instruire et de les soulager.

Ajoutons que l'état de Jeanne, lorsqu'elle voyait son mari, était un état magnétique et non un état d'obsession comme celui de la comtesse de Walder. Cette dernière ressentait les souffrances de son mari parce qu'il s'incarnait en elle momentanément ; Jeanne voyait Paul tel qu'il était à l'état d'esprit, terrifié encore par cette mort prompte à laquelle il ne s'attendait pas.

Les liens, le bâillon et l'eau dont elle le voyait entouré étaient de nature fluidique aussi.

C'est donc par l'effet de la seconde vue que Jeanne a été initiée au drame de la mort de son mari.

La honte de cet esprit troublé, augmentée encore par la douleur de sa femme et par la présence des représentants de la justice, l'épouvantait tellement qu'il cherchait toujours à s'approcher de la malheureuse pour se cacher près d'elle; mais la subjugation n'était pas possible dans le corps de sa femme à cause de l'horreur qu'il lui inspirait. Se sentant repoussé, il profita alors de la maladie de son enfant, se matérialisa davantage au moyen du fluide vital que l'enfant perdait et à mesure que le dégagement de cet esprit s'opérait, il pénétra ce petit corps qui avait pour fils conducteurs les émanations de son propre fluide. Mais, comme les organes n'étaient pas préparés par cet esprit, il ne put produire que des manifestations instinctives.

Le phénomène de la substitution ne pourrait être complet que si un esprit pouvait pénétrer dans un corps ayant été habité par une âme identique à la sienne en savoir, en intelligence, en vertus ou en vices; en un mot, par un esprit qui serait au même degré. Encore cela ne pourrait-il se faire

sans occasionner des troubles, surtout dans la mémoire des faits. Les manifestations de l'esprit pourraient se produire, mais pour continuer le travail, les études et la vie de famille de l'esprit disparu, il faudrait que le nouvel habitant de ce corps se soumît à une autre éducation; mais, en attendant qu'elle soit faite, le ressuscité passerait pour un insensé, parce qu'il continuerait à parler et à se souvenir des faits qui lui étaient propres dans la vie qu'il venait de quitter.

Ce phénomène, enfin, ne peut s'opérer que par un esprit depuis peu de temps désincarné, possédant encore les fluides vitaux qui persistent toujoujours quelque temps après la mort. Ces fluides forment une atmosphère autour de l'esprit; c'est pour lui un centre magnétique qui l'unit, par sa volonté, au centre de fluides vitaux de l'esprit qui quitte son corps. Cela le facilite pour en prendre possession.

CHAPITRE IV

MALÉDICTION ET PARDON

Dans une ville du nord de la France, vivaient M. et Mme Servet, deux jeunes époux sans fortune, mais remplis de courage et d'espoir dans l'avenir.

Jean était employé dans une maison de commerce, et Louise, de son côté, travaillait à des ouvrages de fantaisie, ce qui augmentait un peu les ressources du ménage.

Mais la famille arriva et devint assez nombreuse en peu d'années; Mme Servet dut complètement cesser son travail pour se consacrer à ses enfants et, avec de l'ordre et de l'économie, elle parvint à faire face aux dépenses de la maison.

Jean était d'une faible constitution; son travail fatigant et les privations auxquelles il s'était soumis depuis l'augmentation de sa famille, amenèrent une grande anémie. Il continua néanmoins à travailler quelque temps encore.

Bientôt cependant il se vit forcé d'y renoncer et d'accepter dans la même maison un autre travail moins fatigant, mais aussi moins rétribué.

Alors, les dépenses se trouvant augmentées par sa maladie, la gêne ne tarda pas à se faire sentir dans la maison. Personne ne s'en serait douté. cependant, en voyant la propreté, la mise simple et convenable de cette famille, et chacun était loin de supposer ses luttes et ses privations de tous les instants.

Mais cette contrainte pour cacher la misère agit souvent d'une manière désastreuse sur les natures qui ne sont pas assez fortement trempées pour soutenir ce combat journalier ; elles finissent par trouver lourdes les charges de la souffrance et du dévouement.

Il n'y avait plus, entre les deux époux, cette douceur et cette condescendance dans les paroles et dans les actes, qui donnaient tant de charmes à leur intimité.

Mme Servet avait constamment l'esprit tendu pour combiner ses petites ressources avec les dépenses du jour; ces combinaisons sont des plus pénibles pour les mères de famille qui traversent le mois avec des ressources insuffisantes et se heurtent, à chaque moment, contre mille difficultés.

L'harmonie du ménage était donc bien altérée. La faiblesse de Jean s'accentuait tous les jours davantage et il voyait venir avec effroi le moment où il devrait suspendre son travail. Que devenir, alors? C'était une triste perspective.

Il fallait tout prévoir et se créer, en cas de malheur, de nouvelles ressources. Jean proposa de prendre, comme pensionnaire, un de ses amis qui travaillait avec lui. Louise accepta; on se gêna un peu pour lui céder une chambre et, au commencement de septembre, Eugène Barreau vint habiter dans la maison de son ami.

Ce jeune homme avait quelques ressources, autres que celles de son travail; et ses parents, connaissant sa bonne conduite, lui envoyaient de temps à autre de petites sommes qu'il plaçait.

Il comprit bientôt l'embarras où son ami et sa femme se trouvaient. Il fit à Jean quelques avances d'argent, qui permirent à celui-ci de se donner les soins que sa maladie exigeait; il lui apporta quelques bouteilles de bon vin, et lui aida dans son travail au magasin ; en un mot il se montra très bon et serviable envers lui.

Le dimanche, Eugène proposait à la famille une promenade à la campagne et souvent lui offrait, dans un restaurant, le repas du soir.

La santé de Jean se ressentit favorablement de

cette nouvelle vie; il reprenait courage et songeait à redemander son premier emploi. Louise aussi était plus heureuse; elle était moins brusque et se montrait plus patiente envers son mari.

Les enfants se ressentaient également de cette amélioration; ils étaient moins souvent grondés et pouvaient, sans crainte d'énerver leurs parents, se livrer aux jeux bruyants de leur âge.

Tout semblait donc rentré dans l'état normal que la gêne et la maladie avaient un instant interrompu. Mais la fatalité s'en mêla, et cette tranquillité allait encore être troublée.

Eugène, à son tour, tomba gravement malade et dut garder le lit pendant deux mois. Louise lui prodigua ses soins les plus dévoués et M. Barreau en fut très reconnaissant.

Mais, lorsque la convalescence commença, il s'établit entre Louise et ce dernier une sorte d'intimité qui devait plus tard leur être fatale.

Jean s'en aperçut, sans cependant en prendre ombrage, pensant que son ami savait gré à Louise des soins dont elle l'entourait.

Mais Mme Servet luttait contre un sentiment qui germait dans son cœur; Eugène, qui éprouvait ce même sentiment, se trouvait plus libre pour le manifester, parce qu'il prenait la forme de la reconnaissance.

Toutes les attentions et les prévenances du jeune homme pour Louise, firent négliger à la jeune femme la lutte qu'elle devait livrer à cet amour naissant; elle trouvait du bonheur à se voir l'objet d'attentions si délicates. Ces conversations amicales avec Eugène, ces compliments toujours bien reçus par la femme encore jeune et belle, avaient trouvé leur voie dans le langage de la reconnaissance.

Louise se sentit envahie par cet amour nouveau. Ses devoirs d'épouse et de mère lui devinrent à charge; elle aurait voulu se livrer de tout son cœur au bonheur d'être aimée et de se l'entendre dire à chaque instant. Des instincts de coquetterie s'éveillaient en elle; sa pauvreté lui pesait; elle aurait voulu donner plus d'extension à sa tendresse et à son amour par les bienfaits de la fortune.

L'amour, comme l'épreuve, n'était pas favorable à Louise pour le développement de ses qualités. Son caractère devint de nouveau insupportable envers son mari et ses enfants ; elle grondait et brusquait les pauvres petits, lorsqu'ils venaient par leurs jeux et leurs enfantillages interrompre ses pensées d'amour ou ses conversations avec celui qu'elle aimait.

Lorsque son mari apportait son argent, elle

avait toujours quelque emplette de luxe à faire qu'elle disait être indispensable.

Eugène, au contraire, accablait son ami de prévenances et de cadeaux ; et cependant, il préméditait la plus cruelle des trahisons : lui ravir son honneur et sa tranquillité. Il comprenait que c'était une monstruosité, mais il sentait qu'il ne pouvait plus lutter, étant entraîné aussi par l'amour de Louise.

La passion les rendait sourds au cri de leur conscience. Le mal était accompli déjà moralement et l'occasion seule en fixerait le moment.

Les occasions ne se font pas attendre lorsqu'on habite sous le même toit. La pauvre Louise succomba.

Alors, l'amour satisfait produisit dans ses sentiments une réaction complète.

Son intimité avec Eugène parut moins grande; elle devint plus prévenante pour son mari et lui prodigua toutes sortes d'égards. Les enfants étaient caressés, promenés, bourrés de friandises. La maison parut un vrai paradis.

A tous ces symptômes et à ces changements subits dans le caractère de sa femme, Jean comprit qu'il était trompé; il sentit qu'il n'était plus le maître chez lui. Mais, comme il avait plus de sentiment que de volonté, il voulut encore se faire

illusion. Il avait tant aimé sa femme qu'il l'aimait toujours, envers et contre tout; il pensa qu'en la moralisant, elle reviendrait à lui, comme par le passé; il ne voulait pas faire de scandale, afin de ne pas donner au monde le spectacle de son malheur.

Sa première pensée avait été de renvoyer Eugène, mais il comprit que cela ne ferait pas cesser leur intimité. Il n'avait, du reste, pas de preuve positive, il voulait encore douter. Puis, il pensait à ses enfants, qui mépriseraient leur mère, lorsqu'ils seraient instruits de sa faute.

Toutes ces raisons le contraignirent à renfermer ses soupçons et son chagrin en lui-même.

Cependant, il fit à Louise quelques observations à ce sujet; elles ne firent qu'irriter son caractère; elle s'efforça, par de grandes protestations, de prouver son innocence, se posa en victime et, de nouveau, toute l'harmonie de la famille fut bouleversée.

Le pauvre Jean se contenta de gémir sur son triste sort; il voyait sa femme devenir coquette et faire des dépenses qui étaient au-dessus de leurs moyens. La maison qu'ils habitaient depuis longtemps, ne fut bientôt plus assez grande à son gré; elle en loua une autre en dehors de la ville. Il fallut ensuite un nouvel ameublement. Mme Servet eut sa chambre et Jean la sienne.

417288

Pour subvenir à tous ces frais, Eugène ne se contentait pas de donner ses appointements, mais ses petites rentes, au grand désespoir de sa famille.

Jean comprenait tout ce qui se passait autour de lui, mais il se sentait impuissant à y remédier. Le chagrin que la conduite de sa femme et de son ami lui causait était trop grand pour que sa santé ne s'en ressentit pas ; il s'affaiblit de jour en jour et retomba bientôt dans son état de langueur et de tristesse primitives.

Il s'abandonna complètement à son découragement; il n'adressa à sa femme et à Eugène aucun reproche, mais il était facile de voir que sa conviction était faite sur leur conduite.

Cette grande bonté d'âme faisait souffrir les deux coupables, sans cependant les décider à changer leur genre de vie. Dans leur égarement, ils avaient même jugé son mal incurable et songeaient déjà à s'unir ensuite par les liens du mariage.

Un jour, Eugène reçut une dépêche par laquelle sa famille l'appelait en toute hâte auprès de son père mourant. Il partit aussitôt.

Louise calculait déjà l'héritage de M. Barreau, qu'elle espérait recevoir des mains de son amant.

Mais la maladie du vieillard ne fut pas aussi sérieuse qu'on l'avait cru d'abord; il se rétablit.

Eugène resta quelques jours au milieu de sa famille et de ses amis qu'il n'avait pas revus depuis plusieurs années. Il passa ce temps très agréablement, invité de toutes parts à des dîners et à des parties de plaisirs.

Un soir, au retour d'une grande promenade à la campagne, qu'il avait faite en nombreuse société, il se sentit indisposé. Ayant très chaud, il avait eu l'imprudence de boire de l'eau qui coulait d'un rocher.

Le médecin fut appelé et il déclara que c'était une pleurésie, la maladie fit d'effrayants progrès et on désespéra de le sauver.

Louise, qui ne recevait plus de nouvelles d'Eugène depuis cette maladie qu'elle ignorait, ne comprenait rien à ce silence, survenu précisément à l'époque où Eugène avait annoncé son retour. Elle n'osait s'adresser à la famille du jeune homme qui se doutait probablement de ce qui se passait et ne lui aurait certainement rien répondu.

Elle resta donc un mois en proie aux plus vives inquiétudes.

Enfin, un matin, le facteur lui remit une lettre, mais elle se troubla en voyant l'adresse ; elle avait aussitôt reconnu l'écriture du père d'Eugène. Elle l'ouvrit d'une main tremblante et lut ces lignes :

« Madame, j'ai eu le malheur de perdre mon fils il y a quinze jours. Mon neveu passera chez vous pour prendre ce qui a appartenu à mon pauvre Eugène.

« Je vous salue.

« BARREAU père. »

La foudre serait tombée aux pieds de Louise qu'elle n'eût pas éprouvé un plus grand saisissement, qu'en apprenant cette terrible nouvelle.

Son mari entendit un cri et n'eut que le temps d'ouvrir la porte pour recevoir Louise dans ses bras. Elle était comme foudroyée.

Jean l'étendit sur une chaise longue et s'empressa de lui donner des soins. Il ignorait la cause de cet évanouissement, mais il vit bientôt à terre la lettre qui s'était échappée des mains de sa femme. Il la ramassa et en prit connaissance, non sans émotion.

Il vit dans cette mort inattendue une juste punition du ciel pour son épouse infidèle. Quant à lui, son ennemi venait de disparaître, celui qui lui avait ravi son honneur et sa tranquillité; il en éprouvait un immense soulagement.

Jean ne savait si Louise, accablée de remords, reviendrait à lui, mais il comprenait qu'il ne pourrait jamais l'aimer comme autrefois.

« Je la supporterai, se disait-il, comme je l'ai fait depuis qu'elle me trompait, à cause du monde et de mes enfants, ces chers êtres que j'aime tant. Puis, la mort ne tardera pas à venir me délivrer de cette triste situation !.....

« Mais, lorsque je ne serai plus là, que deviendra-t-elle, la malheureuse ? et mes pauvres enfants !!... »

Jean avait la tête en feu. Il regardait avec colère, avec rage cette femme indigne, évanouie, folle de douleur en apprenant la mort de son amant ; elle, la cause de toutes ses souffrances et bientôt de sa mort. Il aurait désiré qu'elle ne revînt pas à la vie, tant il trouvait sa position pénible et ridicule.

Cependant Louise ouvrit les yeux et promena un regard étonné tout autour d'elle ; elle ne se rendait pas compte de ce qui s'était passé.

Mais, tout à coup, la mémoire lui revint. Comprenant toute l'horreur de sa position, elle ferma les yeux et s'évanouit de nouveau.

Jean fit appeler un médecin auquel il laissa ignorer la cause de son mal ; il lui tâta le pouls, l'ausculta et rassura son mari en disant que cette crise était causée par son état de grossesse et qu'il n'y avait pas lieu de s'en inquiéter.

En entendant ces mots, Jean, qui ignorait que

Louise fût dans cette position, se sentit saisi d'un mouvement de colère et d'indignation, mais qu'il réprima aussitôt, cependant, afin que le médecin ne comprît pas la portée du secret qu'il venait de révéler.

Mais, après le départ de ce dernier, il ne put contenir plus longtemps son indignation. Il s'approcha vivement de sa femme et, la regardant fixement :

— Malheureuse, lui dit-il, tu portes dans ton sein le fruit de l'adultère ! Maudite sois-tu avec mon perfide ami qui vient de quitter la terre !..... Je ne vous pardonnerai jamais ! Vous avez détruit mon courage ; vous avez abusé de ma bonté !..... Oh ! je le sens, maintenant, j'ai été bien coupable de n'avoir pas énergiquement arrêté au début cet amour criminel ! J'aurais chassé celui qui est venu détruire notre bonheur !..... Mieux valaient la misère, la maladie, la mort, plutôt que de supporter le mépris dont vous m'avez accablé !..... Je suis victime de ma faiblesse ; j'en mourrai de douleur !.....

Louise était immobile, les yeux fermés, les membres raidis ; elle entendait les paroles de son mari comme dans un songe ; il lui semblait que c'était la voix de sa conscience révoltée qui lui parlait ainsi.

Sa sensibilité se trouva subitement développée, elle comprit tous les torts dont elle s'était rendue coupable envers son mari; ses reproches la pénétraient jusqu'au fond du cœur.

La malédiction que Jean venait de prononcer, sembla avoir ouvert tout à coup les portes de son intelligence à tout une légion infernale; elle vit son amant torturé par de mauvais esprits et, comme lui, elle subissait leur influence terrible.

Des cris rauques sortaient de sa bouche comme si on l'étranglait, elle faisait des efforts inouïs pour se dégager la gorge et, lorsqu'elle reprenait l'usage de la parole, elle criait au secours et demandait grâce.

La malheureuse fut ainsi en proie à des crises violentes, mais Jean, sous l'impression de sa douleur et de son indignation, demeura froid et indifférent à ses souffrances.

Autant sa patience avait été grande et son amitié persévérante pour Louise, autant il éprouvait maintenant de répulsion pour elle et de haine pour son amant. Son cœur s'était fermé tout à coup; il ne voyait en elle que la cause de tous ses malheurs.

Mme Servet devint toujours plus agitée; elle se tordait les bras et se levait brusquement, disant à son mari d'un ton menaçant:

— C'est toi qui viens de le livrer au démon qui le torture et le persécute! Ah! dis-moi au moins si je rêve, si je suis sous l'impression d'un horrible cauchemar ou si c'est une réalité !..... Je les vois porter Eugène sur des rochers, d'où ils le lancent dans le vide. Et, après s'être broyé le corps dans sa chute, il reprend aussitôt sa forme première pour subir de nouveaux supplices..... Ils le brûlent avec un fer rouge ou bien ils le jettent dans l'eau!..... Et moi, je souffre comme lui!..... Oh! oui, oui, je l'aime encore! criait-elle à Jean; et si nous sommes coupables, tu as contribué à notre perte par ta faiblesse; tu m'as laissée faillir!... »

Elle cessa un instant de parler et parut plus calme. Puis, elle reprit avec douceur.

— Oh! délivre-nous!!... Nous souffrons plus dans un instant que tout ce que tu as souffert par nous! Ah! si je pouvais reprendre mes sens, le calme et la raison, je te jure que je t'aimerais comme autrefois..... Le doux souvenir de notre amitié me soulage et suspend un instant mes angoisses. Je revois ce temps heureux où nous travaillions tous deux avec courage en accomplissant notre devoir. J'avais alors la paix dans le cœur. Oh! la paix du cœur, l'accomplissement du devoir, tout est là! Les misères sont légères, lorsqu'on est uni pour les supporter !.....

Tandis que maintenant, épouse infidèle, mère indigne, je suis sous les étreintes terribles du remords et de la honte!..... »

Puis, en joignant les mains, elle continua:

« Oh! pardonne-moi! pardonne-lui!.... Tu es si bon, Jean! Viens me donner le baiser de la réconciliation! Mes yeux sont fermés, je ne puis te voir; mon corps ne pourra jamais supporter tant de douleur! Mon âme est déjà plongée dans l'obscurité de l'autre monde. Si tu m'abandonnes avec ta haine et ta malédiction, je suis, pour toujours, livrée à l'esprit du mal. Oh! sois grand, sois magnanime! Délivre-nous, pardonne-nous!... Tu es libre de le faire, parce que nous t'avons offensé sans que tu l'aies mérité. Ce n'est pas une vengeance que nous avons exercée sur toi, tu as toujours été si bon! C'est ce qui augmente notre expiation, et c'est aussi ce qui te donne tant de puissance pour nous délivrer. Ta bonté a allumé en nous la flamme du remords!... Ce n'est pas Dieu que je prie, c'est toi; toi, que j'ai offensé! Sois comme Dieu, clément et miséricordieux; car nous ne pourrons être en paix avec notre conscience qu'après avoir reçu ton pardon!

« Oh! ne te rends pas coupable toi-même, par la haine et la vengeance! car, si tu quittais la terre avant de nous avoir pardonné, tu souffrirais

aussi dans le monde des esprits et ton âme serait liée à notre épreuve par l'effet d'une attraction irrésistible. En nous condamnant, tu te condamnes toi-même.

« Pardonne-moi ! et je te jure que je ne garderai qu'un souvenir de tendre pitié pour celui que j'ai aimé. Le reste de mon existence sera consacré à la réparation que nous te devons ; tout mon amour te sera rendu. Nos enfants ignorent mes fautes ; je t'en remercie ; tu as su les tenir cachées. Ils nous aimeront et nous honoreront comme par le passé. Oh ! pardonne ! pardonne !..... »

Une nouvelle crise vint interrompre ses supplications. Elle poussait des cris effrayants et son corps se tordait dans d'horribles convulsions.

Jean ne disait rien ; une grande lutte s'engageait en lui. Il avait entendu les prières de cette femme repentante et se sentait ému malgré lui ; puis aussitôt, le souvenir de tout ce qu'il avait souffert par elle lui revenait, intense. Il ne savait lequel de ces deux sentiments l'emporterait.

Peu à peu la crise de Louise se calma ; elle rouvrit les yeux et, à la vue de son mari, elle les cacha de ses mains en criant encore : « Pardon ! pardon !... »

Alors Jean se rapprocha d'elle ; il était très pâle. Il plongea son regard dans celui de sa femme, comme lorsqu'il a voulu la maudire :

— Ecoute, lui dit-il avec force; je te pardonne ainsi qu'à Eugène. Que la souffrance qui vous déchire se calme! Si tu dois quitter la terre, meurs en paix; si tu vis, tiens le serment que tu viens de faire.

J'oublierai tes fautes et ma souffrance. Que l'enfant qui va naître soit le gage de ta promesse; parce qu'il représentera toujours ton repentir et mon pardon!

Après ces paroles, Jean sortit, laissant Mme Servet dans l'abattement qui succédait à ses crises. Mais, cette fois, cet abattement fut suivi d'un sommeil tranquille et réparateur.

Lorsqu'elle s'éveilla, elle vit auprès d'elle son mari et ses enfants. Jean lui donna le baiser de paix.

Des larmes abondantes jaillirent de ses yeux; elles exprimèrent en même temps sa joie et ses regrets. Elle était régénérée.

Longtemps encore, elle resta faible et maladive; elle avait hâte de reprendre sa tâche de mère de famille et de se montrer ce qu'elle avait été autrefois.

Quelques mois après, elle mit au monde une petite fille. La pauvre enfant se ressentait des secousses morales que sa mère avait endurées, elle était d'une faible constitution et portait sur son visage l'empreinte de la tristesse.

En grandissant, elle se fit aimer par sa douceur et sa bonté ; elle devint, en effet, le trait-d'union de sa mère et de son père adoptif.

Jean a repris la santé et s'est remis courageusement à l'ouvrage, avec un appointement supérieur à celui qu'il avait autrefois; l'intérieur de cette famille est redevenu l'image de la paix et de la prospérité.

Si nous mettions en parallèle les différents sujets que nous traitons, il semblerait que toutes les expiations devraient être les mêmes tant les fautes paraissent identiques.

En effet, nous voyons dans ces récits, la bonté et le dévouement méconnus; nous voyons ceux qui reçoivent les bienfaits écraser leurs bienfaiteurs sous toutes sortes de mauvais procédés.

Mais, lorsqu'on considère plus attentivement ces fautes et les circonstances qui les accompagnent, il est facile de voir que pas une ne ressemble à une autre; on ne peut donc, par conséquent, les juger au même degré.

Ainsi, l'épreuve de Jean fut une épreuve de cœur et de sentiment; il subit la trahison de sa femme qu'il aimait, et d'un ami en qui il avait confiance; il était souffrant, sans ressources; il ne pouvait fuir, ne voulant pas abandonner ses enfants.

Ce fut donc une œuvre de grâce qu'il accomplit en leur pardonnant; il ramena sa femme au sentiment du devoir, par la bonté de son cœur et par sa générosité.

Le pardon comme la malédiction acquiert une puissance immense sur les coupables soit pour les délivrer, soit pour les accabler, surtout lorsque l'offensé n'a rien à se reprocher envers celui qui lui fait ce mal. Cette puissance est en raison de l'intensité des souffrances qu'il a endurées sans se plaindre.

Lorsque, dans un moment d'indignation qu'il n'a pu maîtriser, Jean a maudit sa femme et son ami, voici ce qui s'est passé spirituellement:

Toutes les bonnes influences qu'il avait exercées, dans le passé, sur les coupables se sont éloignées; il s'est opéré la rupture des fluides bienfaisants dont il les entourait par sa bonté, avec l'intention de les faire revenir au bien; elles formaient comme une digue qui empêchait le mal de se produire au dehors. Cette digue s'est rompue lorsque Jean a maudit; et, par cette brèche, les mauvaises influences ont envahi la place. Les esprits du mal se sont rendus maîtres des coupables et, par l'obsession, ils ont éveillé en eux tous les aiguillons du remords.

Le mot de malédiction peut donc se traduire

ainsi : se détacher moralement de ceux qui vous ont fait du mal ; ne plus les soutenir par vos bonnes influences, par vos prières, par vos conseils ; les livrer à eux-mêmes et à leurs mauvais instincts, que ces êtres soient vivants ou morts. Ils font alors une chute morale et ils se trouvent naturellement au milieu de leurs passions et de leurs vices, entourés d'une influence identique au fluide lourd qui est leur propriété ; ils se trouvent livrés uniquement à leurs propres forces et à leurs ressources personnelles.

Rien n'est donc plus redoutable pour les coupables que cette position qui les livre pieds et poings liés à leurs remords.

Louise, aussitôt qu'elle fut privée du soutien moral de son mari, se sentit envahie par une souffrance indescriptible ; elle vit son amant réveillé du trouble de la mort par de mauvais esprits qui le torturaient atrocement. Elle ressentit toutes ses souffrances, parce que son esprit était dégagé de son corps pendant ses moments de crise. Elle se trouva donc, par ce fait, livrée comme son complice à toutes les angoisses de la terreur.

La première impression qu'elle ressentit fut de la colère, de la révolte contre son mari ; elle l'accusa d'avoir agi avec faiblesse à son égard et elle affirma encore son amour pour celui qui venait de quitter la terre.

Mais, lorsque la crise fut terminée, elle se souvint de la bonté de Jean et de l'abîme qui la séparait d'Eugène par la malédiction de son mari; elle sentit toute la douleur des remords et toute la grandeur de sa faute.

Elle implora alors son pardon.

La nécessité de la réparation est liée naturellement à celle de l'expiation. Que serait, en effet, l'expiation, si elle ne faisait pas comprendre les torts, si elle ne faisait pas distinguer le bien du mal et si elle n'était pas immédiatement suivie de l'obligation de rentrer dans la bonne voie où l'on a goûté la paix, le bonheur et la véritable amitié?

Il ne dépendait donc que de la volonté de Jean de laisser encore longtemps les deux coupables dans les liens du remords; mais il s'est laissé attendrir par la bonté de son cœur et par le repentir de Louise.

Il a donc, par son pardon, relié les liens fluidiques qui les unissaient avant sa malédiction; il a rendu son amitié, sa protection et son soutien moral à la femme repentante et à l'ami perfide.

Eugène, par l'action de ce pardon, est aussi entré dans la voie du repentir, et s'est préparé à entrer dans celle de la réparation. Il saura mieux, dans une autre incarnation, respecter les lois de l'amitié et du devoir envers la famille et la société.

C'est ainsi que s'explique cette parole de Jesus :

« Ce que vous pardonnerez sera pardonné. »

« Ce que vous délierez sera délié. »

Ces paroles s'adressent aux offensés; c'est donc l'offensé qui doit pardonner et non un homme qui ne se trouve pas en cause.

Cette action s'opère et s'agite dans la conscience des intéressés.

Dieu n'intervient que naturellement dans le pardon et non par la force; parce que ceux qui accordent le pardon se trouvent être dans la voie divine et saturés des fluides divins qui émanent de Dieu même.

CHAPITRE V

UNE FAIBLESSE COUPABLE

Cécile et Adèle Favier étaient deux jeunes filles orphelines depuis quatre ans; elles habitaient Paris. Seules au monde, sans soutien, sans fortune, elles logeaient dans une petite chambre du quartier du Temple que leur louait une vieille dame qui vivait seule dans la maison avec sa domestique.

Leurs parents leur avaient donné une certaine instruction et chacune d'elles avait un état: l'aînée, âgée de dix-neuf ans, était couturière, et la cadette, qui avait dix-sept ans, était repasseuse. Ayant des goûts simples, elles dépensaient peu pour leur entretien; aussi pouvaient-elles placer de temps à autre quelques petites sommes à la caisse d'épargne.

Cinq années s'écoulèrent ainsi dans cette vie de travail et de calme. La propriétaire, Mme D..., voyant ces jeunes filles si laborieuses et si aima-

bles, s'y était attachée. Une certaine intimité s'établit entre elles. Mme D... invitait souvent ses jeunes locataires à passer leurs soirées auprès d'elle et les deux sœurs acceptaient avec empressement, heureuses d'avoir cette vieille amie qui leur donnait des conseils et les couvrait de sa protection.

Malheureusement, elles n'en jouirent pas longtemps. Un hiver, Mme D... tomba gravement malade. Cécile et Adèle l'entourèrent des soins les plus délicats, les plus dévoués, et lui donnèrent tous les instants dont elles purent disposer après leur travail; souvent même, elles passèrent la nuit entière à son chevet. Mais, malgré tous leurs soins, elles ne purent la sauver, et Mme D... succomba après six mois de cruelles souffrances.

Comme elle n'avait pas de famille, elle laissa sa petite fortune à ses protégées.

Les deux orphelines étaient loin de s'attendre à une semblable générosité. Elles regrettaient vivement leur vieille amie et, depuis sa mort, elles se sentirent bien isolées.

L'aisance que leur apporta l'héritage qu'elles venaient de faire ne changea pas leur genre de vie; elles continuèrent à travailler comme par le passé. Elles prirent seulement une chambre de plus et louèrent le reste de la maison à une honnête famille, composée d'une femme veuve,

Mme Delorme, de ses deux fils, Louis et Jacques, et de sa fille Emma.

Les jeunes gens étaient employés dans une grande maison de commerce, Louis comme comptable et Jacques comme caissier. Ils avaient su se faire aimer par leur travail et leurs bonnes qualités.

Emma aidait à sa mère dans les soins du ménage. Etant à peu près du même âge que les demoiselles Favier, elle chercha à lier amitié avec les deux sœurs, ce qui se fit tout naturellement. Elles furent bientôt d'excellentes amies.

Emma les engagea à venir souvent auprès d'elle, mais Cécile et Adèle évitaient autant que possible de s'y rencontrer avec ses frères.

Louis et Jacques, entendant continuellement vanter par leur sœur les qualités et la beauté de ses nouvelles amies, éprouvèrent un vif désir de faire leur connaissance. Ils comprirent que ces demoiselles les évitaient; ils résolurent de les surprendre. Un dimanche après-midi ils arrivèrent à l'improviste et trouvèrent, en effet, Cécile et Adèle occupées avec Emma à étudier des échantillons de dentelle sur un journal de modes. Mme Delorme et sa fille, surprises et inquiètes de ce retour inattendu, leur demandèrent avec anxiété ce qui leur était arrivé.

Ils répondirent qu'ils avaient manqué un rendez-vous que leur avait donné un de leurs amis à la Tour St-Jacques. Cécile et Adèle, rouges et troublées, voulaient se retirer; mais les deux frères les prièrent de ne pas se déranger et sortirent eux-mêmes quelques instants après.

Ils renouvelèrent ce stratagème plusieurs fois donnant toujours de nouveaux prétextes à leurs visites inattendues. Peu à peu ils restèrent plus longtemps et se mêlèrent à la conversation de ces demoiselles; l'intimité devint plus grande et, après chaque réunion, Louis et Jacques se sentirent de plus en plus épris du charme de leurs jeunes voisines.

Des projets d'union furent formés, et Mme Delorme fit deux demandes en mariage aux jeunes filles pour ses fils. Louis aimait Adèle, et Jacques aimait Cécile.

Les deux sœurs ne se montrèrent pas indifférentes à cette proposition. Elles comprenaient qu'elles étaient en âge de se faire une nouvelle famille; elles avaient été à même d'apprécier les deux jeunes gens et trouvaient qu'ils réunissaient toutes les qualités qu'elles avaient rêvées pour être heureuses.

Lorsqu'elles eurent donné la réponse favorable, impatiemment attendue par toute la famille,

les choses allèrent très vite, et, un mois après, les deux mariages furent célébrés.

Il ne se fit pas de grands changements dans la maison; ils demeurèrent tous ensemble. Les nouveaux mariés n'ayant pas de position, les jeunes femmes continuèrent à travailler comme auparavant. Ils partaient tous les quatre, le matin, à leurs occupations et se retrouvaient tous les soirs au foyer. La mère et la sœur s'occupaient du ménage.

Le dimanche, ils faisaient en famille de longues promenades et prenaient de l'air et du plaisir pour toute la semaine.

Plusieurs années se passèrent ainsi sans nuage et sans épreuve; il ne manquait à leur bonheur que des enfants.

Cependant, le charme de cet intérieur si heureux changea brusquement d'aspect.

Les deux frères, qui avaient un caractère si agréable, devinrent tout à coup tristes et préoccupés. En vain, leurs femmes les questionnèrent pour connaître la cause du changement qui s'opérait en eux; ils répondirent que c'étaient les préoccupations de leur travail et, pour les rassurer, ils s'efforçaient de reprendre pour un instant leur ancienne gaieté.

Voici la cause de leur tristesse et pourquoi ils ne pouvaient l'avouer.

Avant leur mariage, Louis et Jacques avaient fait la connaissance de deux demoiselles, Caroline et Joséphine; elles étaient amies. Ils leur donnèrent, d'un commun accord, d'assez fortes sommes qu'ils prélevaient sur leurs appointements. Leur mère ignorait cela; elle ne leur demandait jamais rien en dehors du prix de leur pension et ne savait pas la vérité sur le chiffre de ce qu'ils gagnaient. Louis avait eu un enfant de Caroline et l'avait mis en pension assez loin par raison d'économie.

Les deux frères s'étaient bien gardés de parler de leurs mariages à ces demoiselles, craignant quelque méchanceté de leur part; ils avaient même eu la prudence de ne pas leur donner leur adresse. Mais elles savaient où était leur bureau et exerçaient sur eux, à leur insu, une certaine surveillance.

Ces filles étaient jalouses et tapageuses.

Lorsqu'ils furent mariés, Louis et Jacques cherchèrent à rompre complètement cette liaison; ils aimaient leurs femmes et ne voulaient plus continuer cette vie déréglée que l'intérieur si pur de leur ménage rendait odieux.

Ils allèrent donc moins souvent chez Caroline et Joséphine. L'indifférence marquée qu'ils avaient à leur égard les rendirent méfiantes; elles réso-

lurent de les surveiller davantage. Dans ce but elles allèrent les attendre tous les jours à la sortie de leur bureau, leur parlant avec un sans-façon compromettant au milieu de la rue et les gardèrent le plus longtemps possible. Malgré leur vif désir de secouer ce joug, Louis et Jacques n'en avaient pas la force; elles exerçaient sur eux une telle influence et une si grande autorité, qu'ils semblaient deux enfants craintifs qui subissent une punition. Ils ne savaient plus quel moyen employer pour se débarrasser de leur obsession. Le dimanche, surtout, il fallait inventer toujours de nouveaux prétextes pour ne pas sortir avec elles, et cela ne réussissait pas toujours.

La situation devenait insoutenable; ils se demandaient souvent s'ils ne feraient pas mieux de tout avouer à leurs femmes; mais ils ne purent se décider à leur faire cet aveu, prévoyant la grande douleur qu'elles en éprouveraient.

Enfin, un dimanche, Caroline et Joséphine virent les MM. Delorme à la promenade avec leurs femmes. Elles ne se montrèrent pas, parce qu'elles se trouvaient en compagnie suspecte, mais, le lendemain, Louis et Jacques subirent une scène des plus violentes. Leur colère ne connut plus de bornes; Caroline parlait de conduire son enfant dans la famille et Joséphine faisait des

menaces de vitriol. Connaissant le caractè
ces créatures, et sachant qu'elles étaient cap
de mettre leurs menaces à exécution, les
frères ne virent pas d'autre moyen de les c
que de leur donner de l'argent.

Elles devinrent alors d'une exigence ext
Louis et Jacques se virent dans l'obligation
prunter à leurs amis, ne voulant pas que le
mille s'aperçut de la gêne dans laquelle
trouvaient. Ils continuèrent donc à donner à
femmes la même somme pour le ménage.

Mais, ils ne purent pas continuellemen
prunter à leurs amis. Il fallut donc trouv
nouveau moyen pour se procurer de l'arge

Louis eut alors l'idée de prendre dans la
quelques petites sommes qu'il comptait re
peu à peu tous les mois.

Mais les malheureux furent alors en p
des trances continuelles de crainte que ce
tournements fussent découverts. Ils dirent
méchantes femmes à quelle extrémité leur
gences les poussaient, dans la pensée de le
toyer; mais elles se servirent de cette confi
comme d'une nouvelle arme pour exiger tou
davantage et les menacèrent cette fois-ci
dénonciation par lettre anonyme.

Jacques, de concert avec Louis, puise e

une forte somme dans la caisse pour apaiser la colère de leurs mauvais génies.

— Mais, dit-il à son frère, si dans un mois je n'ai pas remis cet argent, nous sommes perdus.

Ils se sentaient perdus, en effet; car ils savaient que jamais ils ne pourraient combler le vide qu'ils venaient de faire à la caisse, et ils ne connaissaient personne qui pût leur avancer une pareille somme.

Ils étaient si tourmentés qu'ils formèrent le projet de quitter secrètement Paris, plutôt que de donner à leur famille le triste spectacle de leur arrestation. Ils pensaient que c'était le seul moyen de se débarrasser des mauvaises créatures qui étaient la cause de leur ruine.

Ils se disaient : « Nous irons à l'étranger pour nous refaire une position; mais nous ne pouvons engager notre famille à nous suivre, puisque nous n'avons aucune bonne raison à donner pour quitter Paris. Il faut donc partir au plus vite sans prévenir personne, car l'instant de la catastrophe est imminent. »

Le temps marche rapidement lorsqu'on redoute un événement; et il ne restait plus que huit jours avant le terme des demandes de comptes.

Les deux frères étaient au désespoir; leur honneur, leur position, leur bonheur, tout était perdu;

il leur semblait marcher au bord d'un gouffre béant; ils n'avaient plus un instant de repos.

Mais lorsqu'on ne peut triompher pour le bien, on enfonce toujours plus dans le vice; ils s'abandonnèrent complètement à l'influence fatale que ces deux femmes exerçaient sur eux.

Le but de ces dernières était de pousser, par leurs menaces, Louis et Jacques à prendre une nouvelle et forte somme à la caisse de leurs patrons et de s'enfuir à l'étranger avec elles. Elles sentaient que si les MM. Delorme étaient arrêtés comme voleurs, elles pourraient bien l'être aussi comme complices. Aussi deux jours avant l'échéance, engagèrent-elles les deux frères à prendre l'argent nécessaire au voyage.

Les malheureux étaient fous de désespoir. Et malgré tout, il fallait encore se contraindre, afin de ne rien laisser paraître chez eux, ce qui augmentait encore leurs tourments.

Ce soir-là, en rentrant, ils trouvèrent, à leur grand étonnement, toute la famille en joie: c'était l'anniversaire de la naissance de Jacques. On avait mis le couvert des grands jours et fait quelque extra pour le dîner.

Jacques, à son arrivée, fut donc félicité et comblé de caresses et de cadeaux. Cécile paraissait radieuse; elle allait et venait, faisait placer tout le

monde; on aurait dit qu'elle ménageait une surprise. Enfin, au dessert, lorsque chacun des membres de la famille formula ses vœux pour le héros de la fête, Cécile se leva, les yeux brillants de joie et d'amour et dit :

— Mes amis, j'ai quelque chose à vous dire en ce moment; c'est un secret de bonheur et d'espérance que je vais vous révéler. J'ai eu bien de la peine à le garder jusqu'à présent, mais j'espère qu'il sera bien accueilli par tous, et que le nuage de tristesse qui obscurcit le front de mon Jacques va se dissiper. Notre bonheur sera parfait. Je sens que je vais être mère.

Ce furent alors des cris de joie et des exclamations sans fin; mais Jacques tomba dans un état de stupeur terrible; sa tête s'inclina sur sa poitrine et ses yeux s'ouvrirent démesurément. Il était accablé par tant d'émotions contraires! On l'entoura, on le pressa de questions pour connaître la cause de l'impression pénible qu'il venait de ressentir en apprenant cette bonne nouvelle.

Son frère seul comprenait ce qui se passait en lui; il s'efforça de tranquilliser la famille.

— Rassurez-vous, leur dit Jacques. Je suis un peu souffrant, la surprise et l'émotion m'ont accablé. Mais ne doutez pas de mon bonheur en apprenant que je vais être père.

Il dit cela sur un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué ; mais on sentait que cette joie était forcée.

Le lendemain, lorsque Louis et Jacques partirent au travail, ils embrassèrent avec effusion leurs femmes, leur mère et leur sœur. Leur adieu fut plus tendre que d'habitude, mais on ne songea pas à le remarquer, cela ne paraissait pas extraordinaire ce jour-là après les émotions de la veille.

Lorsqu'ils eurent franchi le seuil, ils se firent part mutuellement de leur émotion.

— Ah! que je souffre, dit Jacques, de quitter cet asile de bonheur et d'amour pour me plonger dans l'abîme de la honte et du déshonneur! Combien mon cœur était serré hier, lorsque toute la famille est venue me féliciter! Ces baisers, ces fleurs, ces bons souhaits me brûlaient, me torturaient l'âme. J'aurais voulu, alors, avoir le courage de repousser tous ces témoignages d'affection et de leur dire : « Laissez-moi; je suis un grand coupable! je suis indigne de votre amitié!... Je t'ai trompée, ma pauvre Cécile!... Lorsque tu me pressais sur ton cœur, une autre avant toi, une femme impudique, m'a couvert de ses caresses passionnées!... L'argent que je te donnais est, depuis quelque temps, le fruit du vol. Et, pour comble d'ignominie, ce soir même, je vais te quitter pour

mener désormais une vie de scandale avec cette femme que je hais et qui a su cependant s'emparer de ma volonté et de mon honneur!... Je ne verrai pas l'enfant qui va naître et qui devrait venir combler notre bonheur!... Oh! si j'avais eu le courage de tout dire, peut-être que le coup qui va nous frapper aurait été détourné de nous; peut-être que ces anges de bonté auraient trouvé le moyen de nous délivrer de cette position atroce et nous auraient pardonné! »

Louis était aussi abattu que son frère; il était rongé par le remords.

— Oui, il est trop tard maintenant pour reculer, dit-il, le coup serait trop violent. Je ne me sentirais pas la force d'en être témoin. C'est moi qui suis le plus coupable ; c'est moi qui suis le voleur ! J'espère du moins ne pas survivre à ma honte; c'est maintenant mon unique espoir! Je laisse aussi toute mon affection à ma chère Adèle, à ma mère et à ma sœur. Je crois qu'un bonheur aussi parfait que celui que nous avons goûté, ôte l'énergie des sentiments ; nous nous sommes abandonnés avec trop de sécurité, trop de quiétude à cette vie si douce; cela nous a rendus faibles contre les attaques de l'infamie. Avec plus de volonté, nous aurions rompu avec nos erreurs et nous aurions recommencé une vie nouvelle.

Maintenant, il est trop tard. Nous allons entrer pour la dernière fois dans la maison de nos chefs; ils nous serreront la main comme de coutume, en signe d'amitié, et nous serons encore jusqu'à ce soir, à leurs yeux, les employés honnêtes auxquels ils avaient donné toute leur confiance. Puis, lorsque je serai seul, je plongerai encore la main dans le coffre-fort et j'enlèverai une nouvelle somme pour fuir loin de cette maison où nous avons gagné jusqu'à présent honorablement notre vie et celle de notre famille!... Nous quitterons cette ville qui renferme tout ce que nous avons de plus cher; nous quitterons la France, notre belle patrie, emmenant avec nous les mauvais génies qui nous ont engagés dans la voie du mal, et qui vont maintenant nous conduire dans celle de l'ignominie! Oh! c'est affreux! Jacques, c'est affreux! Nous sommes sacrifiés à notre faiblesse, car nous ne sommes pas mauvais par nature!...

Ils arrivèrent en ce moment à la porte de leur bureau; ils franchirent le seuil en tremblant.

Tout se passa comme d'habitude; les chefs leur tendirent la main qu'ils n'osèrent serrer; cette main les brûlait comme un fer rouge.

Cette dernière journée fut terrible pour leur conscience qui les harcelait. Cette voix intérieure leur disait:

« Allez tout avouer à votre famille; il en est temps encore, et le lien qui vous attache à vos mauvais génies sera brisé pour toujours. »

Mais il leur aurait fallu une grande énergie pour suivre ces conseils, et ils n'en avaient pas.

Le soir arriva. Jacques, avant de faire sa caisse, avait écrit une lettre à sa femme et l'avait mise dans son portefeuille. Les autres employés rangeaient les marchandises. Louis finissait la correspondance de la maison sans trop savoir ce qu'il faisait. Il regardait ces piles d'or et ces liasses de billets de banque que son frère alignait sur son bureau, et tâchait d'épier le moment de la fermeture du coffre pour voir s'il aurait le courage de faire un nouveau vol. Tous deux étaient pâles et tremblants, tous deux regardaient de tous côtés si on ne les épiait pas; ils oubliaient qu'on avait en eux une confiance illimitée, parce qu'ils ne s'en sentaient plus dignes.

Enfin, Jacques se leva et porta dans les rayons du coffre-fort la recette de la journée. Il resta longtemps pour faire cet arrangement, plus longtemps que d'habitude : il poussait la lourde porte, puis la rouvrait comme s'il avait oublié quelque chose. Enfin, il ferma; on entendit grincer toutes les serrures. Puis il alla prendre son paletot et son chapeau, et dit à Louis sans s'approcher de lui :

— Viens-tu ?

Celui-ci ferma son bureau et suivit son frère. Les employés sortirent tous ensemble, formant de petits groupes à la porte où chacun se dit adieu. Ceux qui pouvaient faire le trajet ensemble s'en allaient en causant gaiement.

Les deux frères sortirent les derniers et entendirent se fermer derrière eux les lourdes portes de fer. Ce bruit qui cause ordinairement une impression de joie aux employés, comme si on ouvrait pour eux la porte de la liberté, leur fit un effet tout contraire ; il leur semblait qu'ils prenaient le chemin de la prison, peut-être du bagne ; tout venait de finir pour eux, ils ne serreraient plus de mains honnêtes, ils ne recevraient plus le baiser du retour !

Marchant tristement, la tête baissée, ils prirent instinctivement le chemin de leur demeure. Comme ils allaient prendre le coin d'une petite rue, deux ombres se détachèrent de l'enfoncement d'une porte cochère ; c'étaient leurs mauvais génies qui les attendaient. Elles s'avancèrent au devant d'eux et se suspendirent à leurs bras.

Ce contact les réveilla de la torpeur où ils étaient plongés ; ils eurent un mouvement de répulsion et voulurent se dégager ; mais elles ne les lâchèrent pas. Louis et Jacques n'avaient pas eu l'intention d'aller chez eux, mais ils en avaient

pris le chemin en silence, tous deux assaillis par les mêmes pensées et tourmentés par les mêmes remords.

Peut-être que si ces créatures maudites ne s'étaient pas trouvées sur leur passage ils auraient continué leur route et auraient ouvert leurs cœurs et leurs consciences à leur famille. Mais les cruelles, voyant leur attitude confuse et leur abattement, devinèrent ce qui se passait en eux.

— Eh bien ! où allez-vous donc, messieurs ? dit Caroline, je crois que vous vous trompez de chemin. C'est vers la gare qu'il faut nous diriger.

— Suivez-nous, ajouta Joséphine. Vous savez bien que c'est demain que tout sera découvert. Si vous voulez aller en prison, il faut le dire; nous servirons de témoins quand on vous jugera.

Les malheureux ne pouvaient ni se défendre, ni leur répondre. Ils se laissèrent conduire par les bras de fer qui les entraînaient.

— As-tu de l'argent, au moins ? demanda Caroline à Louis. Parce que, vois-tu, mon cher, sans argent il n'y aura pas de billets pour Calais ! Allons ! tu n'est pas un homme ! tu trembles comme une mauviette !... Voyons ! as-tu de l'argent, oui ou non ?

— Oui, répondit sourdement Louis.

— Alors, vive la joie! s'écrièrent ensemble les deux filles. Allons vite à la maison! Nous allons bien dîner et faire sauter le champagne pour donner du cœur et du courage à ces messieurs. Puis en route pour Londres!... Nous aurons l'air très chic à Londres, avec nos belles toilettes parisiennes! Nous ferons des conquêtes, vous allez devenir jaloux!...

Elles poussaient de grands éclats de rire.

Ils atteignirent ainsi la maison où habitaient ces demoiselles. Avant d'entrer, Jacques se dégagea du bras qui le tenait et jeta sa lettre dans une boîte qui se trouvait au bas de l'allée. Ils montèrent au quatrième étage et entrèrent dans une des deux chambres garnies que ces filles occupaient. Cette pièce était dans le désordre le plus complet; des malles, des paquets de toutes sortes étaient entassés dans les coins.

La petite Julie dormait dans un grand lit. Sa mère la réveilla avec peine.

— Lève-toi, Lili, lui dit-elle, nous allons partir pour Londres. Tu sais bien, Londres, où il y a de belles choses que papa Louis t'achètera. Viens vite! Je vais t'habiller, ensuite nous dînerons et nous irons en chemin de fer.

La petite, qui avait environ cinq ou six ans, se laissa habiller sans trop de difficultés, se contentant de se frotter les yeux.

Ces demoiselles étaient folles de joie. Elles mangeaient, buvaient et tâchaient d'égayer Jacques et Louis, qui n'avaient ni la joie dans le cœur, ni l'appétit dans l'estomac.

Lorsque le repas fut terminé, Joséphine descendit chercher un commissionnaire qui vint avec une voiture. Il enleva tous les bagages, et la société se rendit à la gare du Nord. Les deux frères allaient où on les conduisait et faisaient tout machinalement.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la gare, achetèrent des billets, firent enregistrer les bagages et se trouvèrent assis dans des wagons. Le train s'ébranla et on partit. Il était onze heures trente-cinq minutes.

Jacques et son frère ne parlèrent pas pendant tout le trajet. Ils étaient anéantis et redoutaient de voir paraître le jour; ils pensaient à leurs femmes et aux tourments qu'elles devaient éprouver en ne les voyant pas rentrer. Ils n'osaient songer à l'effet que produirait leur absence au bureau; ils voyaient déjà la police sur leurs traces.

Pendant que ces malheureux se livraient à leurs tristes préoccupations, Joséphine et Caroline, au contraire, s'amusaient beaucoup. Elles riaient de tout: du patron et de la surprise qu'il aurait en constatant la disparition de ses billets, de la police qui les chercherait d'abord à Paris,

afin de leur donner le temps d'arriver à Londres, etc.

Ces propos, émaillés de l'argot le plus vulgaire, étaient, pour les coupables, comme des poignards qui se retournaient constamment dans les plaies de leurs cœurs.

Ils arrivèrent à Londres et descendirent dans un hôtel pour y passer la nuit. Le jour suivant ils cherchèrent un garni dans un des faubourgs afin d'être plus en sûreté.

Retournons maintenant auprès des malheureuses femmes qui, ne voyant pas revenir comme d'habitude Jacques et Louis, passèrent une nuit horrible à penser aux malheurs qui pouvaient leur être arrivés.

Elles se rappelaient la tristesse à laquelle ils étaient en proie depuis quelque temps, la scène de la veille lorsqu'on avait fêté Jacques, et enfin les adieux du matin lorsque les deux frères étaient partis au travail.

Elles furent assaillies par les plus mauvais pressentiments, sentant qu'un malheur allait leur arriver. Mais quel serait ce malheur?

A sept heures du matin le facteur apporta une lettre à l'adresse de Cécile. Elle reconnut l'écriture de son mari et l'ouvrit en tremblant. Voici ce qu'elle contenait:

« Ma chère bien-aimée,

« Je pars avec mon frère. Nous avons eu le malheur de faire des emprunts à la caisse et nous n'avons pu les rembourser. C'est demain que les comptes doivent se rendre ; nous ne pouvons assister à cette terrible scène où notre déshonneur sera connu de tous ceux qui nous ont aimés et respectés. Nous partons pour Londres afin d'y cacher notre honte et, s'il est possible, de nous refaire une position.

« Adieu, ma bonne et chère famille. Nous vous demandons pardon du mal que nous vous avons fait. Pardonnez-nous et oubliez-nous! Nous sommes de grands coupables!

« JACQUES. »

Cette lettre collective fut comme un coup de foudre qui atteignit toute la famille ; personne ne se fit illusion sur la gravité du malheur qui fondait sur leur tête. Du reste, les pauvres femmes ne restèrent pas longtemps avant de savoir au juste ce qu'il en était.

M. Carré, le chef de la maison de commerce où Jacques et Louis étaient employés, vint lui-même s'informer pourquoi les deux frères n'étaient pas venus au bureau.

Mais, lorsqu'il vit cette famille plongée dans la désolation, il comprit qu'elle savait tout. Alors, sans autres préliminaires, il dit qu'il voulait savoir où se cachaient MM. Delorme, afin de les faire arrêter pour un détournement de vingt-cinq mille francs.

Rien ne pourrait dépeindre le désespoir cruel de cette honorable famille en se voyant tout à coup précipitée dans l'abîme du déshonneur. Il fallait à tout prix arrêter les poursuites, si elles étaient déjà commencées. Les pauvres femmes supplièrent avec larmes M. Carré de ne pas les perdre, de ne pas leur ôter la possibilité de se relever et de gagner leur vie par le travail.

M. Carré était d'autant plus irrité qu'il avait mis une entière confiance en ses employés. Il ne se sentit nullement attendri par cette scène, se disant que ces dames étaient peut-être complices du vol et que toutes ces larmes et ces supplications n'étaient qu'une ruse pour gagner du temps.

Voyant qu'il ne répondait pas à leurs prières, Cécile et Adèle se mirent à ses genoux :

— Monsieur, dit Cécile, nous vous supplions de ne pas agir avec toute la rigueur que vous avez le droit d'employer après une faute aussi grave. Nous vous offrons tout ce que nous possédons, prenez-le, je vous en supplie !

Si les deux coupables, ajouta-t-elle, nous avaient avoué leur faute, nous aurions aussitôt vendu tout ce que nous possédons pour combler le vide fait à votre caisse; mais ils ont craint de nous affliger; ils ont eu honte d'eux-mêmes.

— Croyez-le bien, monsieur, continua Adèle, leur cœur est honnête; il faut qu'ils aient subi un entraînement bien violent pour avoir succombé à une telle tentation! Leur caractère avait changé, ils étaient tristes depuis quelque temps, nous n'avons jamais pu connaître la cause de leur chagrin. C'était le remords qui les rendait ainsi.

M. Carré comprit, enfin, que ces femmes étaient sincères.

— J'accepte votre offre, dit-il, puisque vous avez le moyen de me payer cette dette. Je vous promets, à mon tour, de ne pas prévenir la police de cette affaire; personne dans ma maison n'en est encore instruit. Mais, si vous voulez suivre mon conseil, vous ferez votre possible pour tâcher de les découvrir et de connaître le motif qui les a poussés à commettre cette vilaine action.

Cécile lui montra alors la lettre qu'elle avait reçue le matin même et par laquelle les deux coupables annonçaient leur départ pour Londres.

— S'il en est ainsi, dit M. Carré, je me charge de savoir où ils habitent et ce qu'ils font, sans

éveiller de soupçons et sans employer directement la police. J'ai, dans cette ville, des correspondants qui agiront promptement et discrètement. Je vais écrire, et aussitôt que j'aurai une réponse, je vous en ferai part.

La famille Delorme chargea un homme d'affaires de vendre le peu qu'elle possédait, afin de remplir ses engagements, et elle retira de la caisse d'épargne toutes ses petites économies.

Quinze jours après ces événements, M. Carré revint avec deux lettres, datées de Londres.

— Les démarches ont été longues et laborieuses, dit-il; d'après la première lettre, on avait cru être sur leurs traces; ils étaient très bien désignés dans le rapport; on donnait aussi le signalement de leurs femmes et de leur petite fille.

J'ai répondu, ajouta M. Carré, que leurs femmes étaient à Paris et qu'ils n'avaient pas d'enfant. Je n'ai pas cru utile de venir vous faire part de ce premier résultat, puisque les renseignements n'étaient pas exacts.

Pour la clarté de ce qui va suivre, voici ce qui s'était passé dans l'intervalle qui séparait la réception des deux lettres :

Quoique cette première investigation eût été faite avec beaucoup d'habileté, Jacques et Louis s'en étaient aperçu, et prévoyant d'être arrêtés

d'un moment à l'autre, ils ne voulaient pas être surpris avec Caroline et Joséphine. Ils eurent beaucoup de peine à leur faire comprendre qu'ils ne devaient plus, pour le moment, habiter sous le même toit; que leur présence empêchait leur liberté d'action et qu'elles risquaient d'être arrêtées avec eux.

Le lendemain, les deux frères étaient sortis de bonne heure pour chercher un nouveau logement et pour tâcher de trouver un emploi, en disant qu'ils ne rentreraient pas avant la nuit.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction, en rentrant, à neuf heures du soir, de trouver la petite fille toute seule et tout en larmes. Elle dit que sa maman était partie depuis le matin avec Joséphine. Très surpris, ils firent l'inspection de l'appartement et virent alors que les malles et les vêtements avaient disparu, puis, continuant leurs recherches, ils s'aperçurent que le secrétaire dans lequel ils avaient serré leur argent avait été forcé. Les deux femmes avaient pris tout ce qui restait de la somme volée.

Jacques et Louis se sentirent complètement anéantis. Ils se trouvaient donc dans une ville comme Londres sans argent, sans connaissance, et, par surcroît de malheur, avec une enfant qui réclamait des soins et de la surveillance.

Le correspondant avait répondu qu'en effet, ces messieurs n'étaient pas mariés; que ces femmes avaient disparu et qu'il ne restait avec eux que la petite fille, ajoutant qu'ils paraissaient très abattus. On exerçait sur eux une grande surveillance.

— Voilà, dit M. Carré aux dames Delorme, tout ce que je puis faire pour vous. C'est à vous, maintenant, de partir immédiatement pour Londres et de tâcher de tirer ces malheureux de la triste situation où ils se trouvent.

— Certainement, répondit Cécile; maintenant que nous savons où les trouver, nous n'hésitons pas à partir et à tâcher de les ramener dans la bonne voie. Mais, avant tout, monsieur, nous tenons à payer cette dette d'honneur; c'est le seul moyen de leur rendre du courage pour recommencer une vie nouvelle.

Adèle apporta alors une cassette qu'elle ouvrit. Le sentiment de la réhabilitation mettait sur son visage une expression de joie et de bonheur. Elle tendit à M. Carré vingt-cinq billets de mille francs. Celui-ci lui donna en échange un reçu de la somme, qui devait être plus tard, pour les deux frères, le titre d'un engagement d'honneur et de réparation.

Les deux jeunes femmes partirent le même jour pour Londres dans un état de faiblesse et de souffrance morale facile à comprendre. Le voyage fut des plus tristes. Elles arrivèrent le lendemain et prirent une chambre dans un hôtel pour y passer le reste de la nuit. Mais il leur fut impossible de goûter les bienfaits du sommeil : elles pensaient à ces femmes et à cet enfant désignés dans le rapport et se demandaient quelles nouvelles épreuves de cœur elles auraient encore à subir.

Le matin, de bonne heure, elles prirent une voiture et se firent conduire à l'adresse que M. Carré leur avait donnée. Elles sonnèrent en tremblant à la porte désignée, mais personne ne vint leur répondre.

Elles redescendirent chez le concierge et demandèrent si les locataires du quatrième étaient absents.

— Oui, mesdames, répondit-il en mauvais français ; ces messieurs sont à l'hôpital à la suite d'une tentative de suicide par le charbon ; on désespère de les sauver. La petite seule est hors de danger.

Les malheureuses sœurs furent profondément accablées par cette nouvelle. Recueillant toutes

leurs forces, elles se firent conduire à l'hospice qui n'était pas très éloigné.

On leur fit traverser plusieurs salles. Elles marchaient en chancelant, et se soutenaient mutuellement en se donnant le bras, n'osant pas lever les yeux. Elles sentaient que cette entrevue allait décider de leur sort. Elles allaient savoir si leur malheur était irrémédiable ou si elles pouvaient espérer encore un peu de bonheur dans la vie; elles étaient prêtes à pardonner, mais bien décidées à ne pas s'avilir pour reconquérir l'affection de leurs maris, si ces femmes leur étaient préférées. Elles avaient résolu que, dans ce dernier cas, elles repartiraient immédiatement pour Paris, qu'elles reprendraient leur travail et tâcheraient d'oublier les deux coupables. C'était donc un moment bien terrible à subir que cette première entrevue.

Elles arrivèrent enfin au bout d'une longue salle. Jacques et Louis étaient isolés des autres malades par des lits non occupés.

Tous deux étaient en proie à une fièvre violente; ils avaient les yeux fermés, de sorte que les deux sœurs purent s'approcher d'eux sans les réveiller. Louis parlait dans son délire. Il se croyait enfermé et suppliait sa femme de venir le délivrer. Cécile et Adèle comprirent quel danger

il y avait à les laisser soigner par des personnes étrangères dont l'attention pouvait être éveillée par les paroles compromettantes qui leur échappaient. Elles demandèrent donc à rester auprès d'eux, disant que leur présence les rassurerait et activerait leur guérison.

Leur demande fut acceptée et elles s'établirent au chevet des deux malheureux toujours plongés dans le délire le plus intense.

Cette mesure fut des plus sages et, grâce à la bonne influence de ces deux anges de dévouement, un mieux sensible se manifesta dès le troisième jour.

C'est alors seulement qu'ils reconnurent leurs femmes. Cécile et Adèle les regardaient avec anxiété, attendant la manifestation de leur premier sentiment. Ce premier sentiment fut la honte. Leurs visages exprimèrent tant de tristesse et de repentir que les deux sœurs s'en sentirent émues. Puis, le premier moment de trouble passé, les paroles affluèrent sur les lèvres des coupables; ils racontèrent tout, leur conscience avait besoin de se décharger; ils dirent leurs luttes, leur faiblesse et leurs remords, après la faute commise, mais sans chercher d'atténuer leurs torts.

Les deux sœurs écoutaient avec tristesse et résignation ces confessions si amères pour le

cœur d'une femme. Mais elles avaient déjà tant souffert qu'elles étaient arrivées à ce point où l'on s'attend à tout et où l'on ne peut se rendre compte quel est celui des coups qu'on reçoit qui vous blesse le plus.

— Maintenant que vous savez tout, dit Jacques, nous vous demandons humblement notre pardon, si vous nous en jugez dignes. Vous avez été gravement offensées, mais nous n'avons jamais cessé de vous aimer, et si nous avons succombé, c'est par faiblesse et dans la crainte de vous affliger.

Le pardon fut accordé au milieu de larmes abondantes de part et d'autre.

Adèle demanda à voir ensuite la petite Julie. On la lui amena aussitôt. La pauvre abandonnée s'approcha d'elle en baissant la tête; elle semblait déjà accablée sous le poids de la honte. La jeune femme comprit ce qui se passait dans l'âme de cette enfant; elle la prit dans ses bras et la pressa sur son cœur en l'appelant sa fille. Elle venait de l'adopter.

Après quelques jours de convalescence, les deux frères purent sortir de l'hôpital et reprendre avec leurs compagnes la route de Paris.

Ils louèrent un appartement dans un quartier opposé à celui qu'ils avaient habité autrefois; leur

pauvre mère, affaiblie par les chagrins, vint avec Emma demeurer encore avec eux.

Quelques mois après, Cécile mit au monde une petite fille; cette naissance donna une douce joie à toute la famille et ramena un rayon d'espérance dans ces cœurs attristés.

Les deux frères semblaient avoir vieilli de dix ans; ils avaient tant souffert moralement qu'ils étaient méconnaissables.

Ils avaient trouvé une position, bien inférieure, hélas! à la précédente; mais ils se remirent à l'œuvre avec courage, aidés et soutenus par leurs vaillantes femmes, et, au bout de quelques années de travail assidu et de bonne conduite, cette famille si éprouvée retrouva le calme et la paix du cœur, par l'amour et le dévouement.

Caroline et Joséphine sont restées à Londres et n'ont pas tardé à commettre plusieurs vols qu'elles ont payés de leur liberté.

Cette histoire diffère des autres, en ce sens qu'il n'y a eu ni mort ni obsession parmi les personnages qui y figurent.

Mais le fait s'est passé, cependant, d'une manière presque identique, puisqu'il y a eu obsession de la part de Caroline et Joséphine, mauvais génies incarnés, qui se sont emparé de la volonté de Jacques et de Louis, en subjuguant leur

libre arbitre; elles ont ainsi troublé le bonheur et la paix d'une famille bien unie.

La rédemption s'est faite aussi dans les mêmes conditions, c'est-à-dire par le dévouement et le pardon de Cécile et d'Adèle, cependant si cruellement offensées.

Ce triste drame s'est en partie terminé sur la terre parce que les coupables ont accompli la réparation par leur bonne conduite et leur profond repentir. Ils ont ainsi expié la coupable faiblesse qui avait été la seule cause de leur chute; car ils étaient naturellement bons et honnêtes, mais n'avaient pas la force nécessaire pour résister aux tentations. Que seraient-ils devenus, en effet, si ces deux femmes, remplies de douceur et de dévouement, n'étaient venues à leur secours en réparant leurs fautes vis-à-vis de la société et les mettre dans la possibilité de les réparer pour eux-mêmes en redevenant bons et honnêtes comme autrefois ?

Quant à Joséphine et à Caroline, elles avaient trop de passions violentes pour être susceptibles d'un changement aussi prompt dans la voie du bien. Elles quitteront la terre sans avoir inspiré aucune sympathie, sans laisser une âme pour prier pour elles. Elles seront donc pendant longtemps livrées à leurs remords et à l'isolement.

Peut-être resteront-elles dans cet état jusqu'à ce que les âmes de leurs victimes, Cécile et Adèle viennent les délivrer et leur dire : « Relevez-vous ; nous vous pardonnons. Repentez-vous et priez. »

DEUXIÈME PARTIE

ÉCOLE SPIRITE

CHAPITRE VI

LE TRAVAIL DES PARESSEUX [1]

Je vois des esprits d'un aspect très matériel; ils sont au milieu d'une plaine immense ou plutôt d'un désert de sable. Ils ont tous un instrument de travail, qui une pèle, qui une pioche, et, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, ils font des efforts inouis pour ouvrir une tranchée. Mais, à mesure qu'ils creusent, le sable redescend aussitôt et le vide est comblé. Alors, voyant l'inutilité de leur travail, ils se désespèrent, se découragent; ils abandonnent leur tâche et se couchent sur la terre pour se reposer. Mais le sable et le soleil sont si brûlants qu'il leur est impossible de prendre du repos; ils se relèvent avec dépit et recommencent leur travail sans plus de succès.

Cette catégorie d'esprits expie, en faisant un

[1] Communication au verre d'eau. — Je donne ces instructions dans toute leur simplicité. C'est une étude intéressante qu'il m'a paru utile de mettre sous les yeux de mes lecteurs.

travail pénible, une existence de paresse qui n'a rien produit, ni pour eux, ni pour la société.

Je vois venir un esprit bienveillant qui les encourage et leur fait espérer la fin prochaine de leurs épreuves.

Il leur fait signe de le suivre et ils se dirigent tous vers un groupe d'esprits qui se dévoueront à les instruire.

CHAPITRE VII

LES ESPRITS MAITRES D'ÉCOLE

Je vois une vaste enceinte ayant la forme d'un cirque et entourée d'estrades.

Au centre se trouve une plate-forme sur laquelle viennent prendre place les esprits qui donnent les instructions.

Ceux que j'ai vus travailler dans le désert, suivis d'une grande quantité d'autres malheureux, sont conduits par des guides et viennent prendre place sur l'estrade.

C'est la première fois qu'ils sont admis dans cette école.

Un des esprits professeurs paraît sur la plate-forme et prend la parole en ces termes :

« Mes amis, nous vous réunissons en ces lieux afin de vous éclairer sur votre position présente et vous donner un peu d'espoir pour l'avenir.

« Depuis que vous avez quitté la terre, vous êtes ici comme des exilés, abandonnés des esprits

et des mortels, parce que, pendant votre existence terrestre, vous n'avez rien fait pour vous attirer la sympathie qui est une si douce consolation au milieu de l'épreuve. Vous avez, par votre orgueil, votre égoïsme et votre paresse, fermé tout accès à l'amitié et au bonheur qu'elle procure.

« C'est là, mes amis, la cause de votre isolement et du trouble qui vous envahit. Il vous est même impossible de vous rendre compte de votre état, car les liens de la matière vous enveloppent si fortement que vous croyez encore habiter la terre; vous en éprouvez toutes les sensations et les besoins instinctifs, sans toutefois pouvoir les satisfaire, parce que vous êtes ici à l'état de punition.

« Vous souffrez par votre conscience; elle est à découvert ici, et vous reconnaissez le mauvais usage que vous avez fait de votre libre arbitre et de votre intelligence.

« Vous vous êtes préparé vous-mêmes cette punition; il ne vous est donc pas permis de faire entendre des blasphèmes et des murmures contre Dieu, comme vous le faites encore.

« Ces réunions ont pour but de vous initier à la vie spirituelle dans laquelle vous êtes entrés et d'ouvrir vos yeux à la lumière et à la vérité.

« Pendant ces instructions, vous aurez un mo-

ment de trêve à vos souffrances, afin de développer vos sens nouveaux; vous pourrez alors voir, entendre et comprendre tout ce que nous avons mission de vous enseigner.

« L'espérance est bannie de votre cœur à cause des ténèbres qui vous entourent. Mais ne croyez pas que vous êtes voués au mal pour l'éternité. Entrez donc avec confiance dans la voie nouvelle où nous allons vous engager.

« Je m'adresserai d'abord à ceux qui ont été sur la terre dirigés par leur orgueil.

« L'orgueil, mes amis, asservit l'âme et la dégrade; il met en évidence d'autres vices qui se développent sous son influence, ce qui fait de vous des êtres antipathiques à la famille et à la société.

« Vous serez bientôt à même de comprendre toute la gravité des fautes que vous avez commises; vous verrez les humiliations que vous avez fait endurer à vos subordonnés et l'écrasement moral que vous avez fait peser sur ceux que vous aviez mission de diriger dans la vie.

« Vous éprouverez de la honte en pensant aux procédés hautains et grossiers que vous avez employés envers les personnes bien inspirées qui voulaient vous montrer vos torts.

« Ce sentiment d'orgueil a été éveillé dans votre

âme, soit par la position élevée que vous occupiez dans le monde, soit par la fortune que vous étaliez pompeusement, vous appuyant sur les avantages qu'elle procure.

« Si toutes les vertus que vous accabliez de votre mépris avaient pu se rendre visibles à vos yeux, dans tout l'éclat de leur supériorité, vous vous seriez sentis pénétrés d'une grande confusion et d'un profond respect envers ceux que vous traitiez comme vos inférieurs, souvent même comme vos esclaves.

« L'infériorité dans les positions sociales rend les hommes généralement timides et humbles par l'écrasement qu'ils subissent.

« Mais les humiliations et les injustices ont le grand avantage de faire tourner le regard de l'esprit vers une justice supérieure à celle des hommes ; c'est ainsi que les humbles font leur entrée dans la voie divine.

« Telles sont, mes amis, les vérités que vous n'avez jamais comprises et la cause des souffrances morales dont vous rendez Dieu responsable; voilà l'usage que vous avez fait de votre fortune, de votre autorité et de votre intelligence; voilà, en un mot, où vous ont conduits votre orgueil et votre égoïsme.

« Réfléchissez et méditez sur ce que je viens

de vous dire, et vous comprendrez que vous avez fait fausse route. Mais, je vous le répète, ayez confiance en nous et bientôt vous éprouverez un grand apaisement dans vos souffrances. »

L'esprit s'adresse ensuite aux paresseux :

« Vous qui n'avez pas voulu vous résigner à la loi du travail et qui n'avez rien produit à cause de votre paresse et de votre insouciance, vous êtes forcés, maintenant, à un travail rigoureux. C'est votre conscience qui vous pousse à agir ainsi parce qu'elle possède l'étincelle divine qui réside dans toutes les âmes et qui brûle vos vices et vos passions. Vous êtes entourés des fluides lourds de l'animalité ; c'est ce qui vous retient dans l'atmosphère terrestre. Vous souffrez les douleurs matérielles comme si vous aviez encore votre corps; vous sentez la fatigue du travail, les ardeurs du soleil et le découragement de vos efforts inutiles.

« Il en sera ainsi jusqu'à ce que vous ayez compris que vous êtes les seuls auteurs de votre mal et que vous éprouviez le désir et la nécessité de faire un travail utile.

« Tous les hommes sont tributaires les uns des autres et chacun doit apporter sa pierre au grand édifice social; il faut que tous, pauvres et riches, travaillent et qu'ils laissent, en quittant la terre,

des travaux utiles ou de bonnes actions, capables de servir de ligne de conduite à ceux qui les suivent.

« C'est ainsi que l'on prépare son avenir spirituel; chacun trouve, après la mort, le résultat des actions accomplies pendant l'existence terrestre.

« La société humaine est divisée en deux camps : ceux qui travaillent et ceux qui ne font rien. Généralement, les riches qui ont une fortune transmise par héritage, se croient en dehors de la loi du travail et pensent s'acquitter suffisamment de leur devoir en dépensant leur argent pour se procurer tout le confort et le plaisir matériels.

« Certainement que les pauvres bénéficient de ces dépenses faites par les riches, mais, pour l'esprit, l'intention est tout.

« La mission, le devoir du riche est de chercher les éprouvés qui sont en si grand nombre, ceux qui sont accablés par les événements funestes de leur destinée, ceux que la vieillesse ou la maladie empêche de travailler, ceux dont le travail ne peut suffire aux charges de la famille; il doit tâcher par tous les moyens qui sont en son pouvoir de les aider et de les consoler.

« Combien sa visite et son offrande relèveraient le courage de l'homme frappé par la souffrance

et les épreuves ! Un bon mouvement de charité peut le sauver.

« Voilà ce que vous avez négligé de faire, vous qui aviez la fortune sur la terre ; vous êtes restés sourds à ce grand cri de l'humanité souffrante.

« Mais vous souffrirez à votre tour, dans une nouvelle existence, les douleurs que vous avez négligé de soulager; vous apprendrez, par l'expérience à les comprendre et à les adoucir plus tard. Rien ne tombe dans l'oubli, rien ne s'efface sur le brasier divin de la conscience; toutes les fautes, tous les vices de l'âme doivent se consumer dans un laps de temps indéterminé : c'est ainsi qu'on arrive à la perfection.

« Nous aussi, mes amis, nous avons passé par les sentiers épineux du mal, laissant une partie de notre libre arbitre aux entraînements des influences mauvaises; comme vous, nous avons négligé d'écouter la voix de notre conscience qui nous criait bien haut que nous faisions fausse route; nous aussi, nous avons donné pleine satisfaction à nos passions, et comme vous aussi, nous avons été, après la mort, en proie au remords et à la désespérance.

« C'est pour cela que nous comprenons vos souffrances et que nous venons à votre secours

ger leur pain pétri de terre et boire l'eau boueuse qui coule à leurs pieds; que ceux qui ont adoré leur corps et qui ont consacré tout leur temps à le parer retournent près de lui et assistent à sa décomposition, et que les matérialistes tombent encore dans le gouffre béant qu'ils appellent le néant. »

Et tous reprirent ainsi le chemin de l'épreuve, mais avec résignation. Ils espèrent à la réunion prochaine comme on espère au calme et au repos lorsqu'on est consumé par le feu du remords.

CHAPITRE VIII

EXERCICES DE LA PENSÉE. — LES CRÉATIONS FLUIDIQUES

Je vois la salle de réunion. Les esprits viennent y prendre place et un nouveau professeur spirituel monte à la tribune. Il parle ainsi :

« Aujourd'hui, mes amis, nous désirons vous initier à une étude bien importante qui vous fera comprendre ce que l'on peut faire avec la volonté et combien il est nécessaire de la diriger toujours avec sagesse.

« Mais il est utile, avant de commencer cette étude, de vous dire de quelle essence les créations fluidiques sont composées ; elles vous paraîtront étonnantes, malgré l'usage que vous en faites inconsciemment pour l'accomplissement du mal. Ces choses vous étaient cachées par votre enveloppe charnelle qui, en tombant à la mort, a mis à vif des souffrances qui vous étaient inconnues. C'est ce qui vous prouve que vous êtes immortels et que vous possédez à l'état d'esprit la vie réelle

où toutes vos sensations peuvent se manifester d'une manière plus précise.

« A la mort, celui qui a fait le bien se sent immédiatement entraîné dans les sphères supérieures en rapport au degré d'avancement qu'il a atteint. Sa conscience est libre de tout lien coupable; il se trouve ainsi dans le rayon divin des degrés élevés et une attraction naturelle l'attire vers les esprits de son ordre.

« Cette attraction se produit au moyen de l'essence de la nature fluidique au milieu de laquelle ils vivent et dont ils sont imprégnés; elle est alimentée par les sources de leurs pensées et de leurs actions. Plus les pensées et les actions sont pures, plus aussi le dégagement fluidique qu'elles opèrent est léger, transparent et lumineux.

« Toutes les pensées d'un être se photographient sur ces fluides purs comme des peintures de la plus exquise délicatesse et sont immortelles.

« Je viens de vous dire que les mortels créent ainsi à leur insu, avec l'essence qui se dégage de leurs pensées, des peintures fluidiques belles ou hideuses, suivant ce qu'ils méditent. Elles leur sont invisibles, mais elles sont enfermées dans leurs consciences et les torturent déjà sur la terre, s'ils ont accompli le mal. S'ils restent endurcis, elles s'accumulent comme la fumée épaisse d'un

feu qui couve, et lorsque l'esprit entre dans le monde immortel tous les tableaux qui ont été photographiés sur ses pensées et ses actions se montrent à sa vue, l'entourent, le pressent; ils se trouvent ainsi enfermés dans la prison de ses remords; il ne voit rien que ses fautes et l'image des êtres qu'il a fait souffrir. C'est le supplice le plus cruel que puisse subir un esprit.

« Comme je vous l'ai dit, mes amis, votre nature spirituelle est grossière à cause des fluides matériels dont elle est revêtue, ce qui fait que vous ressentez toutes les impressions des mortels. Les créations fluidiques que nous vous ferons produire ici pour votre instruction seront donc toutes matérielles : votre volonté ne peut former que des choses ayant trait à vos instincts. Vous pourrez ainsi mettre à jour les tendances de vos esprits et nous pourrons, par ce moyen, contrôler les progrès de votre avancement spirituel.

« Comme vous devez progresser ensemble, vous jugerez de l'influence, bonne ou mauvaise, que vous pourrez exercer les uns sur les autres. Il faut donc qu'il s'établisse entre vous une sorte de confraternité qui vous permettra d'agir avec plus de force de volonté à votre transformation spirituelle. Vos pensées, étant libres, pourront se traduire facilement par la peinture fluidique; le

mensonge et l'hypocrisie ne seront plus possibles comme lorsque vous aviez votre corps, ce masque trompeur qui cachait si bien vos mauvaises pensées et vos mauvais désirs.

« Nous commencerons maintenant nos instructions pratiques en vous accordant, par l'effet de notre volonté, la liberté de voir et de comprendre les différents courants fluidiques qui vont s'échanger entre nous.

« Préparez-vous donc, par une attention soutenue, à ce grand travail, car malgré l'abaissement dans lequel vous vous trouvez à cause de vos fautes, vous êtes des êtres intelligents; si vous avez suivi la mauvaise voie, c'est parce que vous avez fait servir cette intelligence à la satisfaction de vos passions. Tournez-la maintenant du côté de la lumière et vous comprendrez nos instructions, car c'est une arme à deux tranchants que nous allons vous confier; elle peut servir également à attaquer et à se défendre. Il en est de même de toutes les sciences et de tous les progrès. Vous pourrez vous faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal, parce que les courants divers établis par la pensée s'alimentent par des fluides qui vous sont inconnus, mais qui correspondent toujours à vos instincts et aux influences qui vous ont dominés pendant votre vie.

« Ecoutez donc et voyez: les rayons fluidiques que nous allons diriger sur vous sont des fluides divins; ils ne pénètreront pas en vous, parce que vous n'êtes pas encore disposés à les recevoir, mais ils vous communiqueront pour un instant leurs effets salutaires. »

Je vis alors des rayons lumineux qui partaient du front des esprits supérieurs et qui se projetaient sur la tête de leurs élèves. Au même instant, ces êtres inférieurs parurent transformés; ils étaient rayonnants de foi et d'espoir, et ils levaient les yeux au ciel, comme si une ardente prière sortait de leur bouche.

Mais ces rayons se retirèrent bientôt, parce que ces malheureux ne pouvaient encore contribuer à les retenir. Aussitôt, une grande tristesse les envahit. L'effet produit avait été si prompt, mais si bienfaisant, que ce bonheur d'un instant avait redoublé leurs souffrances morales et leur avait permis de voir ainsi la profondeur de l'abîme où ils étaient plongés.

« Maintenant, dit le maître, vous allez tous éprouver le sentiment du bien et de la charité. »

Je vis de nouveaux rayons fluidiques qui partaient de la poitrine des esprits supérieurs et venaient se fixer sur la poitrine des élèves, et au même moment, par un seul mouvement sympa-

thique, ces pauvres esprits se pressèrent les mains avec effusion. Le bonheur et la paix parfaite, telle était l'expression momentanée de leurs sentiments. Mais l'action ne fut pas de longue durée, elle s'effaça aussi vite que la première.

Lorsqu'ils furent remis de leur émotion, une nouvelle action fluidique fut dirigée sur eux, mais ces fluides n'étaient pas de la même nature : de la ligne correspondante qui allait d'un groupe à l'autre, c'est-à-dire du maître aux élèves, se détachaient des étincelles qui circulaient sur les yeux, sur la bouche, sur les oreilles et sur les mains des esprits souffrants.

Alors, la vue spirituelle se développa en eux, l'ouïe s'ouvrit aux vérités éternelles et de leurs bouches sortirent des paroles prophétiques ; leurs mains manipulaient des fluides qui prenaient à leur gré les formes les plus variées.

Mais lorsque ces effets furent produits, toute cette science s'évanouit, leurs yeux et leurs oreilles se fermèrent, leur bouche resta muette et leurs mains inertes. Revenus à leur état naturel, ils ressentirent plus profondément encore le feu des remords qui les consumaient; ils étaient désespérés.

L'esprit supérieur les rassura.

« Vous venez, leur dit-il, d'entrevoir pendant

quelques instants les clartés divines; vous avez éprouvé combien il est doux de suivre la voie du bien. Vous pouvez comparer maintenant ce que vous êtes et ce que vous pouvez devenir par la volonté et le travail.

« Que ces instructions pratiques se gravent profondément dans vos cœurs et qu'elles soient pour vous un stimulant vers le but que vous désirez atteindre. Vous devez travailler à votre délivrance; nous vous soutiendrons toujours si vous faites preuve de bonne volonté. »

Les esprits se retirèrent livrés à leurs remords et allèrent reprendre leur attraction.

CHAPITRE IX

CRÉATIONS FLUIDIQUES

Je vois de nouveau tous les esprits réunis, mais dans un nouvel endroit. C'est un grand espace vide et dont le sol est si éthéré que les malheureux esprits n'osent y appuyer leurs pieds, car leur état matériel ne leur permet pas de planer; il leur faut un sol fluidique qui ait l'apparence et la densité du sol terrestre.

Un esprit élevé prend la parole :

« Mes amis, aujourd'hui nous vous avons amenés sur un sol qui n'appartient pas à votre nature et sur lequel vous ne pouvez vous maintenir que par les efforts de votre volonté. Nous avons agi ainsi, afin de vous laisser l'initiative de créer un sol dont vous paraissez avoir si grand besoin.

« Dans notre dernière réunion, nous avons dirigé sur vous des lignes fluidiques qui ont produit en vous des transformations spontanées dont vous avez été délicieusement impressionnés.

« Aujourd'hui, nous allons, pendant cette conférence, vous accorder votre libre arbitre comme lorsque vous habitiez la terre; nous effacerons pour un instant le remords qui obstrue votre conscience et nous vous faciliterons les moyens de créer librement tout ce que vous désirez.

« Recueillez-vous, et que votre volonté soit dirigée avec énergie sur l'objet de vos désirs. »

Je vis alors, pendant que ces esprits étaient profondément recueillis, une émission de fluides qui s'opérait autour d'eux; ils se dégageaient de tout leur être et formaient comme un nuage de différentes nuances qui s'abaissait et s'accumulait sous leurs pieds avec des mouvements d'ondulation. Puis, ce fluide se durcit, s'unifia et resta fixe comme un sol matériel.

Ces esprits furent agréablement surpris de voir qu'ils pouvaient marcher comme sur la terre.

La production de ce phénomène venait de ce que leur volonté avait été tout entière concentrée sur le même point qui répondait au même besoin.

Le professeur reprit :

« Maintenant que notre désir est accompli par l'accord de votre pensée, recueillez-vous de nouveau pour former, par vos désirs, de nouvelles créations. »

Lorsque les esprits furent recueillis, je remarquai le même dégagement fluidique, seulement il

s'opérait plus lentement et moins régulièrement que pendant le premier essai. Je vis, cependant, se former des lignes circulaires assez matérialisées pour servir de sièges; les esprits s'empressèrent d'y prendre place. Mais comme cette création était moins nécessaire pour leur bien-être que la première, ils firent moins d'efforts de volonté pour l'obtenir et son exécution fut plus lente.

Le maître continua :

« Vous avez, mes amis, formé collectivement ce qui était pour vous d'une utilité générale. Cherchez maintenant à créer, suivant vos désirs personnels. Pour cela, nous vous abandonnons à vos instincts. »

Les esprits parurent très satisfaits de cette permission. Il s'opéra alors une grande dépense de fluides qui formaient comme des nuages isolés. Chaque esprit avait le sien. Mais ces fluides restèrent longtemps avant de prendre une forme déterminée. Il y avait hésitation et trouble chez ces esprits inexpérimentés; leurs désirs étaient si intenses et si perplexes que les tableaux ne pouvaient se former sur ces masses fluidiques. Mais enfin, les désirs étant excités par la volonté, les peintures les plus disparates se formèrent et s'offrirent à mes yeux.

Je vis près du plus grand nombre des mon-

ceaux d'or, et comme ils éprouvaient toujours le besoin d'un point d'appui, ils formèrent des tables sur lesquelles ils étalèrent leurs richesses. Ceux d'entre eux qui étaient avares cherchaient, au contraire, à dérober leurs trésors à tous les yeux de crainte d'être volés. Cette crainte troublait les fluides et alors leur argent disparaissait et revenait suivant les variations de trouble que leur passion faisait subir à leur volonté.

Ceux qui étaient orgueilleux aimaient, au contraire, à faire parade de leur fortune et l'étalaient sans crainte pensant faire des envieux.

Plus loin, je voyais d'autres scènes: c'étaient des gourmets qui savouraient avec délice un fin repas que leur désir et leur volonté venait de créer. Ils réparaient ainsi le jeûne prolongé auquel ils étaient condamnés par leur conscience depuis leur entrée dans le monde des esprits, en punition de leur intempérance pendant leur vie matérielle.

D'autres étaient couchés sur des divans luxueux et attiraient par leurs désirs et leur volonté l'allégorie de l'amour.

Les paresseux s'étendaient sur des couches moelleuses et se reposaient d'un travail qu'ils n'avaient pas accompli.

D'autres, enfin, se livraient à des libations et à

des danses effrénées; le délire s'était emparé de leur esprit; puis, le sommeil vint mettre fin à l'orgie.

En un mot, tous les vices et toutes les passions de ces malheureux s'éveillaient.

Les esprits supérieurs ne voulurent pas prolonger cette épreuve et, par leur volonté, ils les rendirent à leur état naturel. Les monceaux d'or que l'avare entassait fiévreusement s'évanouirent; les gourmets se trouvèrent devant une table vide; l'allégorie de l'amour prit son vol; les paresseux quittèrent leurs couches moelleuses pour aller reprendre leurs travaux; les ivrognes s'éveillèrent avec une soif ardente. Ces malheureux souffraient horriblement, parce que les feux de leurs passions s'étaient ravivés sous les efforts de cette expérience.

CHAPITRE X

CRÉATIONS FLUIDIQUES[1]

Tous les esprits se retrouvent réunis dans la salle de conférences. Un professeur prend la parole en ces termes :

« Mes amis, vous avez été vivement attristés dans nos dernières expériences, en voyant disparaître tout ce que vos désirs avaient créé. Cela prouve que vous êtes encore sous l'empire des passions.

« Le premier signe de votre délivrance sera la prière ; lorsque vous pourrez prier de vous-mêmes vous serez sauvés.

« Nous allons maintenant procéder à une nouvelle expérience de peintures fluidiques par lesquelles, tout en vous efforçant de modifier vos désirs, vous formerez des projets pour votre prochaine incarnation. »

Je vis alors se former des scènes moins mou-

[1] Suite.

vementées que les dernières, mais en rapport avec cet instinct inné chez l'homme pour son bien-être matériel, ses goûts et ses penchants.

Une plaine immense apparut à mes yeux. Elle se couvrit bientôt d'habitations variées, les unes étaient splendides, entourées de parcs animés par la chasse; un nombreux personnel servait avec crainte un maître orgueilleux et hautain. Il y avait d'autres habitations plus modestes, entourées d'un jardin où de jeunes enfants prenaient leurs ébats.

Les esprits qui aimaient les voyages formaient des chemins de fer, des vaisseaux, des véhicules de toutes sortes, utiles à cet effet.

Il y avait aussi des assemblées dans de vastes salles où des orateurs péroraient au milieu d'un auditoire d'ignorants et de naïfs.

Chacun montrait ainsi par ces peintures ce qu'il désirait être dans l'avenir.

L'esprit supérieur reprit la parole :

« Cette expérience offre une grande modification dans vos désirs, et vos projets d'avenir, quoiqu'ayant tous trait à votre bien-être matériel, sont moins imprégnés de l'influence de vos passions. Mais il est à remarquer qu'aucun de vous n'a formulé des pensées de désintéressement ayant pour but un projet d'un intérêt général. Cela signi-

tie que les sentiments du cœur ne sont pas encore éveillés en vous. Vous vous préparez ainsi une existence où dominera l'égoïsme.

« C'est à vous de modifier les goûts trop personnels qui ne servent qu'à développer vos passions et vous détournent, par conséquent, de la loi du devoir, de la solidarité et du dévouement. »

CHAPITRE XI

LA PRIÈRE ET LA DÉLIVRANCE

Je vois la même assemblée. Les esprits souffrants paraissent moins troublés.

Un professeur prend la parole :

« Nous voyons avec plaisir, mes amis, que vous avez beaucoup réfléchi depuis notre dernière instruction. Vous avez compris combien vos fautes vous ont retenus longtemps dans l'isolement et le remords; votre cœur a désiré entrer dans la voie de la prière que nous vous avons annoncée comme le précurseur de votre délivrance.

« Adressons donc ensemble une prière à notre Père commun. Cette prière disposera votre esprit à recevoir de nouvelles révélations; vous y prendrez part à cause de l'action fluidique que nous opérons sur vous.

« Mon Dieu, dit le maître d'une voix forte et pénétrante, tu vois ici des esprits rebelles qui n'ont

pas encore éprouvé le besoin de te connaître et de t'aimer. Ils n'ont pas connu d'autre bonheur que celui des joies du monde et des plaisirs charnels, et ils n'ont désiré, dans l'avenir, que d'acquérir des richesses et des honneurs, afin de donner un libre cours à leurs passions.

« Nous avons pitié de leurs souffrances et nous voulons les amener à toi. Oh! Dieu juste et bon! notre plus grande ambition est de faire connaître le bonheur qu'on éprouve à t'aimer et à suivre tes lois.

« Mais notre bonne volonté ne suffit pas toujours; il faut aussi que l'âme égarée seconde nos efforts, qu'elle se repente et désire te connaître et t'aimer.

« Il est donné en ce moment à ces frères égarés de ressentir les bons effets de la prière, mais dans un instant tout le bonheur qu'ils ont éprouvé se sera évanoui, si un regard divin ne pénètre leurs cœurs. »

Je vis alors ces malheureux esprits prendre une attitude suppliante pour demander de prolonger encore de quelques instants le bien-être qu'ils éprouvaient. Leur expression dénotait un véritable repentir.

L'esprit leur dit :

« Soyez pleins de confiance, mes amis, vous

venez d'être touchés par l'étincelle divine. Vous allez donc enfin sentir l'espérance dans vos cœurs et reconquérir votre liberté. Vos remords disparaîtront pour faire place au repentir et aux bonnes résolutions. Maintenant, essayez de prier sans notre concours; toutes nos pensées se portent vers vous pour seconder vos efforts. »

Voici la prière collective que les esprits souffrants formulèrent; elle parut en lettres fluidiques au-dessus de leurs têtes :

« Mon Dieu, nous sommes bien indignes d'attirer la sympathie de nos maîtres; ils désirent notre bien et nous ne voulons pas être plus longtemps rebelles à leurs enseignements, ce qui prolongerait notre terrible expiation. Mais en ce moment nous voyons à nu notre misère; nous sommes remplis de repentir et de honte; notre désir le plus ardent est de travailler sérieusement à notre transformation.

« Mon Dieu! que cette prière, qui part du cœur, ne reste pas stérile et qu'elle monte jusqu'à toi par l'intermédiaire de nos guides qui la rendront plus pure et plus ardente! Qu'un rayon d'espoir vienne en échange adoucir nos cœurs meurtris par la souffrance et le remords.

« Nous demandons pardon à ceux que nous avons entraînés dans la mauvaise voie, comme

nous pardonnons à notre tour à ceux qui nous ont conduits à l'oubli de nos devoirs.

« Mais nous sommes si faibles et si indignes, que nous craignons de ne pouvoir nous soutenir dans cette voie nouvelle et de retomber dans l'abîme de nos passions. C'est par les bons effets de la prière que nous avons vu s'écarter les ténèbres qui pesaient sur nous; nous allons reprendre notre libre arbitre; nous ne pouvons donc mieux employer les premiers moments de notre liberté qu'en les consacrant à la prière, parce qu'elle nous fortifie et nous met en rapport avec nos guides bien-aimés.

« Nous sommes des êtres égarés, nous ne voyons rien devant nous, l'avenir nous est caché; notre passé seul se présente obstinément à notre mémoire; ce sont nos fautes qui le font revivre. Abandonnés de tous à cause de notre égoïsme, aucune prière ne s'est élevée de la terre pour notre délivrance et nous serions restés indéfiniment voués au mal, si des esprits bienveillants n'étaient venus à notre secours. Aussi nous sentons naître dans nos cœurs un sentiment nouveau : celui de la reconnaissance. »

Et s'adressant au médium :

« Et vous qui servez d'intermédiaire aux esprits, vous qui voyez dans les deux mondes et

qui avez été témoin de nos souffrances, soyez l'interprète de nos sentiments de repentir. Puisse notre exemple faire rentrer dans la bonne voie, ceux qui marchent au milieu des ténèbres de leurs passions ! »

Après cette prière, le professeur les félicite sur la sincérité de leurs sentiments et leur dit :

« Vous venez, mes amis, d'essayer la force de votre volonté sur vos pensées intimes. Vous voilà maintenant tournés vers le bien ; la prière a dissipé les ténèbres de vos âmes, mais défiez-vous de votre propre force. Comme vous venez de le dire, vous êtes bien faibles encore ; néanmoins, ne vous découragez pas, nous continuerons à vous protéger ; nous relèverons votre courage et nous réchaufferons vos cœurs, lorsque la négligence viendra ralentir vos bonnes résolutions.

Nous savons que les angoisses que vous venez d'endurer seront une garantie pour vous soutenir dans le chemin du devoir ; mais le devoir, mes amis, impose des sacrifices qui demandent beaucoup de courage pour les accepter avec résignation. Cependant, ce n'est qu'à ce prix que vous arriverez à vous affranchir des atteintes du mal ; alors vous deviendrez forts et maîtres de votre volonté.

« Lorsque vous aurez atteint ce degré, vous

éprouverez, à votre tour, le désir d'aller à la recherche des esprits abandonnés pour les instruire et les conduire dans le chemin de la lumière; vous comprendrez leurs souffrances et leur aveuglement.

« C'est ainsi que se forme cette immense chaîne de la solidarité des âmes pour opérer plus vite et plus sûrement leur ascension spirituelle.

« Si des sentiments d'orgueil venaient alors vous assiéger, souvenez-vous de ce que vous étiez, lorsque vous êtes venus pour la première fois dans cette enceinte bénie où la lumière divine s'est montrée à vous; souvenez-vous du degré d'abaissement où vous étiez plongés. Cela vous rendra aussitôt indulgents envers vos protégés et ardents pour contribuer à leur prompte délivrance.

« Songez aussi à nous qui vous aimons. Notre tâche est achevée auprès de vous. Vous allez continuer vos études au milieu d'un autre groupe d'esprits; ils vous donneront de nouvelles instructions, ils dirigeront avec prudence vos premiers pas dans la voie du bien.

« Ne vous pressez pas de reprendre une nouvelle incarnation sur la terre; appliquez-vous à fortifier votre volonté pour lutter contre vos passions; vous pourrez alors remplir une vie de pro-

grès pour vous, et d'utilité pour la famille et la société.

« Adieu! Suivez-nous près de vos nouveaux maîtres; nous vous bénissons et vous entourons de notre fluide le plus sympathique. Nous retournons à la recherche de nouvelles souffrances à soulager. »

Tout disparaît.

Il est à remarquer avec quelle intelligence attentive ces esprits bienveillants ont agi sur ces malheureux, d'abord en les instruisant sur leur nouvel état après la mort, chose qu'ils ne pouvaient comprendre à cause du trouble où ils se trouvaient; ensuite par des émissions de fluide spirituel qui leur ont fait éprouver momentanément des sensations de bonheur que ces pauvres esprits ignoraient.

Lorsqu'ils se retrouvèrent de nouveau livrés à leur triste sort, ils ressentirent doublement leur misère et leur état d'abaissement; ils comprirent alors qu'il y avait d'autres bonheurs plus grands que ceux qu'ils avaient recherchés sur la terre. Par l'effet de la prière, enfin, ils furent délivrés et reçurent les bienfaits de l'espérance. De degré en degré, dans les écoles spirituelles, ils parviendront à la perfection.

Il ressort de cet enseignement le danger qu'il y

a pour les médiums d'appeler à eux des esprits de cet ordre et de prêter leurs corps aux expériences de l'incarnation momentanée. Pendant que les esprits sont dans le trouble du remords, ces malheureux se livrent à toutes sortes de convulsions que leur triste état provoque. Ils trouvent auprès des médiums, il est vrai, un adoucissement momentané à leurs souffrances, comme pendant l'instruction de leurs guides, mais lorsque ce moment est passé, sachant qu'ils vont reprendre leurs souffrances et retrouver leurs douleurs, ils résistent et ne veulent pas quitter le corps du médium; ils le hantent et lui donnent des crises affreuses qui épouvantent et détournent les spectateurs ignorants de ces phénomènes, qui se figurent avoir à faire à des convulsionnaires. Les organes du médium finissent par se fatiguer au contact de ces fluides malsains et nous avons eu à constater sur ces médiums charitables de graves accidents d'obsession.

Il est donc plus prudent de recommander aux guides des groupes ces esprits troublés par le remords, car ils ont plus de facilité pour activer leur délivrance. Lorsqu'ils auront franchi cette première période d'enseignement spirituel, vous pourrez sans crainte les évoquer et les instruire.

TROISIÈME PARTIE

CONFÉRENCE

CONFÉRENCE

Je me trouve dans un lieu très élevé ; il y a un point qui relie deux montagnes séparées par un abîme très profond. Je le traverse en esprit et je suis conduite par mes guides dans un endroit d'où la vue embrasse une immense étendue. Il se trouve là un grand nombre d'esprits qui ont pour mission d'instruire les mortels et qui s'intéressent au progrès spirituel et matériel de la terre.

Cette allégorie, produite par des peintures fluidiques, montre aux médiums qu'ils doivent isoler leur esprit de la terre, lorsqu'ils veulent entrer en communication avec le monde spirituel et traverser l'abîme qui nous en sépare, c'est-à-dire nos passions et nos préoccupations matérielles; le pont est l'image de notre bonne volonté qui attire à nous les forces nécessaires pour surmonter les obstacles qui retiennent l'âme attachée au sol terrestre.

Un esprit parle; il s'adresse particulièrement aux spirites :

Le mot d'isolement vient d'être prononcé par le médium qui nous sert d'intermédiaire en ce moment. Je vais donc commencer mon entretien sur ce sujet encore si peu connu par ceux qui s'occupent de la science.

Mais vous, spirites et magnétiseurs, qui êtes initiés à la souplesse des fluides, vous connaissez aussi leur force et leur pénétration. Par le magnétisme, vous montrez leur puissance et vous les dirigez à votre gré. Mais ce à quoi vous devez vous appliquer, c'est de donner aux fluides que vous attirez à vous pour soulager, une direction sage et sensible en même temps.

Ne cherchez pas à frapper l'imagination des incrédules et de ceux qui mettent votre puissance au défi; méprisez les applaudissements de cette foule ignorante qui ne voit dans ces séances qu'un moyen de distraction à leur désœuvrement ou un vaste sujet à fournir à leur critique. Je vous engage vivement à laisser ces spectateurs de côté. Vous perdez un temps précieux en voulant donner des preuves à des hommes que leur manque d'intelligence et leur mauvaise foi empêchent de saisir l'importance et l'utilité de vos enseignements.

Appliquez-vous surtout à vous instruire mu-

tuellement par des expériences sérieuses; rendez-vous compte des observations et des études que vous pouvez faire dans vos réunions intimes, et vous verrez les progrès étonnants que vous obtiendrez.

D'abord, mettez tous vos soins à connaître la nature des fluides que vous avez en votre pouvoir; étudiez-en les propriétés. Vous n'ignorez pas que la création est imprégnée de toutes parts par les fluides atmosphérique, végétal, minéral, par le fluide vital et enfin par les fluides spirituels bons et mauvais.

Mais tous ces fluides, par l'action intense de la vie, se rencontrent, se mélangent et deviennent nuisibles, s'ils sont attirés vers un sol humide, marécageux ou au sein de la corruption; ils remontent ensuite, par l'attraction solaire, dans la sphère des nuages; là s'opèrent de nouvelles rencontres avec d'autres fluides qui déterminent des chocs, ce qui produit des empoisonnements.

Ce sont donc des cadavres d'infiniment petits qui retombent au milieu de l'air respirable et s'infiltrent ainsi dans le sang qu'ils corrompent. Mais le principe vital de ces infiniment petits ne périt pas; ils se transforment dans un autre milieu et leurs dépouilles contribuent activement à vos souffrances physiques.

Par le magnétisme, vous pouvez arrêter le progrès du mal, et par l'action des fluides que vous dégagez de votre organisme, avec l'intention de guérir, vous produisez à votre insu une action chimique spéciale. En effet, précisément par le mélange de ces deux fluides opposés, l'un empoisonné et l'autre sain, ces derniers, dans la transformation qu'ils subissent dans le corps du malade, font leur pâture de ces cadavres de molécules et deviennent l'antitode de cet ennemi.

Cela ne sera pas un mystère pour ceux qui connaissent l'histoire naturelle et qui peuvent constater la nature de tel insecte, de tel carnivore qui digère sans danger des animaux et des plantes qui seraient un poison pour d'autres. Par ce travail vous arriverez toujours à de bons résultats. Il faut donc, dans ce cas, que le magnétiseur qui traite ce genre de maladies réussisse à isoler tout autre fluide, c'est-à-dire qu'il ne donne que son fluide vital personnel qui sort de l'extrémité de ses doigts et de ses yeux sans prendre par le mouvement de ses bras qui doivent rester tendus sur le sujet, les fluides qui se trouvent dans la sphère qui l'entoure, parce que les fluides qui sortent de lui ont subi dans son corps des transformations que ceux qui l'entourent n'ont pas éprouvées.

Etudiez bien les maladies et les causes qui les ont fait naître; donnez au faible le fluide vital par de grandes passes; que tous ses pores le boivent à grands traits; c'est la vie et la santé.

J'ajouterai que les magnétisations faites en pleine campagne, au milieu des plantes et de la verdure, seraient bien plus salutaires que dans une chambre fermée.

Lorsqu'il s'agit de donner des soins à une personne atteinte de douleurs ou de paralysie, donnez encore à grands courants du fluide atmosphérique, mais par votre volonté il faut en distraire le fluide électrique. C'est celui-là qu'il faut donner à votre malade; il constitue le réveilleur de vie.

Je ne puis citer ici toutes les maladies qui affligent l'humanité pour vous désigner les fluides que vous devez employer à leur soulagement; un magnétiseur intelligent saura bien les classer par familles, comprendre leurs effets et leurs causes, et approprier à chacune d'elles le fluide qui lui convient.

Mais si le corps humain est sujet à tant de souffrances que chacun doit chercher à guérir, il est encore d'autres maladies plus terribles qui ont toujours dérouté les savants; je veux parler des maladies de l'esprit, de la folie en un mot, qui

couvre de son nom toutes sortes d'obsessions et de subjugations plus ou moins graves.

L'âme aussi peut subir l'atteinte des mauvais fluides qui sont ceux-là d'une nature spirituelle ; ils pénètrent le corps sans l'atteindre et viennent s'emparer de l'esprit et de ses facultés.

Nous avons donné dans la première partie de cet ouvrage des exemples assez frappants, je crois, pour ne pas nous étendre encore sur ce sujet. Eh bien! pour guérir les malheureux atteints de ce mal, il faut isoler tous les fluides matériels qui sont autour de vous et autour du malade; vous recueillir et prier; puis, imposer les mains sur la tête et la poitrine de l'obsédé. Fermez même vos yeux pendant cette opération, pour que vous n'éprouviez aucune distraction du dehors. Dans cette circonstance, vous n'êtes pas seul avec votre malade; il y a la cause du mal qui est invisible à vos yeux et qui va se révéler par le malade lui-même que vous mettrez, sans vous en douter, dans un état somnambulique. Adressez-lui alors des questions nettement posées sur la nature de son mal ; il vous répondra que c'est un esprit qui le tourmente; il vous le dépeindra et vous dira pour quelle raison il est venu s'emparer de ses organes, si c'est par vengeance ou si c'est parce qu'il éprouve du soulagement à habiter son corps.

Lorsque vous saurez ce que vous avez à faire, ne vous adressez plus au malade, mais questionnez l'esprit qui vous répondra parfaitement par la bouche de sa victime. Raisonnez-le, priez pour lui et surtout appelez de bons esprits à votre secours pour lui aider à sortir de cet organisme qui n'est pas le sien.

Lorsque vous aurez opéré pendant quelques jours dans ce sens, votre malade sera délivré.

Je mets au nombre des maladies qui doivent être traitées spécialement par le magnétisme spirituel, l'épilepsie et toutes les maladies mentales.

Lorsque les hommes auront atteint ce degré d'initiation de l'isolement des fluides, ils pourront opérer des prodiges de bienfaits. Mais pour arriver à ce résultat, il faut que celui qui se dévoue à cette grande œuvre travaille d'abord à sa propre transformation. S'il veut être assez fort pour agir sur les autres, il faut qu'il se rende maître de sa volonté et de son libre arbitre en isolant tous les fluides mauvais que lui attirent ses passions.

L'homme ne peut jamais être libre, s'il entretient encore un vice. Qu'il se méfie, car les passions veulent toujours être satisfaites par les sens et s'il ne peut se dégager des fluides mauvais qui sont en lui, il ne parviendra pas facilement à les dégager chez les autres.

L'homme de bien doit aussi s'isoler des bruits

du monde, de ces conversations oiseuses sans attrait pour lui, tout en restant un homme sociable et sans pour cela négliger les devoirs que la famille et la société lui imposent. Il doit cultiver son esprit et donner un libre cours à ses aspirations élevées, il obéit ainsi à la voix de sa conscience et forme autour de lui un rayonnement qui repousse tout mélange de fluides inférieurs. C'est par le rayonnement de cette sphère, invisible mais sensible au sens, qu'il s'attire le respect, la confiance et la sympathie de ceux qui l'approchent.

Cette manière d'agir est bien préférable à celle de ces hommes qui s'enferment dans les cloîtres pour se mettre, selon eux, à l'abri des tentations; nous pensons qu'ils cherchent plutôt à se mettre à l'abri des épreuves de la vie. Ils élèvent ainsi une muraille entre eux et la famille et brisent les liens du devoir, du dévouement et de la solidarité.

Ils disent, il est vrai, qu'au sein de la retraite ils se donnent tout à Dieu et qu'ils prient pour les pécheurs. Mais qu'ils sachent bien que la prière s'exerce d'une manière plus efficace au milieu des orages de la vie, par des actes de dévouement et de sacrifice, par la résignation dans la souffrance, par de bons conseils et de bons exemples donnés à ceux qui les entourent. Ce sont là

des prières plus ferventes et plus méritoires que celles qui sont faites de commande ou par routine.

S'isoler avec des barrières matérielles est un signe d'égoïsme et de faiblesse; c'est se retirer de la lutte avant le combat; c'est aussi priver la famille et la société des ouvriers du devoir.

L'homme qui a conscience de sa dignité sait qu'il doit accomplir sur la terre une mission de paix, de dévouement et d'amour; il sent qu'il doit rester au milieu de la lutte pour exercer l'apaisement des passions. Partout il trouve du bien à faire, n'importe dans quelle position sociale où il se trouve; il a toujours autour de lui des larmes à sécher, des coupables à relever, des ignorants à instruire, des malades à soulager; en agissant ainsi, son influence devient irrésistible; on a confiance en lui et on croit les vérités qu'il a mission d'annoncer.

Les épreuves de la vie ne le découragent pas; les souffrances physiques lui sont moins douloureuses, parce que son esprit domine son organisme; il le maintient dans la tempérance afin de détruire ses exigences. C'est ainsi que l'on parvient à opérer cet isolement des fluides qui est le secret du sage.

A vous, spirites et magnétiseurs, de travailler

avec ardeur en vue du développement des doctrines que vous enseignez. Nous travaillerons avec vous et, si vous avez confiance en nous, vous comprendrez bientôt le plan admirable des événements qui vont surgir.

Vous voyez le pas immense que la science a déjà fait par l'isolement des fluides, l'électricité, par exemple, qui transporte vos pensées d'un bout du monde à l'autre, sert aussi à l'industrie comme un puissant moteur.

Vous aurez bientôt des choses plus étonnantes et tout aussi naturelles. Il viendra un temps où l'homme pourra, au besoin, trouver une alimentation saine, d'abord, à l'usage des enfants en bas âge et des malades, par la combinaison de différents fluides qui contiennent des propriétés nutritives.

Dans l'espace, une grande quantité d'esprits habitant des sphères moins matérielles que la vôtre, se nourrissent de cette manière et s'occupent activement à matérialiser davantage ces fluides, afin de rendre ce procédé possible sur la terre. Ces esprits soutiennent ainsi les malades dont l'état de faiblesse ne leur permet pas de prendre une nourriture lourde et grossière [1].

[1] J'ai été nourrie de cette manière pendant plusieurs jours de maladie après la mort de ma fille. Mon état de

Mais en attendant que cette nourriture soit celle de tous les hommes, on commencera par rendre plus légère celle que vous consommez en la livrant à des préparations chimiques qui la dégageront de ses principes les plus lourds et les plus grossiers ; de cette manière, on la rendra insensiblement fluidique, sans rien ôter à ses propriétés, en lui laissant une certaine consistance et en y ajoutant différentes essences qui lui donneront un goût particulier et varié.

Cette nourriture, qui ne pourrait encore satisfaire les besoins de vos estomacs habitués à porter plus de matière qu'il ne leur en faut, est la nourriture de l'avenir.

La science commence à faire de grands progrès et les savants sont attirés dans cette voie des découvertes qui ont rapport aux fluides ; ils trouvent là des sources précieuses à exploiter. Mais leurs travaux rencontreraient moins de difficultés et seraient plus fructueux, s'ils s'abandonnaient avec plus de confiance à l'inspiration.

Il y a cependant des savants inspirés, mais

faiblesse me permettait de voir dans ce monde et dans l'autre ; je voyais cette chère enfant me préparer une nourriture avec des fluides blancs qu'elle manipulait avec beaucoup de facilité ; elle les approchait de ma bouche et je les absorbais sans effort.

timides, qui n'osent pas se montrer; ils gardent dans leurs cartons des conseils et des plans que nous leur avons suggérés; ils craignent de les mettre au jour; ces révélations leur paraissent impossibles. C'est l'orgueil de l'humilité qui les domine; ils craignent la critique et la moquerie.

Ceux-là se laisseront devancer par des hommes courageux qui recevront les mêmes inspirations.

Toutefois, les nouvelles générations qui vont maintenant se succéder sur la terre seront généralement bien préparées pour opérer cette grande révolution du progrès par la science. Ce sont en partie des esprits pleins de bonne volonté et de hardiesse qui, dans leur dernière incarnation, avaient déjà commencé des travaux importants et précieux pour l'avenir, travaux qu'ils n'ont pu achever faute de protection et d'argent; à cette époque les inventeurs étaient traités de fous et leurs travaux d'utopies.

Maintenant l'intelligence est sur le point de conquérir sa liberté.

Déjà la jeune génération montre qu'elle sera vaillante; elle a travaillé avec nous dans le monde spirituel. Ces esprits apportent gravés dans leur mémoire nos plans et nos expériences. Il est vrai qu'ils ne gardent aucun souvenir de ce travail préparatoire, mais lorsque le moment sera venu

de mettre ces plans à exécution, ils en auront l'intuition et nous aurons la facilité de les inspirer; ils suivront nos conseils et, d'ici à la fin de ce siècle, des merveilles scientifiques seront accomplies.

Mais, si la fin de ce siècle doit être féconde en découvertes scientifiques, elle le sera certainement aussi en événements douloureux; ce sont deux choses qui marchent toujours de pair.

D'ailleurs, rien ne prépare mieux les esprits aux transformations morales que les épreuves matérielles; les fléaux, les guerres et les catastrophes de toute nature ne manqueront pas.

La première partie de ce siècle sera employée aux réformes politiques et sociales.

A dater de cette époque, les guerres terribles cesseront, parce qu'elles auront provoqué dans les nations civilisées une grande indignation, et tous les hommes de bien chercheront à anéantir ce crime de l'humanité; les peuples se soulèveront et secoueront le joug autoritaire de leurs souverains; ils briseront alors les barrières qui les séparent et ils se tendront la main pour travailler d'un commun accord à la prospérité de tous. Le commerce et l'industrie n'offriront plus cette âpreté et cette mauvaise foi qui rendent ces grandes voies sociales si arides et si peu sûres;

il y aura du travail pour tous, et chaque ouvrier, suivant son mérite, aura sa part d'intérêt dans le travail qu'il produira.

L'instruction sera familière à toutes les classes de la société, et par ce moyen chaque homme pourra montrer ses capacités et les aptitudes qu'il possède. Ces capacités ne resteront plus improductives comme au temps où le riche seul avait le privilège de l'instruction.

Les droits commencent à devenir les mêmes pour tous. Chacun a donc intérêt à bien faire pour bien mériter et ce sera sur ces bases solides que viendront s'asseoir la justice et la raison humaines; le droit sera donné à l'innocent que la mauvaise foi et l'intrigue ont si souvent condamné. Les élus au pouvoir seront choisis parmi les sages et les hommes sans reproche; ils accompliront de grandes réformes et créeront des œuvres d'utilité publique où les vraies misères et les souffrances trouveront un asile.

Le respect s'établira tout naturellement dans la famille par une éducation saine et bien dirigée; il y aura moins de frivolité, moins de plaisirs mondains; les distractions trouveront de nouveaux attraits dans le progrès accompli. Mais il faut se garder de cette quiétude complète qui fait oublier tout danger et négliger la prudence.

Le calme vient généralement s'imposer après les périodes de révolution; pendant un certain temps chacun se recueille et se fait des convictions suivant l'expérience qu'il vient d'acquérir. C'est une période d'incubation qui s'opère lentement. Les armes sont tombées des mains, chacun cherche à vivre en paix, mais ceux qui n'ont pas l'énergie du bien peuvent tomber dans l'indifférence.

Il est facile de constater ces phases périodiques en jetant un regard dans le passé et en reconstruisant l'histoire des révolutions.

Mais de nouveau après le calme de cette grande tourmente que nous prévoyons, les anciennes idées religieuses s'éveilleront et se soulèveront contre la philosophie spirite qui, pendant l'époque des troubles aura fait beaucoup de prosélytes, car, pendant les grandes épreuves, rien ne captive l'esprit comme les choses qui paraissent surnaturelles.

Le spiritisme est ce grand moteur encore incompris qui porte la lumière dans toutes les questions sociales, politiques et religieuses; il rayonne partout; il soulage toutes les douleurs; il prouve l'immortalité et met en évidence la justice de Dieu par la loi de la réincarnation; mais il blesse aussi toutes les passions et irrite les hypocrites et les ambitieux.

Le progrès s'opère lentement sur la terre; l'esprit du mal profite toujours des moments de transformation pour faire surgir le trouble et la discorde; voici les épreuves que le spiritisme aura à supporter.

Cette doctrine prendra une telle extension après les événements que nous avons annoncés, que chacun voudra devenir l'intermédiaire des esprits; ce sera un enthousiasme, une fièvre, je dirai plus, une mode et les esprits de tout ordre, en face de tant de bonne volonté, trouveront la facilité de se matérialiser en prenant des fluides sur des médiums organisés pour produire ce genre de phénomène. Ils pourront, par conséquent, se rendre visibles; alors le doute ne sera plus possible; chacun voudra avoir l'assistance d'un esprit familier.

Les uns guériront les malades et délivreront les obsédés; d'autres recevront des instructions et des consolations.

Ce sera vraiment à faire croire que le règne de l'esprit est arrivé sur la terre.

Le spiritisme sera ainsi pratiqué avec foi pendant quelques années; toutes les autres doctrines tomberont dans l'oubli et aucune d'elles n'osera redresser la tête. Alors les ennemis les plus acharnés du spiritisme ne verront rien de mieux

pour charmer leurs loisirs que de venir se mêler aux groupes nombreux et chercher à leur tour à obtenir des faits médianimiques.

Ce sera l'arrivée du loup dans la bergerie. Eux aussi auront des esprits familiers, mais à leur dévotion; eux aussi auront des révélations, mais toutes tendront à remettre en lumière leurs chefs et leurs dogmes disparus. Chaque fanatique de toutes les sectes qui remplissent le monde, trouvera des esprits restés fanatiques à l'état immortel qui lui affirmeront que les anciennes doctrines étaient la vérité.

Ce sera toujours du spiritisme, puisqu'ils en produiront les effets; mais ils troubleront cette doctrine si pure, si libérale, qui s'assimile à toutes les intelligences, à toutes les lois de sagesse et de justice.

Ils sentiront renaître en eux ce sentiment de domination qu'ils ont exercé avec tant de succès; ils accompliront ce travail lentement, afin de ne pas troubler les adeptes qu'ils voudront réunir à eux.

La propagande dans ce temps-là sera très facile, car les causeries du monde auront changé de thème; les communications avec les esprits en feront en partie les frais; chacun se plaira à dire les manifestations qu'il aura reçues; les écrivains

de l'époque parleront aussi facilement des idées émises par les esprits qu'ils prennent aujourd'hui de peine pour s'en moquer.

Peu à peu la politique sera dirigée par les esprits de toutes les opinions plus ou moins sincères pour le bien de leur pays; il se formera des coteries où toutes les questions politiques et religieuses seront débattues.

Cette manière de pratiquer le spiritisme suscitera de nouvelles discordes entre les différentes sectes qui voudront toutes, par la voix de leurs médiums, imposer leurs manières de voir comme étant l'expression de la vérité.

Mais ces discordes ne seront pas de longue durée, parce qu'il s'opérera un phénomène qui plongera dans la consternation tous les sectateurs religieux et tous les intrigants politiques; ils seront tout à coup privés de communications. Les troubles occasionnés par leurs discussions violentes laisseront le champ libre à des esprits plus méchants que les premiers; les haines et les vengeances viendront mettre le comble à leurs divagations: ce sera la confusion des idées.

Mais il y aura toujours la légion des bons esprits qui n'auront pas cessé de travailler avec les hommes de bonne volonté au progrès spirituel et qui soutiendront l'étendard de la vérité.

Ceux qui, par faiblesse, se seront laissé entraîner par les hommes de mauvaise foi, viendront se joindre à eux; ils comprendront par l'expérience qu'ils auront acquise que le spiritisme n'a pas été envoyé sur la terre pour réveiller les erreurs qu'il a pour mission d'anéantir, ni pour donner des enseignements futiles et matériels, mais bien pour apaiser les discordes et réunir les âmes dans une même foi et dans une même vérité qui vient de Dieu.

C'est ainsi que le spiritisme s'imposera au monde en subissant des alternatives de vérité et d'erreur; mais il triomphera de tous ces obstacles, parce qu'il sait concilier la foi avec la raison, le travail avec la science et la paix avec la liberté.

Le progrès marche avec lenteur sur la terre, parce qu'il y a peu d'hommes de bonne volonté. Cependant, les persécutions n'existent plus comme autrefois, chacun a le droit de se faire entendre; les matérialistes et les libres-penseurs de toutes nuances ont conquis leur place au soleil de la liberté; ils peuvent parler, écrire et discuter; toutes les opinions se manifestent au dehors, tandis qu'autrefois si un homme voulait gagner sa vie et celle de sa famille, il devait aller dans les temples faire tous les simulacres d'une foi sincère à la croyance qu'on lui imposait.

Ne croyez pas, cependant, que les matérialistes soient en plus grand nombre maintenant qu'autrefois, non; mais on les connaît mieux; ils affirment leurs idées avec franchise; on peut voir ainsi les plaies de l'humanité et chercher le moyen d'y remédier.

La plupart des matérialistes ne demandent, pour devenir croyants, que l'exposé d'une doctrine en rapport avec la logique et la raison, car le plus grand nombre d'entre eux sont devenus incrédules, parce qu'on leur a enseigné des doctrines pleines d'erreurs et de contradictions qui donnent à Dieu toutes les imperfections du dernier des mortels.

C'est pour cela, mes amis, que vous devez travailler avec courage à redresser toutes ces erreurs. Faites autour de vous tout le bien qui sera en votre pouvoir, soit par la parole, soit par les écrits, mais surtout par l'exemple.

Le spiritisme est suffisamment répandu maintenant pour que chacun le connaisse au moins par ouï-dire; vous pouvez donc en parler ouvertement, mais c'est surtout auprès des affligés, des chargés d'épreuves que vous obtiendrez le plus de succès.

Ne perdez pas votre temps auprès de l'indifférent; il se trouve heureux comme il est; sa vie

s'écoule sans qu'il lui vienne à l'idée de se préoccuper de celle qui l'attend après la mort. Mais lorsque l'heure de l'épreuve sonnera pour lui, il se souviendra de ce que vous lui avez dit pendant qu'il était dans la joie; il sentira le besoin de savoir où la mort a conduit l'être aimé qu'elle a enlevé à son affection et il viendra vous demander humblement les consolations que procure la doctrine que vous professez.

Dites-lui alors que votre Dieu est plein de justice et de bonté; qu'il ne veut pas la perte de ses créatures; qu'à la mort chacun va habiter le lieu que sa conscience lui assigne et que c'est elle qui le juge suivant ses œuvres. Dites-lui qu'il n'y a point d'enfer éternel; que toutes les fautes sont pardonnées après l'expiation et la réparation, et que par les différentes incarnations qu'il accomplira sur la terre, il arrivera à vaincre ses passions et à développer ses vertus. Dites-lui aussi qu'il ne sera pas abandonné sur la terre et que ceux que la mort lui a ravis viendront à l'état d'esprit l'inspirer, l'encourager à suivre la voie du bien.

Montrez aussi à cette foule vicieuse et passionnée, avide des jouissances et des biens matériels, qu'à la mort ils ne rencontreront qu'abandon et désespoir.

Parlez à tous les égarés de la vie et dites-leur que l'ascension vers le bien est facile; qu'elle se fait sans effort, la main dans la main des esprits qui désirent les guider s'ils ont confiance en eux.

Responsabilités et destinées.

Il est utile aussi, mes amis, que vous exerciez votre jugement sur les choses si importantes des responsabilités. C'est un vaste sujet d'études que vous ne devez pas négliger dans les causeries familières ou les conférences que vous êtes appelés à donner.

Voici quelques indications où vous trouverez de grandes vérités à démontrer sur la cause des épreuves terribles que les esprits ont à subir dans l'erraticité, et les mortels pendant leurs incarnations.

Nous commencerons par exposer l'obligation qu'il y a pour les hommes d'accomplir rigoureusement toutes les phases de leur destinée.

Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler dans des instructions antérieures; nous avons dit à ce sujet que l'influence de la famille ou de l'entourage s'oppose quelquefois à l'accomplissement de certains événements, ce qui forme une barrière

sur la voie, qu'à l'état d'esprit, vous vous étiez proposé de suivre comme étant nécessaire pour accomplir une expiation. une réparation ou une mission spéciale.

Les parents, dans leur tendresse, veulent toujours élever leurs enfants matériellement, autant que possible, afin de leur épargner les épreuves de la vie et de la misère; ils ont à cœur de les voir gravir les degrés de l'échelle sociale, et pour cela ils les détournent souvent d'une autre voie qu'ils étaient poussés à suivre. Cela arrive surtout lorsqu'il s'agit pour vous d'entrer dans la voie du mariage, qui est une des plus importantes de la destinée.

Nous ne voulons pas dire pour cela qu'un enfant doit repousser les observations de ses parents lorsqu'il entre dans la vie. Nous ne parlons pas non plus des jeunes gens dévoyés, livrés à toutes les passions, qui abusent de tout et qui se plongent tête baissée dans le bourbier de tous les vices; ceux-là, comme nous le verrons plus loin, sont tout à fait en dehors des voies de la destinée et ils méritent, au contraire, toute la sollicitude des parents qui ont en cela le droit de les préserver par tous les moyens possibles des chutes qu'ils feraient inévitablement s'ils étaient livrés à leurs propres instincts; car jamais un esprit qui s'in-

carne ne demande à venir sur la terre comme un mauvais sujet; il y vient toujours avec de bonnes résolutions ; s'il ne les tient pas, il n'est plus dans la voie de sa destinée.

Celui qui, par son intempérance et son inconduite met un terme à son existence avant le temps, accomplit ainsi un suicide lent et sûr ; par ce fait, la destinée est interrompue mais non accomplie, car, certainement, un homme qui tombe par entraînement dans cet état d'avilissement n'a pas demandé à mourir ainsi, la question des responsabilités vient donc se placer là tout naturellement.

Cet esprit qui s'est laissé entraîner par ses passions trouve à la mort la punition qu'il méritait et lorsqu'il se réincarne de nouveau, il doit revenir dans les mêmes conditions de fortune ou de pauvreté où il se trouvait lorsqu'il a failli, afin de rencontrer les mêmes obstacles et d'éprouver les mêmes luttes qu'il avait inscrits dans sa destinée de l'existence interrompue par ses excès. S'il a acquis plus de force pendant son épreuve dans le monde des esprits, cela lui aidera à marcher plus facilement dans la bonne voie ; voilà tout le compte qui lui en sera tenu.

Il y a même parmi ces êtres qui se suicident lentement des hommes pleins d'intelligence et de

bons sentiments, mais la légèreté de leur caractère, l'amour des plaisirs et des satisfactions sensuelles les entraînent sans qu'ils songent même à lutter contre ces passions qui passent dans le monde pour de l'amabilité et de la courtoisie. Leurs qualités mal dirigées, mal équilibrées, leur attirent les flatteries et les encouragements des personnes qui agissent comme eux et ils continuent sans scrupule à satisfaire leurs goûts et leurs passions, tandis que leurs familles se trouvent privées de leur présence et de leur aide.

Mais il est rare que cette catégorie d'esprits retombent plusieurs fois dans les mêmes fautes, car ils ne sont pas profondément vicieux. Lorsqu'ils reviennent sur la terre, ils conservent plus facilement que les autres l'intuition de leurs fautes passées; cette pensée est persistante dans leur conscience et ils éprouvent instinctivement une crainte, une sorte de tristesse, lorsqu'ils se trouvent dans une assemblée joyeuse et légère; ils se sentent mal à l'aise et comparent ce milieu frivole avec les joies pures et douces qu'ils goûtent au sein de la famille.

Dans ces conditions, la conscience peut faire entendre sa voix qui est celle du devoir; c'est alors qu'elle dirige tous les êtres pendant leur vie, et avec un tel guide on est sûr d'accomplir sa des-

tinée, car il faut qu'elle s'accomplisse tôt ou tard, parce que c'est elle qui prend les charges de la conscience.

Quant aux suicides violents occasionnés par le jeu, la jalousie, les paris insensés, le duel, en un mot toutes les existences interrompues par l'abrutissement, par l'inconduite ou par une sotte vanité, les punitions en sont des plus graves, parce que ces morts sont préméditées. Ces êtres restent longtemps sous l'impression de la souffrance matérielle qu'ils ont subie en se donnant la mort.

Nous exceptons, comme en dehors de cette loi d'expiation, les malheureux qui se suicident sous l'influence d'une obsession, d'une subjugation et qui sont poussés par de mauvais esprits. Mais ces mauvais esprits sont punis de cet acte et restent dans le trouble jusqu'au moment où ils obtiennent le pardon de leurs victimes.

Mort des enfants.

Nous parlerons maintenant des existences interrompues avant que l'esprit ait pris possession de son libre arbitre et qu'il ait pu accomplir des œuvres méritoires.

Bien des murmures partent des cœurs mater-

nels comme une accusation contre la justice et la bonté de Dieu.

Lorsqu'un enfant adoré quitte la terre, la mère s'écrie dans sa douleur : « Quel mal cet ange a-t-il donc fait pour tant souffrir et pourquoi Dieu me l'a-t-il donné s'il voulait le retirer aussitôt à ma tendresse et à mon amour ! »

Généralement les enfants qui meurent en bas âge viennent terminer par la naissance et la mort la série de leurs existences terrestres pour s'élever ensuite dans un monde meilleur.

Dans d'autres cas, c'est un esprit qui se dévoue et s'incarne dans une famille indifférente aux choses immortelles et ne reste au milieu d'elle que le temps nécessaire pour se faire chérir par ses qualités précoces et ses caresses enfantines ; puis il meurt et la famille désolée tourne ses pensées vers la voie spirituelle et vers cette autre vie où elle a l'espoir de retrouver l'ange disparu qui va veiller sur elle à l'état d'esprit. La douleur que la mère éprouve la dispose souvent à recevoir les instructions et les consolations que le spiritisme prodigue à ceux qui pleurent. Alors cette mère désolée ressent tout à coup une joie ineffable, l'espérance remplit son âme et lui donne les mêmes sensations de bonheur que lorsqu'elle a ressenti les premiers tressaillements de son enfant dans

son sein. Il lui semble entendre une voix intérieure qui la rassure, la console et prononce le doux nom de mère; elle est si heureuse qu'elle n'ose prononcer une parole ni faire un mouvement dans la crainte de ne plus entendre, de ne plus sentir cette âme qui palpite dans la sienne.

Pendant ce moment de bonheur, toute une nouvelle révélation se fait jour dans son intelligence; elle comprend que la mort est une transformation, une délivrance par laquelle on recouvre la liberté.

La mission de l'esprit est alors terminée; il devient pour sa mère un protecteur et un guide dévoué.

Mais il y a encore d'autres causes aux morts prématurées, qui n'ont peut-être pas encore été mises à l'étude.

Ainsi, il y a des esprits qui demandent une mission importante à remplir; ils ont l'intelligence et la bonne volonté pour accomplir leur destinée, mais ils n'ont pas assez réglé et fortifié leurs facultés intellectuelles, comptant plutôt sur leur courage pour accomplir le programme de leur existence.

Lorsque ces esprits sont incarnés, on peut bientôt les placer dans la catégorie des enfants précoces, car dès leur plus tendre enfance, ils dé-

ploient des capacités et des aptitudes étonnantes qui font l'admiration de tous ceux qui les entourent; puis, tout à coup, ils sont frappés d'une mort soudaine après une courte maladie du cerveau. Et chacun dit : « Cet enfant ne devait pas vivre, il était trop intelligent. »

Cela est vrai dans une certaine mesure, car, avant de prendre un corps, il n'avait pas assez fortifié son périsprit dans les fluides matériels pour soutenir toutes les facultés dont il était enrichi. Alors les organes du cerveau étant trop faibles, ont pour ainsi dire fléchi sous cette pression.

A leur retour dans le monde spirituel, ces esprits comprennent l'imprudence qu'ils ont faite en venant sur la terre remplis d'enthousiasme et de bonne volonté pour le bien, mais avec trop peu d'expérience et de raison. Ils recherchent alors les conseils des esprits supérieurs et s'incarnent ensuite avec l'assurance d'avoir acquis les vertus solides qui les faciliteront à remplir leur mission.

Ces esprits sans expérience s'incarnent à la hâte, afin de prendre une part active à la lutte qui s'engage et, comme des soldats courageux qui se jettent au milieu de la mêlée avant de savoir s'ils ont les armes nécessaires pour combattre et se défendre.

C'est une des causes principales et ignorées de cette grande mortalité d'enfants précoces. Ils naissent délicats et maladifs et ne peuvent supporter la période du développement de leurs facultés intellectuelles jusqu'à l'époque de la maturité, ce qui fait que cette frêle enveloppe se brise souvent au moindre choc d'un malaise physique.

Mort accidentelle, peine du talion.

Portons nos vues maintenant sur un autre point très intéressant, qui touche encore à cette délicate question des responsabilités et qui concerne les morts accidentelles qui viennent si souvent jeter la consternation dans les familles ; on peut les interpréter de deux façons.

Si un homme en état d'ivresse tombe d'un échafaudage, il ne subit pas la peine du talion. C'est par sa propre imprudence et sous l'influence d'une passion dominante qu'il s'est donné la mort. Il se trouve donc par ce fait sous le coup de la loi des responsabilités ; il sera puni sévèrement de cette faute dans le monde des esprits.

Mais si un homme périt par le feu, par l'eau, par l'empoisonnement ou par tout autre accident, celui-là meurt de la mort qu'il a demandée libre-

ment. A l'état d'esprit il a choisi la même mort, les mêmes souffrances qu'il a fait endurer à quelqu'un dans une autre existence. Mais lorsqu'il a le courage de choisir cette épreuve, c'est qu'il a déjà réparé sa faute moralement par plusieurs existences d'expiation et de réparation. C'est la fin de la punition; il faut qu'elle s'accomplisse jusqu'au dernier iota.

C'est pour cela que Jésus a dit : « Celui qui tue par l'épée, périra par l'épée. »

Mais, par exemple, un assassin qui tue un honnête homme, ce dernier subit une mort violente de la part d'un être qui a des instincts méchants : il est victime comme il a pu autrefois être bourreau.

Mais ce n'est pas par son ancienne victime qu'il subit cette mort tragique, c'est par un nouveau criminel qui assume à son tour des responsabilités qu'il sera obligé d'expier et de réparer.

La victime pardonne généralement à l'état d'esprit à celui qui lui a donné la mort, parce qu'elle comprend qu'elle est affranchie d'un crime qu'elle a commis autrefois.

Il n'y a donc aucune nécessité qu'une seconde personne intervienne dans l'expiation, puisqu'elle peut s'accomplir sans son concours; ainsi, un homme qui a assassiné peut périr victime d'un

accident de chasse; un homme qui a jeté une personne à l'eau peut y tomber accidentellement ou par un naufrage; un homme qui a donné la mort par le feu peut se brûler par accident. Et même ce genre de mort expiatoire peut se produire tout en accomplissant un acte de dévouement; ainsi, on peut se noyer en voulant secourir une personne tombée à l'eau; on peut être brûlé en sauvant ceux qui sont en danger au milieu d'un incendie.

Ainsi, en supposant que tout à coup il ne se trouvât plus d'assassin sur la terre, la peine du talion existerait quand même sans leur concours.

Parlons maintenant des responsabilités qui incombent aux personnes dont la négligence est cause, chez les enfants surtout, de mort accidentelle.

La négligence est une branche de la paresse; elle atteint principalement les sentiments du cœur et fait naître l'égoïsme; elle habitue à la curiosité et aux causeries oiseuses, ce qui fait que la femme négligente oublie souvent ses devoirs; elle est généralement privée de sentiment; rien ne l'émeut; les événements les plus pénibles glissent sur son cœur comme l'eau glisse sur le rocher; elle ne ressent point d'amour, point d'amitié vraie; elle est incapable de diriger une famille; elle abandonne ses enfants à leurs instincts et sacrifie sou-

vent ses devoirs envers eux pour courir à ses plaisirs. Cette femme est responsable des accidents, quelquefois suivis de mort, qui peuvent leur arriver. Dans ce cas, ce n'est plus la peine du talion que subit l'enfant; son existence est interrompue, non par préméditation comme dans l'action d'un crime, mais par paresse, par négligence. Cette mère en sera cruellement punie et plus tard elle mourra aussi de la mort que son enfant a subie par sa faute.

La peine du talion, nous l'avons dit, s'opère sans violence, sans efforts et bien souvent ceux qui vous aiment et vous portent le plus d'amour servent, sans s'en douter, d'instrument à une mort accidentelle. C'est un moment terrible pour une mère lorsqu'elle voit que, malgré tous ses soins, tous ses efforts pour détourner le danger dont son enfant est menacé, il lui est enlevé. C'est, en effet, un bien triste événement, mais vous pouvez dire alors, sans craindre de vous tromper, que l'enfant qui quitte ainsi la terre, vient de payer une ancienne dette.

Cela nous permet d'établir que ces malheurs arrivent aux mères imprudentes qui, après plusieurs incarnations successives qui ont servi à développer en elles l'amour maternel, ont demandé à devenir la mère d'un enfant qui devait subir la peine du talion par un accident.

Vous voyez que les questions de la destinée et des responsabilités sont des sources inépuisables d'instruction ; mais il est difficile d'entreprendre toutes les matières qu'elles comportent parce qu'il y a dans les événements des variantes à l'infini sur lesquelles il faut établir l'équilibre de la justice. Il y a des vertus qui atténuent certaines passions comme il y a de bonnes intentions qui manquent leur but, faute de jugement ou de réflexion. Ces raisons peuvent modifier les effets de l'expiation.

Les grandes émotions peuvent quelquefois faire déborder du cœur des vertus cachées sous les vices qui leur sont contraires. Il faut donc, pour exercer son jugement, chercher avec soin à comprendre ces grands problèmes des effets et des causes; cela prépare l'esprit à la sagesse, à la justice et à la raison.

Il est facile de comprendre maintenant que Dieu n'intervient pas directement dans nos épreuves, ni dans nos joies; et, si nous osons nous servir d'une expression qui rendra bien notre pensée, nous dirons qu'il les ignore. Ce n'est pas parce qu'il ne peut les connaître; sa puissance est illimitée. Disons mieux : il ne s'en inquiète pas.

Dieu nous a donné notre libre arbitre afin que, si nous avons la responsabilité de nos œuvres, nous en ayons aussi le mérite.

Dieu ne commande pas le mal, il le laisse accomplir, afin que les bons aient le mérite de travailler à l'avancement des méchants qui viennent sur la terre, afin de se perfectionner. Quelle serait donc l'utilité de l'incarnation des esprits bienveillants sur la terre, s'il en était autrement? La terre n'est pas la sphère qui leur est propre; ils sont venus par dévouement, parce qu'ils ont compris la nécessité de travailler à l'avancement de leurs frères arriérés venus des mondes inférieurs avec tous leurs instincts grossiers.

Ces esprits inférieurs ont mérité par leurs progrès de s'incarner sur la terre; car il faut pour cela qu'ils soient supérieurs dans le monde qu'ils viennent de quitter et dans lequel les crimes restent impunis.

Dans ces mondes inférieurs, la société n'est pas organisée; ils sont comme des animaux féroces qui s'entretuent et le droit reste toujours au plus fort; la punition ne s'y accomplit que par la vengeance et cela ne s'appelle pas un crime.

Ces êtres n'ont donc pas les mêmes responsabilités que vous. Pour eux la vie spirituelle n'est pas ouverte et c'est lorsque le moment est venu pour eux d'entrer dans cette voie qu'ils viennent sur votre planète.

Sur la terre, il existe des lois pour punir les

coupables; on les retire de la société, afin de les empêcher de nuire. La peine de mort qui, malheureusement, n'est pas encore abolie, ne les convertit pas; au contraire, leur esprit reste en rébellion et ils vont inspirer le crime aux hommes qui ont des instincts identiques aux leurs.

Combien ne voit-on pas de meurtres accomplis dans des circonstances inexplicables, qui n'ont eu aucun mobile de cupidité ou de passion violente et qui ont été opérés d'une manière inconsciente et sans préméditation ? Ne voit-on pas des mères assassiner des enfants qu'elles adorent ? Ces crimes sont bien souvent dus à des esprits qui ont subi la peine de mort.

Ainsi donc, l'enchaînement des épreuves et des événements de tous genres qui affligent l'humanité est la conséquence du mélange sur la terre des bons avec les méchants.

Les âmes dévouées qui viennent s'incarner pour accomplir une mission rédemptrice sur les méchants, souffrent de ce contact impur et éprouvent une répulsion instinctive en vivant à leurs côtés. Cependant, les liens du sang rendent cette épreuve plus supportable; mais les sentiments de sagesse dont elles sont remplies se révoltent en elles-mêmes en face des injustices et des souffrances dont elles sont l'objet de la part de ceux

qu'elles comblent de bienfaits. Elles se découragent quelquefois et laissent échapper cette plainte :

« Que je serais heureuse si mon fils ou mon époux étaient meilleurs ! »

Nous répondrons :

Sans ce fils, sans cet époux, vous vous plaindriez d'une fille ou d'un père. C'est la loi de solidarité du bien qui vous a envoyé sur la terre. Personne ne vous a obligée à venir vous incarner, vous auriez pu rester dans le monde des esprits pour jouir du bonheur que vos œuvres vous avaient mérité ; vous avez demandé vous-même cette épreuve dans l'espoir d'amener une âme dans la bonne voie.

Il y a dans le cœur du juste une flamme d'amour divin si brûlante, si active qu'il lui est impossible de voir, sans chercher à les soulager, les souffrances des esprits et des hommes. C'est la loi de Dieu et son amour qui agit en lui, et c'est de cette manière que Dieu intervient dans les événements de la vie.

En progressant, vous vous trouverez dans la filière de la loi d'amour, vous êtes entraîné à faire le bien, et ainsi s'établit cette loi de la solidarité des mondes et des êtres et, par conséquent, du libre arbitre et de la justice divine.

Dieu n'a donc pas besoin, pour faire accomplir

sa loi, d'intervenir directement dans les détails de votre vie ni de parcourir les quatre coins du monde pour assister à vos discordes et à vos misères ; d'entendre vos murmures et vos blasphèmes ; d'être témoin de vos crimes, de vos hontes, de vos vices et de vos passions ; de se mêler dans vos luttes politiques et religieuses, et enfin d'obéir à la voix des hommes qui lui demandent le triomphe de leur cause. Non, mille fois non, Dieu n'intervient pas directement. Il laisse les hommes libres de faire surgir les discordes ; s'il en résulte quelque progrès, ils en feront leur profit ; si, au contraire, il en advient des désastres, ils en subiront les conséquences et pourront, par ce fait, acquérir l'expérience.

Dieu ne peut contenter à la fois celui qui demande la pluie et celui qui demande le beau temps. Il a, nous le répétons, établi les lois du libre arbitre, de la solidarité et de l'amour ; ces lois sont écrites dans la conscience ; c'est à vous de les suivre. Dieu ne veut rien par la force et on ne peut être hypocrite devant lui.

Il en est de même des lois qui ont dirigé la création de la terre, auxquelles toute la nature obéit et qui sont immuables.

La terre fait son parcours et ne s'arrête pas pour demander à Dieu si elle doit recommencer sa course ; elle l'exécute sous l'impression de la

loi divine qui lui a été dictée ; la tempête ne demande pas à Dieu si elle doit éclater; elle surgit et se calme par l'effet de l'assimilation des fluides cosmiques qui régissent l'atmosphère; les plantes ne demandent pas à Dieu si le printemps est arrivé pour percer l'écorce de la terre; elles se développent et s'épanouissent en fleurs et en fruits dirigées par les lois immuables de la nature qui donne à la terre les fluides végétaux nécessaires pour pénétrer la semence lorsque le moment est propice; la chenille ne demande pas à Dieu s'il est temps de prendre ses ailes et de devenir papillon; ce changement s'opère par les lois naturelles de la transformation.

Telles sont les lois que Dieu a créées, que ni la prière, ni le blasphème ne peuvent faire changer; voilà comment Dieu se trouve partout, voit tout et prévoit tout. S'il était imparfait, ces lois ne seraient pas stables; s'il prenait part à vos discordes, il ne possèderait ni la sagesse, ni la justice, ni la raison.

Mais il a fait encore une autre loi par laquelle il montre toute sa sollicitude et son immense amour pour ses créatures; c'est la loi de la solidarité des âmes; c'est cette échelle immense qu'il a placée au fond des abîmes des globes qui permet à tous les êtres incarnés dans les différents mondes, comme aux esprits des degrés supérieurs, de

communiquer entre eux, de s'inspirer, de s'instruire mutuellement, de s'alimenter aux sources divines, de s'initier aux sciences spirituelles et d'acquérir les facultés immenses que l'homme peut manifester pour le bonheur de ses semblables. Si l'on ne peut déroger aux lois de la nature, on peut contribuer à les perfectionner, et si on les trouve imparfaites, c'est parce que l'intelligence de l'homme n'a pas encore atteint tout son développement pour découvrir les secrets que la nature renferme, afin d'amener la terre à son état de perfection. C'est à l'homme à chercher, à fouiller dans tous les sens à l'aide de l'inspiration et de la science, afin de découvrir les moyens d'utiliser et de perfectionner la création par le travail.

Dieu a créé la terre parfaite, car elle renferme en elle tous les principes de la perfection.

Mais Dieu laisse à l'homme le mérite et la gloire de trouver ces trésors cachés; il a pour cela le travail et l'intelligence, et Dieu lui a donné la mission de découvrir les secrets de la nature sans que rien ne soit atteint dans leur immuabilité.

Considérez les progrès qui se sont déjà opérés dans le courant de ce siècle, les conquêtes pacifiques que l'homme a obtenues par l'électricité, la vapeur, la voie ferrée, le téléphone, la photographie ; toutes ces découvertes ont forcé, pour ainsi

dire, le rapprochement des peuples et resserré les liens qui les unissent. Ce sont des encouragements à poursuivre ces intéressantes recherches.

L'homme aussi a été créé parfait, parce qu'il possède tous les éléments de la perfection.

Mais par le libre arbitre, Dieu lui laisse le mérite de son avancement en luttant contre les influences et les entraînements auxquels il est sujet. C'est sur les ruines de ses passions que ses vertus doivent se développer.

Nous l'avons dit : c'est par la prière qu'on arrive à élever son âme et ses pensées au-dessus des misères de la terre ; il faut demander aux esprits messagers le secours nécessaire pour accomplir sa tâche avec amour, pardonner les offenses et établir des lignes fluidiques de rédemption sur la tête de vos protégés. Vous pouvez réparer leurs torts en leur aidant à expier leurs fautes ; vous pouvez consoler les affligés, guérir les malades, en un mot, soulager toutes les infortunes de cette pauvre terre.

Ces œuvres sont les prières les plus sincères et les plus pures ; vous vous trouvez ainsi en communication avec Dieu, parce que vous agissez conformément à ses lois et vous suivez la ligne du fluide divin qui rayonne de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. Un suicide manqué 15
» II. Une rédemption faite avec de l'argent 41
» III. Un corps qui sert pour deux existences 62
» IV. Malédiction et pardon 93
» V. Une faiblesse coupable 115

DEUXIÈME PARTIE

Ecole spirite.

» IV. Le travail des paresseux . . . 151
» VII. Les esprits maîtres d'école . . . 153
» VIII. Exercice de la pensée 163
» IX. Créations fluidiques 170
» X. Créations fluidiques. — Projets d'avenir 175
» XI. La prière de la délivrance . . . 178

TROISIÈME PARTIE

CONFÉRENCE 189

FEB 28 1950